



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

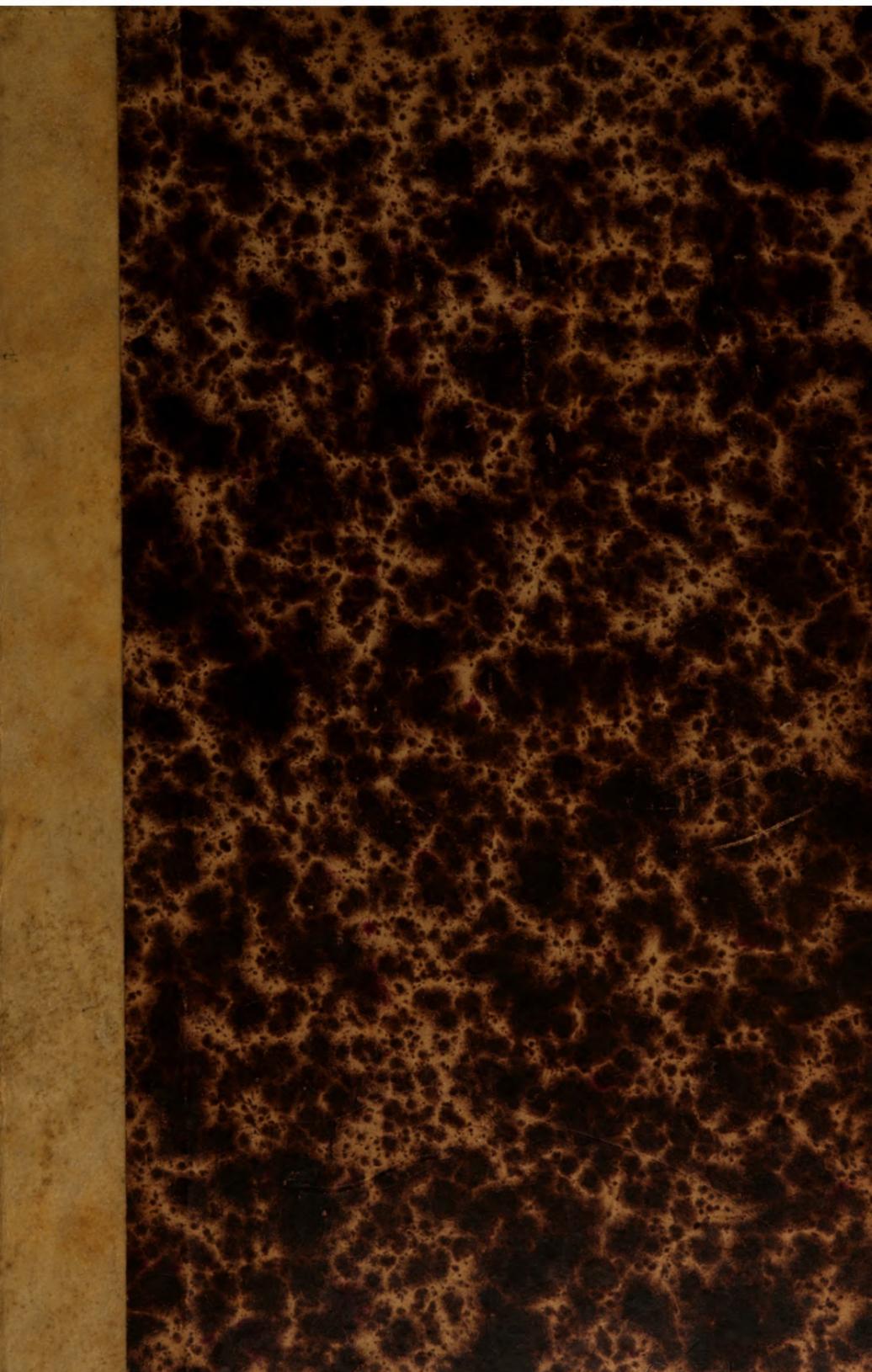
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

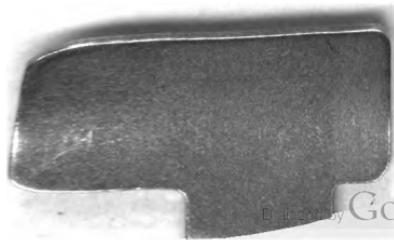
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LE
M A N U E L
DE
XÉFOLIUS.

Qui que tu fois, tu y trouveras ton lot.



AU GRAND ORIENT.

1788.



15

1282

Res. A

①

AVIS DE L'ÉDITEUR.

QUAND je dirois par quelle voie est tombé dans mes mains l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public, l'extraordinaire que renferme cette histoire, ne fatiseroit pas davantage le lecteur que mon silence ne peut l'inquiéter, & n'ajouteroit rien au prix inestimable du présent que je lui fais. Surprise & préoccupée par cette singularité, j'ai lu avec une forte de méfiance; mais ~~bientôt les conjectures~~ ont été étouffées par l'admiration: j'ai trouvé ce qu'aucun philosophe ne nous avoit encore offert, un système complet. J'ai senti mon esprit s'appuyer, se fixer sur une base qui lui étoit en tout point correspondante; j'ai senti mon ame s'élever & s'agrandir, j'ai senti mon cœur s'embraser d'un nouvel amour pour mes semblables; mon imagination a été frappée d'un respect plus profond pour l'Auteur de toutes choses; j'ai vu le *pourquoi* de tant de sujets de murmure contre la sagesse éternelle; enfin me trouvant meilleure & plus heureuse, j'ai pensé que ce n'étoit point au hasard que j'avois été choisie, & que la Providence m'avoit déterminée pour être l'instrument de la publication

iv **AVIS DE L'ÉDITEUR.**

de ce Manuel, propre à tous les cultes qu'il respecte, à tous les âges qu'il instruit, à tous les états qu'il console, du monarque au mendiant. Le sentiment & la raison m'ont portée d'accord à faire partager à mes frères les encourageantes espérances, la paisible résignation, les élans vers la perfection dont je me suis trouvée pénétrée. Forte dans une félicité qui m'étoit inconnue jusqu'alors, je brave le ridicule que me jetteront les esprits forts par foiblesse, & d'avance je leur pardonne les chagrins dont ils voudront peut-être payer le bonheur auquel j'invite le lecteur, & qui tôt ou tard deviendra son partage.

LE

LE MANUEL

DE

XÉFOLIUS.

LIVRE PREMIER.

I.

JE me demandois un jour : Par quelle voie es-tu arrivé à penser comme tu penses ? quels sont les événemens, les plaisirs, les peines qui ont MODIFIÉ TON SENTIMENT & déterminé ton opinion ? Alors je me suis repenti de n'avoir pas tenu un journal exact de mes principales observations & des conséquences qui en découloient, parce que je verrois aujourd'hui par combien d'ERREURS IL FAUT QUE L'HOMME PASSE POUR ARRIVER A LA VÉRITÉ qu'il est nécessaire de chercher jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée.

Ce recueil de mes pensées l'emporteroit peut-être sur tous les livres des philosophes que j'aie jamais lus, & où l'on trouve à chaque

A.

page les grands mots *sageſſe, vertu, ſouverain bien*, &c. fans y apprendre ce que c'eſt que la ſageſſe, la vertu, le ſouverain bien. Les dieux d'Epicure ſont de pareſſeux mortels, indifférens au fort des hommes, qui, d'après lui, ne ſont auſſi que des machines organiſées par le haſard. Pirrhon doute de tout, même de ſon exiſtence; l'apatique ſtoïcien prétend qu'Ariſtide fut auſſi injuſte que Phalaris; Braſidas auſſi lâche que Dolon; Platon auſſi ingrat que Mélitus. En mettant l'amour de la gloire au nombre des vertus, Thémiftoçles eſt loué de ce que les victoires de Miltiades l'empêchoient de dormir, ſans ſonger que, pour être conſéquent, il faudroit le louer auſſi d'avoir fait exiler le juſte de la Grèce, puis que c'eſt également l'amour de la gloire qui le porta à jalouſer & à perſécuter Ariſtide; amour qui ne diffère en rien de l'amour des autres objets que les hommes ne peuvent pas également poſſéder, & dont le prix varie avec les climats, les gouvernemens & les ſiècles. Par-tout l'amour de la gloire n'eſt que l'amour de la conſidération, des louanges, du pouvoir, le principe de diſcordances ennemies du repos, & la ſource de diviſions & de maux innombrables. Si cette

ambition *par excellence* produit quelquefois un bien réel, ce n'est que lorsque la réunion des circonstances est telle, que son intérêt se trouve lié à l'intérêt général. Que puis-je donc apprendre de ces philosophes ? où est la base de ce qu'ils prétendent enseigner ? en quoi consiste ce souverain bien qu'ils promettent ?

Cependant, comme de n'avoir point fait dans son temps une chose utile, n'est point une raison pour n'en pas faire une autre qui peut ne l'être guère moins, je vais travailler de souvenir, & me composer un manuel de
CONSÉQUENCES HARMONIEUSES.

Mais comme il importe à mon bonheur de sortir de ce monde sans qu'aucun de mes frères ait à se plaindre de moi, je l'écrirai de manière à ce qu'il ne puisse, dans aucun cas, compromettre personne.

Si par hasard cet écrit tomboit un jour entre les mains du public, chaque auteur sera libre de revendiquer ce qu'il y trouvera lui appartenir & que je ne puis plus lui restituer, ce que j'ai lu de bon étant devenu ma chair & mon sang. Cependant, loin de vouloir m'approprier le bien d'autrui, j'offre volontiers le mien à quiconque désirera en faire usage à son

profit, parce que le Dieu juste & bon N'A PU PLACER LE BONHEUR DANS DES OBJETS QUE TOUS LES HOMMES NE POURROIENT PAS ÉGALEMENT ATTEINDRE, & que ce qui est indifférent à ce bonheur, que TOUS LES HOMMES SONT NÉCESSITÉS DE CHERCHER, & qui est le MOBILE DE TOUS LEURS DESIRS, DE TOUS LEURS MOUVEMENTS ET DE TOUT CE QUI LES AGITE, ne mérite seulement pas un regard.

Si lorsque je m'étendrai sur les causes de NOTRE DÉVELOPPEMENT SUCCESSIF; si lorsqu'en posant des PRINCIPES HARMONIEUX, d'après lesquels j'établis un système conforme à la nature de notre être, tel que pourroit le faire un confident de l'Éternel, il m'arrive d'en parler en inspiré, & d'adresser la parole aux hommes; je n'en ferois donner d'autres raisons, si ce n'est celle que je m'y sens forcé: car loin de vouloir être cru sur parole, j'avertis que l'homme ne doit se rendre qu'à l'affektiment intérieur du point HARMONIEUX; & que pourvu qu'il soit couvert & qu'il ne tombe point, les diverses manières dont les différens peuples ou les différens individus du même peuple se vêtissent, s'appuient, sont

DE XÉFOLIUS.

Toutes innocentes, tant qu'elles ne blessent point les RACINES DES VÉRITÉS IMMUABLES, dont nous ne pouvons nous écarter sans broncher, sans nous égarer dans les ténèbres, en un mot, sans souffrir.

COPERNIC & TICHŒ-BRAHÉ ont renversé le système de Ptolomé, qui avoit régné seize siècles; & si celui de Copernic a prévalu, ce n'est assurément pas parce qu'il est évident, mais seulement parce qu'il est le plus vraisemblable, & qu'il donne plus de résultats satisfaisans que les autres.

Ainsi donc, si ce que je t'offre, afin d'appuyer ton esprit curieux & chancelant, n'est pas de ton goût, tu peux choisir un système qui te plaise davantage, sans craindre de préjudicier à ton bonheur & à ton salut, qui dépendent du fond des vérités dont tu as le sentiment, & que je révèle à ton esprit, mais non des formes arbitraires, ou de ces secrets que l'esprit humain ne sauroit concevoir & encore moins pénétrer. Que ceci soit dit une fois pour toujours.

II.

LES savans n'ont pas encore pu s'accorder sur la hauteur de certaines montagnes cent fois

mefurées d'après des règles infailibles; & cependant ils ofent mettre le grand Architecte fur la fellette, pour lui faire rendre compte des déforders qu'ils prétendent découvrir dans la nature; comme fi les convenances d'un ouvrage infini & de l'HARMONIE UNIVERSELLE pouvoient être les mêmes que celles du préfontptueux, du fybarite, de l'égoïfte, de l'orgueilleux, &c. ! Ils favent bien ce qu'il faut à l'herbe pour la faire croître; mais favent-ils pourquoi un brin d'herbe s'organife & fe développe de telle façon préférablement à telle autre ? Cependant ils cherchent à deviner comment s'est organisé & développé un tout immense, dont, avec cent millions d'années de vie & de calculs, ils ne connoîtroient encore qu'à peu près rien. Concevoir la formation de l'univers, est aux forces de l'esprit de l'homme ce que le poids de ce même univers est aux forces de son corps.

Sachant donc que les connoiffances que nous pouvons acquérir font bornées à la découverte de très peu d'ouvrages & de loix de la nature; sûr néanmoins que le besoin de connoître ne m'a pas été donné en vain, **PARCE QUE LA NATURE N'A RIEN FAIT EN VAIN**, je

ne m'amuserai pas seulement à chercher par quels moyens certaines contrées ont été peuplées; d'abord, parce qu'outre que cette connoissance n'est pas nécessaire à notre bonheur, c'est qu'avec toute l'instruction & la sagacité possibles, l'homme, dans ce genre de recherches, ne peut jamais donner que des conjectures qui se détruisent souvent par elles-mêmes; en second lieu, parce que je ne suis pas plus surpris que l'on ait trouvé en Amérique des hommes, que des loups, des cerfs, des chiens, des ours, des élans, des écureuils, des lapins, &c. : mais ce qui me surprendroit fort, ce seroit que cette moitié du globe se fût trouvée déserte jusqu'au jour où des descendans *des sept de chaque espèce*, sauvés du déluge dans l'arche de Noé, navigateurs intrépides, eussent été s'y établir chacun avec sa femelle. Pour donc répondre aux sollicitations que j'éprouve, je ne m'occuperai que de la science de l'homme.

III.

APRÈS avoir considéré les ouvrages de la nature qui se trouvoient à ma portée, & trouvé dans chacun d'eux tant de merveilles, j'élevai mon ame vers le Maître de toutes choses, &

je lui dis : « O mon Dieu ! où trouverai-je la vérité qu'il m'importe de connoître ? » Et il me fut répondu :

» L'Éternel a imprimé des loix à tous ses
 » ouvrages ; aucun n'arrive à sa destinée que
 » par la vertu de ces loix. Étudie ton cœur ;
 » parce que c'est dans ton cœur qu'il a imprimé
 » les loix de la nature de ton être de destinée ,
 » loix par la vertu desquelles tu dois arriver
 » au bonheur, & opérer ton salut. Car, comme
 » ce n'est pas le plus savant, mais le mieux
 » savant qui est le plus heureux, toutes les
 » sciences sont vaines pour qui n'a pas la science
 » de l'homme ; & qui a la science de l'homme
 » peut se passer de toutes les autres. Cette
 » science n'exige pas d'étude de la part de
 » ceux qui vivent par sentiment, dans les loix
 » de leur nature de destinée ; mais elle en exige
 » une profonde & bien dirigée de la part de
 » ceux qui s'en sont dévoyés.

» Commence donc par considérer de quelle
 » nature est le bonheur de ceux qui t'en im-
 » posent par leur rang ou leur esprit ; vois tout
 » ce qui peut troubler ce bonheur, cherche
 » quels sont ses besoins, pèse enfin quelle
 » peut être sa consistance.

DE XÉFOLIUS.

» Les peuples qui échangent leur or contre
» des grains de verre , donnent une chose qui
» leur est inutile , pour une autre dont ils
» pourroient tout auffi bien se passer: Mais
» lorsque l'homme pense tourner à son profit
» les vertus sociales de ses frères , en violant
» les loix de son être , qu'est-il ? que mérite-t-il ?
» quel troc fait-il ? »

I V.

QUE sont devenus tant de héros dont l'histoire ne nous a pas transmis les noms ? Comment s'appeloient les rois qui ont régné entre Ninias & Sardanapale ? qui a bâti les pyramides de l'Egypte ? combien y a-t-il eu d'Hercules ? Tous ces dieux , tous ces demi-dieux de la fable étoient-ils des hommes extraordinaires , des êtres réels , ou des allégories imaginées par les poètes ? Quelle différence y a-t-il aujourd'hui entre le conquérant de l'Inde & le citoyen obscur & paisible qui ont disparu en même temps de dessus la terre ? L'un fait-il que l'on ignore qu'il a vécu , & l'autre que l'on parle encore de lui ? Lequel fut le plus heureux ? lequel l'est maintenant le plus ? Qu'est-ce que le bonheur ? Est-il dans quelque situation dont le caprice de l'homme puissant

dispose, ou bien est-ce un état de l'ÂME?

La matière gravite vers son origine, elle cherche le repos; mais l'esprit s'élève, il s'élançe dans l'infini, & tout ce qui le borne le peine. Je vois un monde physique; & je sens un monde moral: mais j'observe que plus l'homme s'enrichit d'objets périssables, que plus il étend son existence passagère, plus il s'affame de besoins. Quelle est donc cette loi de notre être qui nous pousse vers l'immensité, & que rien d'ici-bas ne peut satisfaire?

V.

J'AI vu la jeunesse brûlante de désirs; j'ai vu l'âge mûr dévoré d'ambition; j'ai vu la vieilleffe infirme, se berçant encore de chimeriques projets, rendre le dernier soupir l'œil attaché sur un hochet dont elle espéroit le bonheur; tandis que l'innocent agneau, en suivant des loix qu'il ne *peut violer*, vit dans une paix profonde.

J'ai étudié les grands de la terre; ils crèvent de possessions, de chagrins, de désirs, d'ambition & d'ennui: ce sont des hydropiques qui meurent de soif.

J'ai entendu le sybarite appeler le bonheur

sur son lit de roses ; mais le bonheur, sourd à sa voix, le laissa dans sa défaillance.

J'ai entendu Alexandre s'écrier : « Qu'il m'en coûte, ô Athéniens, pour être loué de vous ! » Et j'ai vu celui qui versa tant d'ambitieuses larmes au pied de la statue de ce fléau du monde, s'étonner de ne pas trouver le suprême bonheur dans la suprême gloire. N'est-ce que cela ? dit César en s'asseyant sur le trône de l'univers. . . . ; & il couroit encore après le frivole ornement d'une couronne quand la mort vint le frapper.

J'ai vu Sylla, fatigué de meurtres, laisser tomber l'épée sanglante de sa main, & DEMANDER GRACE AUX LOIX DE SON ÊTRE.

J'ai entendu Charles-Quint, Victor-Amédée, la Reine Christine, & tant d'autres, confesser l'impuissance des grandeurs humaines, & je me suis dit : » Eh ! qu'es-tu, toi qui tourmentes » ton existence ? » Mais que faire du désir & de l'espérance dont nul mortel ne peut se dépouiller, qui n'abandonnent jamais l'homme, & qui m'ont fourvoyé dans mille routes de douleurs, où je n'ai trouvé ni issue ni repos ? . . . Cependant le grand principe qui a si magnifiquement pourvu aux besoins nécessaires à

l'existence passagère de toutes les espèces d'êtres, quand il me nécessite de chercher & d'espérer le bonheur dont je suis affamé, peut-il avoir oublié l'objet de ce besoin définitif & commun à toute mon espèce ? A quoi reconnoîtrai-je la voie qui y conduit ? Il me semble que je dois prospérer à proportion que j'en approcherai, & dépérir à proportion que je m'en écarterai, puisque les êtres animés, ainsi que les plantes, ne fauroient arriver à la fin pour laquelle ils ont été créés, en s'éloignant de leur sol, de leur climat, & du régime convenable à la nature de leur être.

V I.

JE me suis aperçu que tous ceux avec qui je vivois s'étourdissoient & gémissaient ; j'ai compris qu'ils attendoient le bonheur de quelque événement futur ; mais que, quoiqu'il advînt, le bonheur n'arrivoit jamais, parce que aucun ne songeant à étudier la nature de son être, & la nature du bien que nous sommes nécessités de chercher, ils s'électrifoient réciproquement d'impostures & d'erreurs ; & je vis que l'homme du peuple qui, raisonnant d'après LE SENTIMENT DES LOIX DE NOTRE ÊTRE, en approchoit davantage que tel

académicien célèbre , abandonné à *l'esprit d'orgueil*, tandis que ce que l'un ou l'autre en disoit acquéroit du poids en raison de la plus grande élévation où l'opinion *de préjugé* avoit placé le dissertateur.

Et après avoir également vécu & dans le palais des rois & dans la chaumière du pauvre, je m'en suis revenu , bien persuadé que le bonheur ne fuit & n'habite exclusivement aucune région ; mais que voulant être heureux, avec son erreur & son injustice , s'obstinant à le devenir par l'obstacle même qui s'y oppose , & ne trouvant qu'incertitudes , soucis , agitations dans son orgueilleuse misère , **L'HOMME DÉVOYÉ** devoit ou nier , ou blasphémer la Providence , consolatrice de l'homme simple qui l'adore ; & que , du trône à la cabane , on devoit nécessairement entendre dire , qu'il n'est point de bonheur pour nous sur la terre.

Tant il est vrai que les objets passagers & les institutions de l'ambitieuse politique éloignent même les amis de la vertu , de la connoissance de la nature de notre être ; & tant il est vrai encore , que c'est de leurs impostures que partent les objections & les re-

proches dirigés contre le grand principe, lorsqu'on a le malheur & l'injustice de l'accuser d'avoir privé l'homme du calme heureux que les animaux, les esclaves de ce Roi de la terre, trouvent dans l'impuissance de violer leurs loix !

V I I.

QUE feroit-ce de la société, si la nature n'avoit donné des mains à l'homme ? Sans armes offensives ni défensives, sans moyens de s'en forger, il n'eût pas tardé à devenir la proie des autres animaux. Mais tout ouvrier a un modèle, un dessein & un but. Celui qui a donné les mains à l'homme, a donné à chacune des différentes espèces, les instrumens & l'intelligence nécessaires à leurs besoins, ainsi que les besoins & les inclinations nécessaires à **L'HARMONIE DU GRAND TOUT**. Avec quelle sagesse & quelle prévoyance il a pourvu à leur vêtement, à leur nourriture, à leur logement !

Mais quand l'étourdi se heurte contre une borne, il maudit celui qui l'a placée là ; & quand le cupide navigateur échoue sur une roche que la nature avoit exilée au sein des mers orageuses pour servir de retraite aux

habitans de l'air & de seaux, il crie au désordre, à la confusion, parce qu'il ignore la chaîne des êtres, qu'il ne connoît rien à son développement successif, qu'il s'imagine que tout doit avoir la mobilité de ses désirs, & qu'il prend ainsi le désordre de ses pensées pour celui de la nature.

VIII.

POURQUOI les animaux carnassiers ne se font-ils pas ligués contre l'homme avant qu'il se fût forgé des armes ? pourquoi le lion, l'ours, le tigre & le loup ne forment-ils pas une confédération pour se défendre contre les chasseurs qui les poursuivent ? pourquoi l'homme fait-il se soumettre tous les animaux qui peuvent lui être utiles ? pourquoi une troupe de bœufs se laisse-t-elle mettre le joug par un enfant sans fouet ? pourquoi la renne ne vit-elle pas à côté de l'éléphant, & pourquoi chaque espèce a-t-elle son climat, tandis que l'homme vit & règne dans tous les climats ? pourquoi ? C'est parce que tout ouvrier a un modèle, un dessein, un but, & que l'Éternel a imprimé à chacun de ses ouvrages, des loix propres à les faire concourir tous à L'HARMONIE DU GRAND TOUT, & à la fin DE DESTINÉE DE CHACUN DE SES OUVRAGES.

I X.

POURQUOI aucuns des animaux de la même espèce ne se font-ils la guerre comme se la font les hommes que l'inquiétude d'un besoin infatiable pousse d'un pôle à l'autre pour s'entre-détruire & chercher le germe de nouvelles guerres & d'une foule de nouveaux maux ? pourquoi le lion rassasié n'en veut-il plus à personne ? & pourquoi n'est-ce qu'après avoir satisfait à ses besoins physiques , que l'homme éprouve le plus vivement ce besoin moral , qui le porte souvent à une férocité épouvantable ? C'est parce que l'homme étant arrivé par un DÉVELOPPEMENT SUCCESSIF, DANS LEQUEL IL N'EST QU'AGENT PASSIF, A L'ANNEAU OÙ SA NATURE DE DESTINÉE A REÇU LA LOI DE L'INFINI , OU COMMENCE LA LIBERTÉ DU CHOIX , ET OÙ L'HOMME DOIT APPRENDRE LE BONHEUR , COMME IL APPREND A VOIR ET A MARCHER , cette nature de destinée , qui doit se modifier par l'expérience , pressée par le besoin d'un bonheur infini , se jette sur tout ce qui lui semble promettre des jouissances ; mais restant affamée & souffrante aussi longtemps qu'elle attache ses loix à des objets insuffisants ,

suffisans, ou contraires à la nature de son être, il n'est point de bornes qu'elle ne veuille franchir, point d'objets qu'elle ne veuille essayer, point de hafards, point de dangers qu'elle n'ose braver, point de crimes qu'elle n'ose se permettre, dans l'espoir de se tirer du mal-aise où les erreurs l'ont plongée, & d'atteindre le bonheur qu'elle est nécessitée de chercher.

Cet impérieux besoin fait que le publicain médite froidement les moyens d'extraire de la sueur & du sang de son prochain, les jouissances dont il est avide; il fait que la parfaite insensibilité est regardée par l'ambitieux comme une vertu nécessaire à l'homme d'état, qu'elle est le terme où il vise, & où il se flatte de goûter en paix le fruit de ses cruautés. Pouffés par ce besoin, les dévoyés sont perfides, féroces, vils, lâches, orgueilleux, ambitieux, impérieux, filous, escrocs, voleurs, assassins; les amis deviennent-ils rivaux? à la moindre contestation ils s'enfoncent la dague dans le sein.

X.

IL est si ordinaire aux hommes de prendre un effet sensible pour la cause morale, que je vais te dire quelque chose propre à te faire

B

remonter aux causes morales , par les effets sensibles.

Parce que tu as des yeux , tu vois ; tu marches , parce que tu as des pieds ; tu manges , parce que tu as faim , & tu règnes sur les autres animaux , parce que tu as des mains. Mais tout ouvrier ayant , comme je l'ai dit , un modèle , un dessein & un but , tu n'as reçu des yeux , que parce que tu devois voir ; des pieds , que parce que tu devois marcher ; la faim , que parce que le manger est nécessaire à ton existence ; & des mains ; que parce que tu devois régner sur les autres animaux. Au moyen de ces organes , qui ne sont au fait que des instrumens , le premier être moral exerce son empire sur toutes les autres espèces ; mais il ne l'exerce qu'en vertu des loix de sa destinée , loix sans lesquelles les mains ne donneroient pas plus de supériorité à l'homme sur les autres créatures , qu'elles n'en donnent au finge qui est la preuve vivante de ce que j'avance.

Plus l'obéissance à nos loix est nécessaire à notre existence , plus leur empire devient sensible. Nous n'avons pas eu à délibérer sur la nécessité de nous nourrir & de nous reposer ;

mais le plus grand de nos plaisirs est le dernier de nos besoins : & si l'amour de notre espèce n'avoit pas une origine céleste ; si le foyer de sa plus belle , de sa plus séduisante flamme , n'étoit pas dans notre nature de destinée ; si , chez le sexe enchanteur , il n'étoit que ce besoin de la nature passagère , qui , comme chez la brute , ne se fait sentir que dans sa saison ; s'il n'étoit , comme chez elle , qu'un feu violent , éphémère , périodique , & qu'il n'eût , pour se déclarer , se conduire , se satisfaire , que l'irrésistible instinct ; vois les crimes , les désordres , la confusion , les conséquences qui en naîtroient , & ce qu'il en seroit de la société.

Que deviendroient cependant les espèces ; si toutes n'avoient pas également reçu la loi qui rapproche les sexes , & celle qui force la mère à soigner le fruit de ses amours aussi long-temps qu'il a un besoin indispensable de ses soins ? Voilà une loi du physique & une loi du moral , devenues toutes les deux nécessaires à la propagation des espèces ; loix mieux observées par les animaux que par les hommes , parce que l'homme étant le seul être de notre planète , qui soit arrivé au prototype parfait ;

à l'anneau de la liberté du choix & du mérite, les animaux n'ont pas, comme lui, le pouvoir de déplacer leurs loix, de se dépraver & de faire des systêmes contre nature. Ils abandonnent leurs petits lorsqu'ils n'ont plus rien à leur apprendre, qu'ils ne peuvent plus leur être utiles, & parce que leur destinée actuelle est bien différente de la nôtre; mais comme la tendresse & l'expérience de nos père & mere peuvent toujours nous être utiles, & souvent nécessaires, le grand principe a voulu que leur amour s'étendît sur tout le cours de la vie des enfans. Le philosophe qui a osé avancer que ce sentiment étoit factice chez l'homme, étoit-il père? oui, il le fut; & de plus, il fut bon père, bon mari, bon ami, bon maître, bon voisin; mais ayant pris l'homme en modification pour l'homme de la nature, & ne connoissant pas LE POINT HARMONIEUX, il a débité des erreurs qui révoltoient son propre sentiment déjà assez modifié pour que sa conduite démentît *son esprit* dans tout le cours de la dernière moitié de sa vie.

X I.

LA profonde science consiste dans la connoissance des loix de notre être, & la haute

sageſſe conſiſte à nous conformer à ces loix. Voilà tout le contenu de cette philoſophie à laquelle les faux ſages & le peuple donnent un viſage hypocondriaque , & qu'ils dépeignent comme une ennemie des plaiſirs ; tandis qu'elle les permet tous , qu'elle ne défend que les excès & les attentats contre les différentes harmonies , & que ce n'eſt que faute de la connoître & de la pratiquer , que les hommes ſont malheureux , comme je le prouverai dans la ſuite de cet ouvrage.

Notre nature paſſagère a des loix de néceſſité , conformes à la nature de notre être , à ſon eſſence & à ſa fin ; & notre nature deſtinée a des loix néceſſaires & conformes à ſon eſſence & à ſa fin. La première de ces deux natures eſt attirée vers la terre où elle doit retourner ; la ſeconde eſt attirée vers l'immenſité qui ſera ſon partage. L'une mortelle , tend au repos ; l'autre immortelle , tend à l'infini. C'eſt donc de l'équilibre entre ces deux contraires , que réſulte l'harmonie que les loix de chacune de ces deux natures cherchent ſans ceſſe à conſerver ou à rétablir , lorsque l'homme , méſuſant de ſa liberté , les enfreint ou les déplace ; car c'eſt de la double infraction

aux loix de sa double nature, que proviennent les maladies du corps & les tourmens de l'ame; source de cette discordance à laquelle on donne le nom de mal physique & de mal moral, & dont les hommes ont tort de chercher l'origine ailleurs que dans la nécessité de leur modification; car, encore une fois, & je ne faurois trop le répéter, ils doivent apprendre le bonheur, comme ils ont appris à voir & à marcher: & si plus d'un mauvais médecin a empiré la discordance physique de ses malades, par la résistance de ses remèdes à l'action des loix qui travaillent toujours à rétablir l'harmonie de la nature physique; de même, plus d'un sophiste a opéré le même mal sur la nature morale de ceux qui ont adopté ses principes.

XII.

DANS chaque région de la terre, l'homme a trouvé le prototype le plus convenable au climat qu'il devoit habiter. La terre entière est soumise à l'homme: les animaux ont leurs climats; l'homme seul vit par-tout, & par-tout il règne sur les animaux, parce que par-tout il vit en société. La vie de société étant donc de son essence, le grand principe lui a néces-

fairement imprimé des loix sociales. Voyons maintenant ce que devient, & ce que doit éprouver cet être social, en méfiant de sa liberté, pour violer ou déplacer les loix qui lui ont été imprimées, & dont il ne peut étouffer le sentiment.

Supposons un ramas des disciples de la doctrine qui enseigne qu'il n'y a point de Dieu; que notre ame est mortelle; qu'il n'est d'autres plaisirs que les plaisirs physiques; & que, plus nous aurons de pouvoir & de richesses, plus nous serons heureux, parce que les richesses & le pouvoir sont les moyens par lesquels nous pouvons nous entourer d'esclaves occupés à éloigner de nous la douleur, & à nous procurer des plaisirs physiques.

Nous voyons d'abord que ces auteurs de la doctrine des tigres, seroient infailliblement pires qu'eux; que si telle étoit la nature de l'homme, nous ne nous serions jamais rassemblés en société, & qu'il seroit alors bien impossible que nous connussions & ces termes & ces sentimens tendres & harmonieux, dont le moindre trait nous émeut. Nous voyons encore que cette doctrine légitime, & l'ambition & l'avarice, & tous les autres crimes qui lui

sont utiles ; nous voyons enfin une guerre offensive déclarée, & chaque espèce d'ambition presser son disciple de se pourvoir d'adresse, de perfidie, de satellites ; de s'armer de férocité, de poignards & de poisons, en lui prouvant que, négliger ces moyens, seroit s'exposer au reproche d'inconséquence, & manifester une ineptie & une foiblesse impardonnables.

Que feront donc ces disciples qui verront tout cela aussi bien que moi ? Penferont-ils à se donner des loix ? — Sur quoi les fonderont-ils ? sur la justice. Lequel d'entre eux oseroit prononcer ce mot, devenu absurde, vide de sens & ridicule ? Car, qu'est-ce que la justice ? Est-ce une chose qui se flaire, qui se touche ou qui se mange ? Ah, j'entends ; ils établiront leurs loix sur l'utilité respective, sur l'avantage général. Mais n'est-ce pas là admettre & nier à-la-fois l'existence de la même chose, en se bornant à lui faire changer de nom ?

N'importe ; forcés de céder à la nécessité, au sentiment de la nature de leur être, ils s'assembleront, & conviendront d'abandonner chacun une portion de sa liberté, afin de s'assurer la paisible jouissance du reste. Mais quelle bonne

foi régnera-t-il dans leurs comices ? N'importe encore ; la société se fera donné des loix civiles & criminelles, des juges, (quels juges, grand Dieu !) des délateurs, des archers & des bourreaux ; fort bien : mais, juste ciel, que de crimes fans échafauds !

Cette société nous offrira-t-elle de ces citoyens qui s'affligent des maux de la république, quand ils pourroient en profiter ; de ces hommes qui paieroient d'une partie de leur fortune, la conservation d'un administrateur intègre & vertueux ? Ce gouvernement enverra-t-il des hérauts d'armes, ou publiera-t-il des manifestes, pour justifier ses entreprises ? produira-t-il de ces patriotes sublimes qui savent se dévouer à la mort ? Le particulier qui restera insensible au récit d'une action généreuse, y excitera-t-il la publique indignation ? Cette société aura-t-elle de ces spectacles où l'on conspire contre les méchans, où l'on demande leur supplice ; où la vertu persécutée suffoque, oppresse le cœur ; & où la surprise de son triomphe fait couler de si délicieuses larmes que l'on va chercher bien loin, & que l'on ne croit jamais pouvoir payer trop cher le plaisir de les répandre ? Verra-t-on

dans cette société, des courtisans s'efforcer de persuader à l'homme en place, qu'ils n'ont que son avantage ou celui de l'état en vue ? Deux hommes se feront-ils, en s'abordant, des mines affectueuses & des protestations de défintéressement ? car cherche-t-on à se tromper réciproquement sur des sentimens hors de nature, sur des sentimens impossibles, sur des sentimens sans exemple ? Y verrons-nous le frère sacrifier sa liberté à celle de son frère, & se charger volontairement de ses chaînes ? Quelle liaison d'individu à individu trouverons-nous dans cette société ? Oreste & Pilade, Mélanipe & Caridon, Phintias & Damon y seroient des êtres fantastiques. *Aimer, c'est avoir besoin : l'un a besoin d'argent, l'autre a besoin d'un emploi.* Eh ! qui n'y aura pas besoin de tout cela ?..... je vois les amis qui s'égorgent !

Qu'est-ce donc qu'une philosophie qui accroît mes besoins, en détruisant mes facultés ; qui m'invite à tromper les loix, en enseignant que l'on va au bonheur par la perfidie, l'ingratitude, la cruauté, la ruse & la force ; une philosophie toujours aux prises avec les loix de convention, avec l'harmonie individuelle & l'harmonie sociale ; une philosophie qui,

Si, par pitié, je me refuse un plaisir physique, me rend méprisable à mes propres yeux, & peut me dépraver assez pour m'en faire trouver un à boire le sang de mon père, ou à repaître ma vue dans les entrailles de ma mère? Si ce n'est point là l'erreur enragée & en délire; si ce n'est point là la philosophie des Cartouches, des Nérons, des Phalaris, réduite en principes, que l'on me dise ce que c'est.

Mais le monde ne verra jamais de société fondée sur une morale qui les fait toutes écrouler; & comme le bonheur social est le résultat de l'harmonie sociale, & le bonheur individuel celui de l'harmonie individuelle, cette morale fait nécessairement les mêmes ravages dans le cœur de l'individu qui s'efforce de la pratiquer, que dans la société où cet individu joue un rôle principal.

X I I I.

MALÉOCLÈS, te voilà donc parvenu à violer & à déplacer toutes les loix de ton être; à tout immoler à l'erreur dont tu espères ta félicité; mais sonde-toi, afin de voir si ton bonheur a augmenté ou diminué à mesure que tu es devenu plus personnel. Comment la bile ne te suffoque-t-elle pas? comment tes fibres

réfissent-elles à ton humeur, à tes impatiences, à tes colères habituelles? N'es-tu si hideux que parce que tu as fait un choix aussi indigne de ta nature, ou bien n'as-tu fait ce choix que parce que **TU ES REVENU HIDEUX**? Je le vois, tu ambitionnes ce pouvoir par le moyen duquel tu penses rapprocher de toi le plaisir, & en éloigner la douleur. Mais de quelle douleur & de quels plaisirs parles-tu? Seroit-ce des douleurs physiques, telles que la migraine, la goutte ou la gravelle, dont ce pouvoir pourroit te garantir? Et quels plaisirs peut goûter celui qui, foulant aux pieds toutes les vertus sociales, reste en proie à toutes les agitations de la discordance? Si tu as encore des organes, je ne vois plus que l'odorat, le goût & le toucher, qui puissent encore te distraire un peu; & s'il ne t'en reste plus que de flétris & de paralysés par la débauche, par l'ennui, la satiété & le chagrin, ta puissance t'en donnera-t-elle d'autres? Lorsque tu seras arrivé où tu tends aujourd'hui, seras-tu alors moins fou & moins malheureux que tu ne l'es maintenant? N'envoies-tu pas hier celui que tu viens de remplacer? & si cet autre que tu envies aujourd'hui est plus heureux que toi,

te n'est que parce qu'il est moins dépravé, & non parce qu'il possède le hochet que tu voudrois lui enlever. Ne resteras-tu pas également haineux, personnel, ambitieux, impitoyable, envieux & orgueilleux aussi long-temps que tu sentiras une puissance au dessus de la tienne ? ou penses-tu que c'est à force d'aiguïser leur faim, que la voracité des monstres s'appaïse ? Regarde les différentes bornes que tu as posées, & qui devoient marquer le terme où tu comptois trouver la jouissance. — Loin de jouir de tes succès, ils se sont tournés en alimens pour les vautours que renferme ton sein, & qui se remettoient à te dévorer de nouveau après la courte relâche de chaque station.

Enfin te voilà maître du monde entier : le Pérou t'envoie ses trésors, & la Circassie se dépeuple pour toi de ses beautés : tu as enchaîné Plutus à ton coffre-fort, & Vénus dans ton lit : quel goût y trouves-tu ? es-tu enfin heureux ? non. Cadavre aussi effrayant pour toi-même que pour les autres, s'il te reste un souffle de vie, ce sera pour dicter les arrêts de mort que te demandera le sentiment de tes forfaits....Malheureux ! tu mourras comme tu as vécu, sur le chevalet.

Quelles étranges idées l'homme peut se former du bonheur, lorsqu'il se déprave ! Mais heureusement que les loix de notre être & les loix universelles agissent sans cesse sur lui, & que, tel qui les combat par système, est cent fois forcé de leur rendre hommage, soit sans qu'il s'en doute, soit en cédant à leurs sollicitations, soit en succombant à la douleur des vengeances qu'elles exercent en lui.

XIV.

DÈS que l'homme, si borné dans ses facultés de savoir, & si étendu dans ses désirs, envoie son esprit tout seul à la découverte de ce qui est le plus utile de croire ou de faire, il ne trouve plus où se reposer, & les vérités les plus évidentes lui deviennent problématiques. En attendant que je prouve cette assertion dans les pensées diverses qui formeront le livre second de ce Manuel, je vais en citer un exemple, afin que tu saches ce que c'est que LE POINT HARMONIEUX dont il sera souvent parlé.

L'école du Portique enseignoit que la sagesse est le bien par excellence, le souverain bien. Je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens lui ait jamais contesté cela. Mais il n'en est

pas de même de la conséquence qu'elle entiroit, conséquence démentie par le sentiment de tous les hommes , en disant : Celui qui possède le bien par excellence , ne sauroit être malheureux ; *ainsi le sage est aussi heureux dans le taureau de Phalaris , qu'à table avec ses amis.* Assurément s'il existoit un homme inaccessible à la douleur , il trouveroit cette conséquence parfaitement juste : mais comme nous sommes tous de la même espèce , que nous avons tous reçu les mêmes loix physiques & morales ; que celui qui nous a donné l'esprit , nous a aussi donné le sentiment , & qu'en nous donnant l'esprit & le sentiment pour guides , il ne nous les a pas donnés ensemble pour que nous ne consultations que l'un des deux ; nous ne devons jamais les séparer en raisonnant , vu que , par-tout où ils sont d'accord , se trouve une vérité immuable ; que tout ce qui est diamétralement opposé à cet accord , est une erreur évidente ; que c'est de cet accord que procède la faculté que nous nommons le jugement , dont manque celui qui a pris l'habitude de ne pas les réunir ; que c'est à cet accord qu'il a plu au Créateur de borner nos connoissances nécessaires ; & qu'enfin , au-

delà de cette borne , nous ne rencontrons qu'incertitude , trouble & confusion ; & tel est l'accord que j'appelle **LE POINT HARMONIEUX**.

Lorsque le grand principe découvre à quelque adorateur de la sagesse , un coin du voile qui cache le passé & l'avenir , ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité , mais pour verser la joie dans ce cœur pieux , & l'avancer dans sa modification. Ce que cet adorateur de la sagesse éternelle croira alors pouvoir communiquer aux hommes , surpassera sans doute leur intelligence , mais ne choquera en rien **LE POINT HARMONIEUX** , ou le **PRISME MORAL** à travers lequel ils doivent examiner tout ce qui peut influer sur leur bonheur & leur salut.

Cherche donc toujours le point harmonieux de tout ce que l'homme doit croire ou faire : par exemple , nous avons tous le sentiment de la beauté de la justice , & la raison nous dit que là où ne règne pas la justice , règne le désordre ; & j'en dirai autant de la pitié , de l'amour pour nos semblables , &c.

La colère & la haine sont douloureuses au sentiment , & la raison nous en montre les dangers.

Dangers. J'en dirai autant de l'ambition, de l'impatience, &c.

Le sentiment se trouve bien de notre résignation aux maux que nous ne pouvons éviter, & la raison nous la conseille, &c.

Le désir d'obliger, ainsi que la crainte d'affliger, étant dans la nature de l'être social, & suivant immédiatement le désir de notre propre bonheur, les personnes dont les mouvemens spontanés sont généralement bons, peuvent se laisser entraîner dans de grands écarts par les deux motifs en tête de ce paragraphe, si elles ignorent l'influence que nous avons les uns sur les autres, & qu'elles négligent l'étude du point harmonieux qui nous apprend à connoître l'insidieux & le discordant que cache souvent une proposition sous l'enveloppe la plus séduisante, & le mal, les dangers, les conséquences que peut renfermer un acte d'une harmonie circonscrite.

X V.

EPICURE quittant le point harmonieux pour pénétrer, par la seule force de son esprit, comment s'étoit formé tout ce qui existe, se perdit dans l'immensité comme une goutte d'eau se perd dans le vaste Océan.

C

Tout le génie de ce grand philosophe ne le préserva pas de l'évidente folie de chercher à concevoir un ouvrage infini dont il faudroit connoître toutes les parties des parties qui le composent, pour parvenir à la connoissance de tous les rapports qu'elles ont entre elles.... Et quelle distance encore du mécanisme au mécanicien !

Ne pouvant donc s'expliquer ni la formation de l'univers, ni le principe qui lui dicta des loix, Epicure se mit à composer un système où l'ame est mortelle; mais en cherchant le bonheur, il lui fallut revenir au point harmonieux.

Là, armé de son prisme, il vit que le bonheur social est le résultat de l'harmonie sociale; que ce qui troubloit la société, avoit commencé & continuoit à troubler l'individu, & il conclut que le bonheur individuel est également le résultat de l'harmonie individuelle.

Passant de là aux besoins de l'homme, & aux plaisirs qu'il se procure en satisfaisant ses besoins, ainsi qu'aux douleurs qu'il s'attire en les outre - passant, Epicure enseigna, que *le plus* devant l'emporter sur *le moins*, il falloit accepter une moindre douleur pour obtenir un plus grand plaisir, & sacrifier un grand

plaisir pour éviter une plus grande douleur ; que la folie a cela de particulier qu'elle est toujours à commencer à vivre ; que le superflu est une obsession quand on le possède , & une source de privations & de peines pour celui qui le désire ; que l'on n'est jamais riche quand on se règle sur l'opinion , & jamais pauvre quand on se règle sur la nature ; que l'acquisition des richesses est le changement & non le terme de la misère ; que la volupté fuit les efforts usés ; que nous ne pouvons nous procurer aucune jouissance sans l'acheter , & qu'il faut que nous achetions tout, jusqu'au sommeil.

Si, par ces maximes & d'autres semblables, toutes conformes aux loix de nos deux natures, Epicure se procura un certain calme & quelques jouissances ; s'il fut, sans comparaison, moins angoissé que le roi Crésus, en détachant son esprit de son sentiment, il s'éloigna bientôt de la route de l'harmonie, parce que, des trois vérités nécessaires au bonheur de l'homme, il ne prit pour règle que celle qu'il avoit découverte la première, & manqua les deux autres. Car, comme ce n'est pas dans le court espace où l'homme satisfait à ses besoins physiques qu'il est malheureux, mais que c'est

dans les longs espaces nécessaires à la renaissance de ces besoins, que l'être moral, sollicité au bonheur, est tourmenté par le déplacement de ses loix ; l'Epicurien qui ne croyoit qu'à des dieux fainéans & indifférens comme lui, qui circonscrivoit sa loi d'amour, & qui n'attendoit que le néant pour fin, pouvoit-il, dans des dispositions si peu conformes à la nature de son être, trouver autre chose qu'un repos sourdement inquiété ; connoître toute la douceur de l'harmonique existence, & ne pas manquer souvent ce bien suprême que l'on demande vainement aux objets, puisqu'il est l'effet de l'union de la nature des choses relatives à la nature de notre être, & le résultat de l'harmonie ?

Cependant l'Epicurien étoit infiniment plus heureux que ne le sont ces hommes du tourbillon, qui, vivant au hasard & ne sachant seulement pas qu'ils ont une ame, croient appaiser les sollicitations de leur nature de destinée, en excitant, en fatiguant les ressorts de leur nature passagère, quand les loix de cette nature ne se réveillent plus que pour les punir. Si je passe à des dépravés d'un autre genre, que m'apprendront-ils ?

Je demande, non à ces riens orgueilleux, jaloux d'une haine qui leur fait penser qu'ils ont pu échapper au mépris, mais à ces hommes qui sont grands dans l'opinion; je leur demande ce qu'ils ont gagné à lutter contre les obstacles que la justice éternelle oppose toujours à la discordante ambition; ce qu'ils ont retiré de leur victoire; quel fut l'état de leur ame pendant ces rudes combats; quelles en sont les suites; de quoi ils jouissoient pendant ces guerres intestines; de quoi ils jouissent maintenant dont ils ne jouiroient pas mieux s'ils s'étoient attaché moins d'obsessions, & qu'ils se fussent moins dénaturés?

Non, en nous conformant aux loix de notre être, nous arrivons toujours là où il nous est bon d'arriver, comme nous sommes parvenus au prototype homme.

XVI.

EN sachant distinguer les liqueurs qui flattent le goût, mais brûlent, déchirent, corrodent les entrailles, de celles qui adoucissent, qui calment, qui nourrissent, tu verras que l'infacteur des loix de la nature ne sauroit échapper au châtement: & en ne confondant point les choses hardies qui défolent les peuples,

avec celles qui les rendent heureux, tu verras que c'est la discordance qui fait les unes, & que c'est l'harmonie qui fait les autres. Tu verras que, si les hommes pouvoient, tous à-la-fois, déplacer les loix de leur nature de destinée, ils ne feroient plus que des bêtes féroces, qu'il n'y auroit que désolation sur la terre; & que, s'ils pouvoient n'en être plus sollicités, s'ils pouvoient parvenir à les éteindre entièrement en eux, ils feroient les plus stupides de tous les animaux, & que l'espèce en feroit bientôt éteinte.

Mais, pour que l'homme, à force d'expérience, DE RÉVOLUTIONS ET DE RÉMINISCENCES DE SENTIMENT, finisse par choisir le mieux, le grand Architecte l'a combiné de façon à ce que sa nature passagère ait peu de besoins, & qu'il ne puisse outre-passer la mesure de ces besoins, sans être puni par les loix de cette nature; tandis qu'il a voulu, tout au contraire, que sa nature de destinée ait des besoins infinis, & trouvât cependant le repos & le contentement dans sa fidélité à ses loix, & son bonheur en les étendant par des actes, vers la plus grande harmonie.

Dusses-tu, à toi seul, réunir un pouvoir

& des moyens sans bornes à tout le génie répandu parmi les hommes ! tu ne pourrois pas davantage faire ton propre bonheur , que celui du genre humain , en déplaçant tes loix.

Je renvoie chacun à son propre cœur , à sa propre expérience , à son propre état moral , parce qu'il est peu de bons juges du cœur , de l'expérience & de l'état moral des autres , & parce que le monde & les hommes sont des imposteurs. En ne jugeant que d'après ce principe , le seul infaillible , je ne crains point que personne me réfute.

Sans doute que , par des violations , l'homme peut & s'agrandir & grimacer le bonheur aux yeux de l'homme ; mais s'il voyoit les suites nécessaires de son agrandissement éphémère , & de ses discordans plaisirs , il reculeroit d'effroi , & prouveroit que la force du dévoyé n'est qu'une foiblesse déguisée , la crainte de manquer de ce dont il espère le bonheur ; & c'est du bonheur dont je parle , & non de fortune & de plaisirs empoisonnés.

XVII.

C'EST de l'invariabilité même des loix de notre nature de destinée , que les faiseurs des systèmes de l'égoïsme matériel ont tiré les

principes si accueillis par ceux qui, commé leurs auteurs, prenoient l'homme EN MODIFICATION pour l'homme dans la nature de son être, & qui avoient effectivement observé que l'on arrive à tout quand tout moyen est bon.

Mais, confondant les moyens de jouissance avec les facultés de jouir, ces systêmes ont le privilége singulier de mener au malheur par le chemin de la fortune, & de finir par jeter un tel dégoût sur la vie, que ceux qui n'en changent point, la terminent les uns dans l'inanition, les autres par une mort violente. Les hommes que notre vanité appelle sauvages ou barbares, connoissent-ils ces genres de mort?

Ecrivains dévoyés par le faux savoir de l'esprit d'orgueil, vous dites que nous ne louons la justice, la bonté, la douceur, la générosité, la philanthropie, la pitié, la franchise, l'indulgence, la simplicité, la reconnaissance, la cordialité, les abandons de la sensibilité, les doux épanchemens de l'amitié, le brûlant amour lui-même, & enfin toutes les vertus harmonieuses; vous dites que nous ne les louons que par hypocrisie, & que l'homme personnel n'est qu'une dupe défabusée: mais défabusée de quoi? de tous ces

Bons sentimens avec lesquels vous dites qu'il n'est point né, & qu'assurément vos institutions sociales ne lui ont pas donnés. Mais d'où lui font-ils donc venus ? Mais pourquoi font-ils par-tout les mêmes ? Mais d'où vient que c'est dans la jeunesse, & par conséquent plus près de leur source, qu'ils sont le plus prononcés ? Ah ! qu'il faut avoir séparé son bonheur de la vertu, qu'il faut s'être dévoyé ; qu'il faut être personnel pour ne s'émouvoir pas d'amour à la vue de l'innocence, de la candeur, de la confiance, des loix de l'harmonie enfin, si énergiquement empreintes dans la physionomie d'un enfant heureusement né, & qu'il exprime d'une manière si touchante !

N'a-t-il pas fallu que des hommes se dénaturassent par l'esprit, pour oser inviter la société à se défabuser de tout ce qui seul peut faire son bonheur, a toujours été l'objet de l'adoration & de l'amour de tous les peuples, & fait épanouir le cœur au nom du bon Henri,

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire,

le seul qui, par la réunion de tous ces sentimens, s'est, dans sa fortune incertaine, attaché tant de vrais amis, qu'il parvint à conquérir

le trône françois autant par sa bonté que par son courage ?

Sans donc m'arrêter davantage à l'aveu involontaire que vous faites, que nous naissons avec ces sentimens harmonieux, dont nous sommes par conséquent forcés à manifester des actes, jusqu'à ce que, *désabusés*, nous ne les vantions plus que par hypocrisie, je vous le demande : vouliez - vous que le Créateur nous imprimât des loix discordantes, des loix qui nous fussent réciproquement nuisibles, enfin des loix qui nous fissent voir un ennemi dans chacun de nos semblables ? Nommez-moi les sentimens individuels les plus propres à faire le bonheur social. En est-il d'autres que ceux avec lesquels nous naissons ? Lors donc que le Créateur vous imprima des loix harmonieuses, vous les donna-t-il pour que vous les étouffassiez ? & que devez - vous éprouver, que doit-il vous arriver à mesure que vous vous dépravez, ou, selon vous, que vous vous *désabusez* ? Dites - moi si ce qui est le plus propre à faire le bonheur social peut être d'une nature opposée à ce qui est le plus propre à faire le bonheur individuel ? Dites-moi comment vous définiriez heureuse une société

dont les membres seroient malheureux ? Mais quelque effort que vous fassiez pour faire taire vos loix, comme elles vivent toujours, je souscris d'avance à ce que votre sentiment intérieur va me répondre.

Je vous mets à la place du Dieu parfaitement juste, parfaitement bon & tout-puissant, & je vous demande : Ayant intention de créer des êtres destinés à mériter une félicité éternelle & à vivre en société jusqu'à ce qu'ils s'en soient rendus dignes, leur imprimeriez-vous les principes répandus dans vos écrits ? Non ; car vous frémiriez de prendre pour votre valet celui qui en seroit imbu. Quelles loix leur imprimeriez-vous donc ? des loix qui lieroient le bonheur de l'individu si étroitement au bonheur de son semblable & de tout être sensible, qu'il ne pût les enfreindre sans perdre & sans souffrir ; des loix qui le rappelleroient sans cesse à l'harmonie ; & votre *bonté*, autant que votre *justice*, vous porteroit à arranger le cours des choses de manière à ce que tous ces êtres entraissent enfin volontairement dans l'ordre, & arrivassent par cette voie à la félicité éternelle.

Eh bien, ce que vous feriez est positivement

ce qui existe, ce qui est irrévocablement arrêté; & l'homme heureux n'est pas plus rare que l'homme harmonieux. Si vous en connoissez peu, c'est parce que l'homme arrivé à un certain degré d'harmonie, ne trouvant point de réaction parmi vous, vous fuit; & quand même vous rencontreriez cet homme, heureux par ses loix, vous ne sauriez le reconnoître, parce que l'idée que vous vous êtes faite du bonheur est aussi fautive que celle que vous vous êtes formée de la nature de notre être.

XVIII.

L'HOMME conçoit que son être moral gouverneroit aussi aisément un prototype de la taille de cent pieds, que celui qu'il habite actuellement; mais il ne sauroit aisément se persuader que le type d'un ciron pût le contenir. D'où lui vient cette erreur? de sa loi de l'infini, qui lui donne le sentiment de l'étendue de sa destinée, avec le besoin d'y tendre sans cesse.

Cependant il n'est aucun type, ou sensible ou insensible, qui, en vertu des loix particulières imprimées à chaque particule pour son avancement progressif vers le prototype homme, d'où elle ne peut plus passer dans

un autre type, il n'en est, dis-je, aucun qui ne soit développé par une particule de la même essence dont est composé notre être moral.

Je demande si, avec tout son génie, Buffon lui-même sauroit filer sa toile, s'il se trouvoit renfermé tout-à-coup dans le type d'une araignée? Par où se distingueroit-il? Comment feroit-il connoître que ce type renferme un grand homme? Sans les loix de l'araignée, il feroit le plus mal-adroit & le plus malheureux de ces animaux. Mais d'autres loix, d'autres pensées, d'autres effets; & comme l'évidence équivaudroit la violence, nous ne devons trouver le souvenir du passé que dans les séjours de l'harmonie.

Les germes répandus dans la nature, ne pouvant jamais manquer, la successive transmigration d'un être ne sauroit se trouver arrêtée, parce que, par son essence, il a une célérité dont celle du feu électrique même ne sauroit approcher, & que, destiné à achever ses travaux dans le rayon particulier sur lequel il a débuté lorsque son ouvrage éprouve un accident majeur, il le quitte pour en recommencer un semblable.

Mais tous les rayons de son cercle aboutissent

tissent également à la même circonférence où toutes les particules trouvent le prototype homme, où elles circulent, d'où les plus dépravées passent, pour un temps, dans la planète dont les élémens font dans une continue fermentation, & d'où elles vont de nouveau circuler dans un monde modificateur, jusqu'à ce que suffisamment modifiées par les réminiscences du sentiment, elles soient attirées dans l'un des séjours de l'harmonie; passages qu'elles exécutent avec plus de rapidité que n'en peut avoir un trait de lumière, une rapidité qui ne peut se comparer qu'à celle de la pensée.

X I X.

L'ÊTRE suprême étant la bonté par essence, comment n'eût-il pas été nécessité de créer des êtres pour participer à sa félicité? Qu'eût-il fait de sa bonté? Mais l'Être suprême étant aussi la justice par essence, comment eût-il pu communiquer sa félicité à des êtres qui n'avoient rien mérité? Où seroit sa justice?

L'Être suprême étant la bonté & la justice par essence, comment eût-il pu créer un seul être qui dût finir par déplorer à jamais son existence? Où seroit la prescience, la toute-

puissance, la bonté, la justice de l'Eternel ?

X X.

LE Dieu, parfaitement bon, est aussi le Dieu parfaitement juste. L'Eternel, en te créant, peut donc n'avoir fait qu'un acte de bonté. Ainsi, aujourd'hui que tu es, sa justice te doit & te donnera le bonheur; mais pour obtenir ce bonheur, il faut que tu le mérites, parce que le Dieu, aussi bon que juste, ne peut faire un acte de bonté qui ne soit un acte de justice, ni un acte de justice qui ne soit un acte de bonté. Afin donc que tu puisses mériter le bonheur pour lequel tu fus créé, il t'a fait libre, & t'a imprimé des loix que tu ne saurois méconnoître, puisque tu ne peux ni les déplacer, ni les violer, sans en souffrir aussitôt, & sans être averti & puni par les suites de tes infractions. Dès que tu seras donc d'accord, comme tu sens que tu dois l'être, tu monteras à la félicité par la vertu des loix que t'a imprimées l'Eternel; mais tant que tu ne seras pas harmonieux, tu retourneras au creuset; car, si tu n'harmonises pas ici, comment harmoniserois-tu là ?

Je ne viens point, armé du glaive, exiger le sacrifice de ta raison ni du sentiment de

l'harmonie, qui t'ont été donnés pour reconnoître & suivre tes loix ; je ne viens point t'enlever au monde & aux fleurs semées sur ta route ; je ne viens point ajouter de vaines & inutiles macérations à la tâche des loix de ton être , & à celles des loix universelles chargées de te modifier ; je ne viens point arracher ton cœur à la nature, à l'amitié, à la société entière, à toute l'humanité, & ordonner à un cœur dénaturé, une farouche idolâtrie pour un dieu antropophage ; je ne viens point te montrer le crime dans les délices de la vie, comme si le crime pouvoit avoir des délices, ou que le méchant pût goûter des félicités dans sa discordance.

Mais je viens t'inviter à rentrer en toi-même, & à y lire le code des loix que l'Eternel t'a imprimées ; je viens te demander si des mets figurés peuvent apaiser la faim ; je viens te demander si le Dieu que tu repouffes est un Dieu injuste, en te laissant en proie aux dieux que tu t'es faits ; si les loix que tu voudrois étouffer, quand elles te rappellent à la nature, à l'harmonie, au bonheur, à ta glorieuse destinée, sont des loix cruelles ; si le Dieu qui t'a donné l'être, ne l'a pas donné de même

à

à tes frères que tu outrages, que tu immoles,
que tu méconnois; je viens enfin te demander
si le Dieu juste & bon a pu placer le bonheur
dans l'injustice & dans la méchanceté? O homme
dévoyé, reconnois à tes souffrances la bonté
& la justice du Dieu que tu blasphêmes!

D

L I V R E I I.

I.

JE n'observerai dans ce livre ni suite ni liaisons entre les différentes pensées qui le composeront, parce que j'ai à parler de trop de choses, dont chacune exigeroit plus ou moins de volumes pour être mise dans tout son jour. Il ne sera donc, proprement dit, qu'un recueil de pensées religieuses & philosophiques, de préceptes, de sentences, de maximes & de réflexions, telles que les circonstances, les événemens & ma mémoire me les fourniront. Mais, comme elles tendent toutes au même but, & que je ne m'occupe que d'un seul objet, ce recueil n'en formera pas moins une masse de lumières, d'où découleront de grandes & consolantes vérités qui frapperont d'abord ceux dont la pénétration d'expérience sera assez forte pour me suivre dans mes transitions, & pour suppléer aux idées intermédiaires que les bornes que j'ai fixées à cet ouvrage me feront supprimer.

Si quelquefois j'ai l'air de me répéter, de parler d'une chose dont j'aurai déjà parlé, comme si je n'en avois encore rien dit, ces apparentes répétitions n'auront lieu que lorsque je croirai devoir développer davantage une vérité, & faire remarquer la sublime simplicité des ouvrages du grand Architecte. Par exemple :

Comme nous devons nous modifier par le sentiment, la même loi qui nous rend susceptibles de plaisirs & de douleurs, la loi par laquelle nous sommes heureux ou malheureux, est aussi de première nécessité à celle des deux natures qui, dans ses mouvemens, briseroient son type ou son prototype, si le sentiment de la douleur ne lui en avoit fait connoître le danger. Les types des plantes, des arbres, &c. ne courant pas le même risque, sont inaccessibles à la douleur; & cependant leur organisation & leur développement ne sont pas moins admirables, & n'arrivent pas moins merveilleusement à leur fin, par la vertu des loix qui forment l'instinct de l'agent passif.

I I.

NOUS discernons trop distinctement ce qui se passe en nous, quand nous nous en sommes

fait une étude, pour ne pouvoir pas faire des observations d'une évidence géométrique, lorsque nous ne passons pas les bornes de nos connoissances infailibles, & que nous ramenons ces observations au point harmonieux.

III.

CELUI qui ne fait point de géométrie, n'est point étonné de ne favoir pas résoudre un problème d'Euclide; il s'en rapportera à la solution du maître. Mais il n'en est pas ainsi des problèmes qu'offre la conduite des hommes; chacun s' imagine en deviner le principe, quoiqu'il n'ait pas la première donnée de la nature de notre être, que Paschal même, qui avoit abandonné l'étude de la géométrie pour celle de l'homme, égaré par des opinions inconciliables avec le principe de toute vérité, & par sa résistance à l'assentiment du point harmonieux, n'a qu'imparfaitement connu.

Si donc ce que je te dis te paroît obscur, il faut t'en prendre à ton ignorance & à tes préjugés; mais lis, relis mon ouvrage, remonte aux mouvemens de ton cœur; observe tes semblables, étudie le point harmonieux, & tu ne tarderas pas à reconnoître le soleil de la vérité dans ces apparentes ténèbres.

LE Créateur ayant voulu que l'homme régnât sur la terre, & se modifiât dans l'état de société, lui a imprimé des loix qui le rapprochent de ses semblables, & lui a donné des besoins qui le forcent à s'en rapprocher. L'homme se rapproche donc de ses semblables, parce qu'il est attiré par des loix de sentiment & par des besoins; mais il n'a reçu ces loix de sentiment & ces besoins, qu'afin qu'il se rapproche de ses semblables pour en être modifié & pour qu'il arrive à sa fin de destinée.

Sur laquelle des loix de son être tu veuilles réfléchir, tu y découvriras un principe de la destinée sociale, & un principe de la destinée future de l'homme. Le coup qu'il voit porter à un être sensible le blesse; la chute qu'il lui voit faire le fait frémir, l'étourdit: il éprouve ses besoins, il souffre de ses plaies; pourquoi? parce que de cette réaction sympathique, que nous nommons pitié, & dont les émotions modificatives donnent à penser, émane l'ordre de nous ménager & de nous secourir mutuellement; que si nous cessions de nous entre-secourir, il n'y auroit plus de sociabilité, plus de société, par conséquent bientôt plus d'hommes; & que, par

la suppression de cette seule loi de pitié, s'écroûleroit, avec l'espèce humaine, tout l'édifice du grand Architecte. S'il y a des hommes peu sensibles à la loi de pitié, c'est parce que de pareils ressorts, de pareils instrumens entrent dans le plan de l'harmonie universelle, & que ces grands modificateurs sont des hommes encore arriérés.

V.

TEL oiseau, ou telle mouche, dans un voyage de plusieurs centaines de lieues, ne manquera pas d'une minute ni sa longitude, ni sa latitude; & les hommes, avec toutes leurs pénibles sciences, ne cessent de s'égarer tous les jours; pourquoi? c'est que cette espèce d'infailibilité est nécessaire à la mouche & à l'oiseau, & qu'elle ne l'est point à l'homme.

Estimons-nous heureux d'être enfin parvenus à la porte de la félicité, mais ne nous enorgueillissons pas des vaines, incertaines & dangereuses connoissances qui dévoient tant de nos frères.

VI.

DES philosophes ont avancé : l'un, que le monde étoit l'ouvrage du feu; mais non, dit un autre, il est celui de l'eau; non pas, dit

un troisième, c'est celui des atômes crochus ; & d'autres répètent, d'après H siodo, que le cahos se d brouilla de lui-même, &c. &c. &c.

Cependant, si je disois à quelqu'un que je lui donnerai ce qui n'existe pas, il me prendroit pour un fou, & il auroit raison : que dirons-nous donc de ces grands génies qui pensent que *le moins a donné le plus* ; c'est-à-dire, qu'une cause aveugle leur a donné l'intelligence ; que leur intelligence leur est venue de là où il n'y en avoit point, & que *le rien a dicté des loix à l'univers* ?

L'on me prendroit encore pour un fou, si je disois que l'immortel Pigal ne fait des chef-d'œuvres que pour les réduire en pouss re dès qu'il les a achevés : que sont donc ces esprits sublimes qui pensent que la suprême Sage sse & la suprême Bonté n'a créé des milliards de mondes, & des milliards de créatures dans chacun de ces mondes, qu'afin qu'après qu'une génération se fera bien tourmentée, elle disparoisse à jamais, & cède la place à une autre qui se tourmentera & disparaîtra de même ? Ils voient que toutes les parties qui constituent la structure d'un être quelconque, sont d'une nécessité indispensable

à l'existence & aux fonctions de cet être dont ils admirent les proportions & l'harmonie; mais, prenant les bornes de leur esprit pour celles des desseins du Créateur, ils peuvent croire que celui qui a si merveilleusement organisé tous les êtres pour la fin de leur existence & de leur utilité passagères, les fait souffrir en vain, & ne les a destinés que pour vivre, souffrir & mourir, & qu'enfin il a fait l'univers sans but. Lorsque la grandeur, la bonté, la sagesse de Dieu, parlent par tous ses ouvrages, que sa providence pourvoit si magnifiquement aux besoins de la destinée présente des êtres, l'homme pourroit-il douter de sa destinée future, si la foiblesse de sa pénétration ne révoltoit pas son excessif orgueil? & lorsque son orgueil altère sa raison; de quoi ne peut-il pas douter?

Si ces grands esprits n'avoient pas l'évidence de notre prochaine origine, quels mépris ne jetteroient-ils pas sur celui qui leur diroit que c'est d'une once de fluide qu'est sorti ce fameux Newton qui a décomposé les rayons du soleil, & découvert l'attraction & la gravitation des corps? Ne pouvant pas douter de cette vérité, que font-ils? ils n'y pensent plus. Mais, parce

que leur origine primitive & leur développement fucceffif ne font pas fous leurs yeux, ils trouveront ce que j'en dis abfurd. Cependant, comme ils eft certain que le Tout-puiffant auroit pu faire les chofes autrement qu'il ne les a faites, & cela de cent manières toutes également dignes de fa Sageffe infinie, nous nous écartons du point harmonieux lorfque nous lui attribuons une conduite rebutante au fentiment qu'il nous a imprimé du jufté & du bon univerfels; mais non lorfque nous établifions un fyftême qui, correspondant à ce fentiment, fe trouve par conféquent placé dans le nombre des fyftêmes poffibles que l'Eternel auroit pu fuivre fans déroger à fes perfeftions. Si donc je ne puis pas faire toucher au doigt & à l'œil, que j'ai deviné jufté, & que c'eft le fyftême de la tranfmigration des ames, tel que je l'établis, qu'a préféré le grand Architecte, je demande quel eft l'homme qui pourra m'oppofer l'évidence du contraire ?

V I I.

LORS même que, dans leur dépravation, les hommes s'abandonnent le plus à l'efprit d'orgueil, le fentiment de l'harmonie refte la langue univerfelle que comprennent tous les

peuples de la terre, & qui parle au cœur de tous les hommes. Car observons qu'ils ne recourent à cet esprit, que dans l'espoir qu'il leur fournira des argumens capables de répondre aux reproches de la conscience. Les malheureux, pressés par le besoin de l'harmonie individuelle, & se flattant de la trouver dans la discordance, ils argumentent contre Dieu & la morale, s'épuisent à la recherche d'un ensemble qu'ils ne sauroient parvenir à se composer, courent après la paix dont ils s'éloignent, & souffrent toujours de leur existence.

Lemoyen de jouir d'un bien, en commençant par rejeter le premier principe de ce bien ! La nécessité de remonter à un Dieu pour concevoir notre propre existence, n'est-elle pas une preuve évidente de l'existence d'un Dieu ? &, vu la nécessité dont sont les loix de l'harmonie à tout système social, le bonheur de l'individu pourroit-il être indépendant de son obéissance à ces loix ?

V I I I.

ÉCOUTE : supposons que ce soit le grand principe qui te parle par l'organe de XÉFOLIUS, & que je puisse répondre à toutes tes questions ;

après que je t'aurois dit combien il y a de mondes, quelles sont nos relations avec ces mondes & les êtres des classes supérieures à la nôtre; comment sont faits ces mondes & ces êtres; ce qu'est maintenant Caligula, & comment il est devenu ce qu'il est; ce que sont maintenant Socrate le divin, Aristide le juste, & comment ils sont devenus ce qu'ils sont; après enfin que j'aurois répondu à tous tes **POURQUOI** & tes **COMMENT**, tu ne serois guère plus avancé que ne le fut cet aveuglé qui, après bien des explications de la lumière, crut qu'elle ressembloit au sucre. Or, comme nous ne pouvons pas imaginer un sens que nous n'avons point, & que jusqu'à présent nous n'en avons encore que cinq de développés, comment concevrois-tu les objets créés pour les sens dont tu manques?

I X.

IL est de belles ames qui, parce qu'elles souffrent du déplacement des loix de leurs frères, & qu'elles ignorent & la nature de notre être, & la nécessité de notre modification individuelle, respective, progressive, admettent des principes que dément souvent leur conduite, & que repousse leur assentiment intérieur.

LUCIUS cède à la pitié, à l'amour pour ses semblables; il aime avec passion la justice. En n'écoulant que son cœur, *LUCIUS* se jetteroit dans les flammes pour en retirer son père, sa mère, son fils, son ami. Cependant il s' imagine croire que le fils est l'ennemi-né de son père; que le père le lui rend bien, & qu'il n'aime ses petits-fils, que parce qu'il croit voir en eux les ennemis de son ennemi.

LUCIUS croit encore croire que l'on ne peut rien faire que par intérêt; que cet intérêt ne peut être autre chose qu'un plaisir positif ou négatif, & que ce plaisir ou positif, ou négatif, ne peut être que physique.

Pour prouver toutes ces belles découvertes, *LUCIUS* a fait un livre.....; ce livre ne doit s'imprimer qu'après sa mort....; la mort est dans son système, l'anéantissement de l'homme...; & *LUCIUS* goûte déjà d'avance le plaisir, que je crois très-moral, de vivre dans la mémoire des hommes.

X.

TEL qui fait que là où il n'y a point d'air, il n'y a point de son; que là où il n'y a point de lumière, il n'y a point de couleur; que le sentiment est en nous, & non dans ce qui nous

touche, ne croit pas moins que le délicieux est dans les choses.

Cependant il voit à chaque pas qu'il fait, que le Créateur a imprimé des loix à tous ses ouvrages; que, lorsque ces loix ne sont pas contrariées, tous ses ouvrages arrivent à leur fin par la vertu de leurs loix; & qu'ainsi le Créateur a imprimé à tous ses ouvrages les loix nécessaires à la fin de chacun d'eux. Pourquoi donc ne conclut-il pas que, puisque le genre-humain s'écrie unanimement, *je veux être heureux*, l'homme est donc né pour être heureux, & que, s'il ne l'est pas, il faut nécessairement que quelqu'une de ses loix se trouve déplacée ?

En examinant cette créature, née pour le bonheur, & qui toutefois n'est pas heureuse, il verroit qu'elle a des loix que n'a aucune autre créature, telles que les loix de sa destinée sociale, de sa destinée future, & la loi de l'infini; qu'en conséquence, si elle détache son sentiment du corps dont elle fait partie, elle s'isole moralement; que cette partie déplacée doit se dessécher comme une plante détériorée; & que, lorsqu'elle se circonscrit dans un espace fini, ou dans un objet inférieur

à la nature de son être, elle doit se sentir reffermée, gênée, & doit dépérir faute de nutrition propre à la nature de destinée de son être : il verroit enfin que le bonheur ne vient pas des accessoires dont regorgent tant de gens qui n'en gémissent pas moins, mais bien des dispositions harmonieuses; & qu'ainsi l'individu personnel, mal disposé pour l'harmonie sociale, s'agitiera en pure perte, tant qu'il ne sortira pas de sa discordance.

X I.

NUL dévoyé ne peut dire : Je m'arrêterai là; parce que, si, arrivé à ce point, où il ne se trouvera pas long-temps mieux qu'il ne l'étoit, il s'imagine y être menacé de ce qu'il croit le comble du malheur, ou invité par ce qu'il prend pour le comble du bonheur, il obéira nécessairement; & comme le mal-aise est toujours en mesure égale avec la discordance, les événemens peuvent, dans sa frénésie, le conduire à ce degré de dépravation où les plus horribles forfaits ne coûtent plus rien. Nécessité de chercher le bonheur & d'éviter les peines & le malheur, & faisant dépendre son existence d'une quantité innombrable de choses extérieures, il est en tout

nécessairement personnel ; & comme il a tiré son système de l'égoïsme de l'amour de nous-mêmes , qui est une loi fondamentale de notre être , il fait le mal par principe , & va jusqu'à légitimer ses injustices par ce discordant système , parce qu'il y trouve cette grande vérité : l'homme est nécessité de céder à ce qui lui promet ou le menace le plus ; vérité qui fait que , quand l'on ne connoît qu'elle , l'on ne peut sonder le cœur humain sans reculer d'effroi ; & que l'homme d'esprit , d'ailleurs honnête , mais qui ne connoîtra pas parfaitement la nature de notre être , en sondant son propre cœur , & en se supposant réduit à certaines extrémités , prendra pour un levain de lâcheté & de méchanceté , ce sentiment qui nous nécessite de chercher le bonheur & d'éviter le malheur , & qui , à ses propres yeux , met sa propre vertu en question.

X I I.

OU l'envie décrie l'homme en raison du prix que l'on attache à la chose qu'il possède , ou elle décrie la chose même , si elle est inégalement partagée ou hors de notre portée , tandis que d'autres estimeront cet homme heureux de la posséder , & cela , parce que

nous voulons être rassurés sur le sentiment tacite de l'insuffisance de ce que nous possédons, de ce que nous espérons posséder, & dont nous attendons le bonheur.

XIII.

CE n'est que du besoin d'être heureux que proviennent notre inconstance, nos foiblesses, nos inconséquences & nos vices; nous résistons, nous cétons, selon que l'homme ou la chose nous promet ou nous menace. Nous attendons le bonheur d'inutilités, de hochets de toutes espèces; nous nous tourmentons pour nous les procurer, & aussitôt que nous les possédons, nous en faisons si peu de cas, que nous sommes prêts à les céder, à les donner à qui les veut.

XIV.

LES personnes avancées dans leur modification, & qui cependant n'ont pas encore acquis la connoissance de la nature de notre être, sont vacillantes, & cherchent un appui dans les autres, à moins qu'elles ne soient passionnées; car, en ce cas, elles ne doutent plus de la réalité du bonheur qui les attend : la force de leur passion étant en raison de la profondeur de leur sensibilité, ne leur permet
de

de raccorder la raison avec le sentiment, qu'après que le sentiment est fatigué ou défabusé.

XV.

CHACUN a son objet particulier d'affection dont il espère le bonheur ; & c'est son pouvoir qui doit lui procurer cet objet. L'un voit ce pouvoir dans ses richesses, l'autre dans sa naissance, un troisième dans sa beauté, un quatrième dans la supériorité de son esprit : mais l'enfant voit tous ces pouvoirs dans la force physique ; assujetti par elle, il voudroit être grand & fort : erreur qui fait que l'enfant se plaît à briser tout ce qu'il peut atteindre, qui rend la jeunesse turbulente, & l'âge mûr ambitieux. L'amour du pouvoir est la folie de tous les hommes encore dans l'ignorance ou l'incrédulité de la destination de leur être, parce que c'est par le pouvoir que l'on se procure les objets extérieurs. Faut-il donc s'étonner que ce qui est le plus accredité, ce qui peut actuellement le plus, soit le plus recherché ; que chacun se plaise à exercer ses forces, quelles qu'elles soient ; & ne seroit-il pas surprenant que la vérité, qui démasque toutes les erreurs, fût unanimement accueillie par les hommes, quand le seul fort est celui qui ne met

E

sa confiance dans aucun de ces pouvoirs ?

C'est sans doute d'après l'usage que font ordinairement de leurs forces les hommes en discordance, qu'un auteur célèbre a avancé que, sur le degré de pouvoir connu dont sera revêtu un homme, il prédirait ce que ferait dans l'occasion cet homme, de même qu'il jugeoit de la férocité d'un animal par la seule inspection de sa dent. Cependant Marc-Aurèle étoit aussi puissant que Domitien ; mais quelle autre ressemblance trouvera-t-on entre eux ? Domitien faisoit mourir ceux qu'il craignoit. Marc-Aurèle ne craignoit rien ; & malgré sa longue expérience, il n'étoit pas plus inquiet & soupçonneux dans la vieillesse que dans l'âge mûr, parce qu'il n'avoit pas placé son existence & son bonheur dans des choses que les hommes & le temps pouvoient lui ravir, & parce qu'il sentoit qu'il ne méritoit pas qu'on lui fit du mal.

C'est encore l'illusion de cette discordante force, qui fait regarder comme un homme capable celui qui guérit ou tue ; pendant que le sublime de l'art de gouverner ses semblables, consiste à prévenir les écarts dans lesquels ils pourroient donner, & à les garantir des maux

qui les menacent. Mais c'est précisé-
ment parce que cette prévoyance est le sublime de l'art,
& que ses effets sont sourds, qu'ils échappent
à l'œil du vulgaire.

L'ami des hommes est seul capable d'opé-
rations harmonieuses. L'égoïste est un vam-
pire qui, plus il aura d'esprit, plus il en
imposera pour un temps aux ignorans, &
laissera des preuves de ce que j'avance.

XVI.

IL est aussi ordinaire de voir des grands
s'imaginer qu'ils sont d'une nature supérieure
à celle des petits, que de voir des gens du
commun s'imaginer qu'un sauvage est une
espèce d'animal. La vanité, les préjugés &
l'ignorance font penser les uns & les autres.
Fiers de ce qui nous dévoie, nous méprisons
ce qui dévoie notre voisin; & nous traitons
de barbares les peuples & les contrées qui
ont moins de sciences, moins d'erreurs &
moins de vices que nous. Manger ses ennemis
fait horreur: mais manger des armées de cent
mille hommes en épiceries, ne paroît rien
aux yeux de gens qui ont l'esprit de porter
le fer & la flamme aux quatre coins du monde;
d'en rapporter des besoins pour lesquels on

ne cessent de s'égorger, & des maladies que nous avons eu *l'humanité* de porter aux heureux peuples de la mer du Sud, & qui leur dureront plus que nos cloux, nos petits grains de verre, nos chèvres, nos moutons, &c. toutes choses dont ils se passaient, comme nous nous passons des productions de Saturne & de Jupiter. Que nous doivent-ils donc ? des besoins & des maux qui leur feront à jamais déplorer le malheur de nous avoir connus. . . . Barbares Européens ! vous incendiez, vous dévastez, vous massacrez des générations entières ; vous arrachez le frère des bras de son frère, l'époux au lit nuptial, le fils au sein maternel, pour les traîner, eux & leur postérité, au plus déplorable esclavage ; & les contrées qui n'offrent rien à votre avarice, vous les consacrez à votre orgueil ; vous les infestez pour pouvoir nous dire : Nous avons été là ; & vous prétendez encore être les bienfaiteurs, les flambeaux & les législateurs de la terre ! Que devez-vous à votre prétendue civilisation ? des besoins mille fois plus tourmentans que ceux de la nature. Est-il de sauvage à qui la faim ait jamais causé les angoisses que vous éprouvez à la poursuite &

dans la possession de vos superfluités ? Que prouvent les marchands de plaisirs dont fourmillent vos cités, si ce n'est l'ennui, comme vos pharmacies prouvent vos maladies, & votre papier timbré vos discussions ? Plus je vois de remèdes, plus je vois de malades. Vos cœurs ulcérés de vices ne connoissent que des jouissances factices, languissantes, perfides, & sont continuellement déchirés par les compagnes inséparables des objets dont vous attendez le bonheur. — Mais quand notre sentiment est modifié par l'expérience du monde, une cabane a plus d'attraits qu'un palais, parce que la demeure simple, séjour de la paix & image de la modération, nous rappelle confusément que la discordance que nous savons toujours régner dans les superbes édifices des riches, étant l'effet des erreurs & la cause des maux des hommes, nous pouvons nous en garantir & goûter le bonheur, en renonçant aux hochets empoisonnés & si difficiles à acquérir. Ah ! que de personnes à qui le sentiment révèle de grandes vérités, mais qu'elles noient aussitôt dans les erreurs de leur esprit !

Qu'il y auroit un grand & beau livre à

faire sur les effets de nos voyages, de nos découvertes dans les sciences, & de nos conquêtes ! mais comme tout cela n'entre point dans le plan de mon ouvrage, je n'ai effleuré ce sujet que pour t'inviter à examiner si les objets qui dévoient les hommes d'un ordre, n'ont point de correspondans dans tous les ordres & chez toutes les nations ; quelle est la classe politique où il y a le plus de ces objets ; si les égoïstes de ta connoissance ne sont pas plus cruels que les sauvages qui mangent l'ennemi tué dans une bataille ; si les auto-da-fés ne sont pas des sacrifices humains, & depuis quand on n'en voit plus dans ta patrie ; s'il est plus absurde de se flatter qu'après sa mort l'on servira de pâture à son Dieu, que difficile de croire qu'on le reçoit vivant ; & enfin, quel est par-tout l'empire des préjugés. Ah ! si jamais, dans les temps à venir, une société de notre petit globe vient à être éclairée de la vraie lumière, que le grave orgueil dont les savans de nos jours caressent le siècle présent, paroîtra ridicule, pitoyable & barbare à cette société !

Mais, quoique très peu de nous aient dé-

buté, dans le prototype homme, par faire membre d'une société savante, je t'assure qu'il est des sauvages plus heureux & plus près de leur salut, que ne le sont ces gens qui dominent impérieusement par l'esprit, la richesse ou le pouvoir; parce que nous ne pouvons passer dans les séjours de l'harmonie que par l'attraction harmonique, par la vertu des semblables, & que rien n'est moins harmonieux que l'orgueil, la personnalité & l'amour de la domination, qui, réduits en principes, font aujourd'hui la base de notre éducation, & rendront bientôt *susceptible* le synonyme de *sensible*.

XVII.

COMME nous ne rapportons des types & prototypes usés que les vagues réminiscences du sentiment, moins le sentiment d'un homme sera modifié par ces réminiscences, plus il lui faudra d'expériences pour le défabuser sur les objets dont la foule, en dépit de l'expérience de tant de siècles, espère le bonheur. Mais, pour montrer ce qui se passe à cet égard, je vais tracer un tableau général.

A mesure que les objets des divers âges viennent frapper l'homme, il les désire avant

de les examiner ; il s'agite , il combat pour s'en faisir le premier ; s'il les manque , il en a du chagrin , il est malheureux ; s'il les obtient , il les goûte & s'en dégoûte : aucun ne pouvant le satisfaire , il s' imagine toujours que son bonheur dépend du succès de son désir actuel. L'opiniâtre persévérance dans une erreur reconnue , ne vient que de la fausse honte de l'orgueil & de la foiblesse : l'inconstance est la voie qui mène à la vérité , au bonheur & au salut , où nul mortel n'arriveroit , s'il ne se désabusoit pas continuellement sur les différentes erreurs qui nous devoient dans les différentes situations de la vie. Mais les plus grandes vérités ne font que glisser sur l'homme , tant qu'il n'en fait que la pâture de l'esprit & de la vanité , parce qu'il se conduit plus par des impressions que par des préceptes , aussi long-temps que son sentiment n'est pas assez modifié par de douloureuses sensations , pour en pénétrer la profondeur & l'utilité. Ce n'est qu'à mesure qu'il se modifie , que les préceptes correspondans à son expérience sont bien reçus ; qu'ils débrouillent le cahos de ses réminiscences , & qu'ils l'éclairent sur les loix de son être dont ils émanent.

Cependant, en avançant dans la carrière du monde, son mal - être augmente & son fort empire, parce que les objets relatifs devenant plus rares & plus difficiles à saisir, il redouble d'efforts, se déprave de plus en plus, appelle à son secours les moyens qu'il voit que l'on emploie contre lui, & se fait une étude, même une gloire d'en imaginer de nouveaux. C'est l'amour inquiet ou la haine, la répugnance ou le désir, la présomption ou l'abattement, l'espoir ou le désespoir, les remords, l'envie, les terreurs, la colère, la jalousie, la fureur, la vengeance, qui déchirent un cœur fait pour la paix & le bonheur; & cet infortuné, blasé, meurtri, infirme, détriqué, meurt au moment où il espéroit commencer à vivre.

Pourtant, c'est cette succession de désirs & d'espérances qui a fait avancer à quelques philosophes, que le bonheur consistoit plus dans le désir & l'espoir que dans la possession même des objets. Mais ces philosophes qui reconnoissoient si bien l'insuffisance des objets passagers, & combien ils sont peu capables d'apaiser la faim morale de l'homme, se sont arrêtés à moitié chemin; ils n'ont pas

songé que tout besoin ayant un but , l'objet d'un besoin commun à tous les hommes , d'un besoin que la possession du globe ne fauroit satisfaire , qu'enfin l'objet de ce besoin infini ne se trouvant pas sur la terre , il doit exister ailleurs. En douter feroit aussi absurde que si l'on prétendoit qu'il n'existe que des alimens ou indigestes , ou dénués de substance ; que nous n'avons reçu le besoin de nous nourrir , que pour espérer & désirer d'apaiser la faim physique , & que , dans le vrai , nous devons toujours rester affamés.

Sans doute que cette dernière pensée ne viendra à l'esprit de personne ; mais s'il ne peut y avoir de doute sur nos besoins physiques , & sur l'existence des objets relatifs à ces besoins , c'est parce que notre existence présente est nécessaire à cette existence de destinée , vers laquelle nous devons tendre , & que nous devons mériter. Si l'homme veut réfléchir sur ce grand & important sujet , son expérience lui prouvera , tout aussi clairement que ce que je viens de dire sur la continuelle présence de ses besoins moraux , l'inconvenance des objets matériels , ou des objets de vanité avec lesquels il a déjà essayé de les

satisfaire. En outre , comme celui qui emprunte à gros intérêts , ruine de plus en plus sa fortune , & ne sort plus des griffes de ses créanciers ; de même le dévoyé , en faisant une distinction entre l'utile & le juste , ruine de plus en plus son bonheur : aux prises avec les loix de l'harmonie , poursuivi par les loix universelles , toujours en garde contre les coups dont il se sent menacé , il ne s'occupe que de projets d'agrandissemens , & use sa vie dans la peine.

Faut-il être grand métaphysicien pour concevoir qu'un berger couvert d'un habit grossier , fait aux intempéries de l'air , vivant de lait & de pain d'orge , aimant , doux , juste , bienveillant par le cœur , & attaché à une religion qui lui promet une éternelle félicité , est plus fortuné qu'aucun ambitieux de la terre ; & qu'entre tous les ambitieux , c'est le plus dépravé qui est le plus agité & le plus malheureux ? Mais les grands que cette vérité humiliante dépouille du fastueux étalage par lequel ils en imposent au vulgaire sur le véritable état de leur ame ; les grands , dont elle met l'orgueil à nud , tremblans de voir & d'être vus , se hâtent de la couvrir d'un voile de ridicule & de mépris.

Cependant le bonheur n'étant qu'un état de l'ame, pour comprendre que tous les Monarques de la terre réunis, ne fauroient dédommager ce berger de la perte de son harmonie, il suffit de supposer son ame livrée aux passions discordantes qui mènent par des chemins pénibles, l'un à l'exil, l'autre à la potence, selon que le héros appartient à une caste ou à une autre.

XVIII.

IL est des hommes de génie qui vivent conformément à plusieurs de leurs loix, &, quoique matérialistes par l'esprit, brûlant de l'amour de l'immortalité, voient toujours la postérité devant eux : ces hommes là qui nourrissent hors de son orient leur loi de l'infini, en sont nécessairement très inquiétés.

Mais qu'un homme de génie, dont la loi de l'infini aura son véritable orient, s'arrête avec plaisir sur la pensée que les générations futures pourront bénir sa mémoire, cet accessoire n'altérera point son bonheur; & si cet homme harmonieux est porté à la tête d'une nation, il se fera une commotion morale, capable de réchauffer & de ressensibiliser les plus indifférens au fort de la patrie.

Comme il n'est point de grande idée qui ne porte l'empreinte de l'immortalité, aussi n'y a-t-il que ce sentiment qui puisse inspirer à l'homme de génie, dans les loix de son être, les moyens les plus propres à faire le bonheur des hommes qu'il aime, & à maintenir parmi eux l'harmonie dont il trouve le modèle en lui. L'homme personnel qui consécrit sa durée, ramenant tout à un si petit point & à un si court espace, fait de la partie le tout, du tout la partie, étouffe en lui le principe du génie, & finit par en devenir l'ennemi, comme il est déjà celui de la société.

Que l'on juge donc par là combien les opinions en morale influent sur la chose publique, & ce que l'on doit à ces écrivains, dont chaque phrase coupe un nœud du lien social, & dont les ouvrages, semblables aux siphons de la physique, tendent à pomper & à dessécher en nous tout principe de grandeur.

XIX.

CONVAINCU d'après une longue & constante observation, que, pareil à la plupart des hommes, je vivois au hasard, je me

fuis dit : Comme il est un régime particulier pour chaque espèce , l'homme ne doit se trouver bien qu'en se conformant au régime de la sienne ; & le régime qui donne un constant bien-être à un seul homme , est le seul qui puisse le procurer à tous les hommes , puisqu'ils sont tous de la même espèce.

Mais à qui m'adresserai-je pour m'enseigner ce bienfaisant régime ? Quand je demande à l'un ce qu'il croit pouvoir faire son bonheur , il me parle d'un objet qui , possédé par cent autres , ne les rend pas plus heureux pour cela ; & ma propre expérience m'ayant déjà appris que le tourment de cette sorte de desirs augmente à mesure qu'on les satisfait , je conclus qu'il seroit sage à moi de me contenter de ce qui pourroit le moins me manquer.

Je me mis donc à étudier la modération dans les livres des philosophes & dans l'opulence des riches , & dans les succès & les revers des ambitieux ; & je ne tardai pas à me croire modéré & juste , mais je cherchois encore le bonheur. Alors , quand je faisois un faux pas , je me dépitais contre la sagesse , comme si c'étoit elle qui l'eût fait , ou comme si , en l'infidélisant , le tort pouvoit être de

Mon côté, tant mon orgueil en étoit humilié.

Dans ces durs commencemens, mon amour pour la justice étoit si peu éclairé, si inquiet, que la moindre injustice me mettoit hors de moi ; comme s'il étoit possible qu'il ne s'en commît point, ou comme si le monde entier pouvoit MARCHER du même pas, ou, pour mieux m'exprimer, comme si tous les hommes pouvoient se trouver au même degré de modification ! Enfin, j'étois encore tellement ignorant & vain, que je m'applaudissois de ces mêmes emportemens, quoiqu'ils me fissent toujours souffrir dans quelque point, & me préparassent des repentirs.

Un jour que je parlois de tout cela à mon Maître, il me fut répondu : » Tu as de tout » quand tu n'en as que faire ; mais au besoin, » tu manques de tout. La sagesse consiste-t-elle » à connoître de grandes vérités que l'on ne » met pas en pratique ? Chacun fait qu'il faut » être juste, modéré, indulgent, mais rien » de si rare que les gens qui le sont. Que » ferois-tu des vertus du sage, si tu ne trouvois » pas à les exercer ? Penses-tu en mériter la » couronne par les doctes dissertations dont » tu caresses ta vanité ? Dirois-tu que celui-là

» est un habile pilote qui , raisonnant auda-
» cieusement sur la navigation , au moindre
» coup de vent perdrait la tête , & ne sauroit
» plus ce qu'il fait ? Que penserois-tu de lui ,
» si , embarqué sur son bord , tu l'entendois
» se déchaîner contre les accidens les plus
» ordinaires , comme s'il n'avoit appris son
» art que pour en parler aux ignorans , &
» pour décrier les autres ?

» Pose en fait que nous nous trouvons dans
» un monde modificateur , dont les créatures
» destinées à se modifier réciproquement ,
» n'arriveroient jamais à leur fin , si cette
» diversité d'opinions , de goûts , de sentimens ,
» enfin cette apparente confusion , pouvoient
» ne pas exister ; mais elle est à-la-fois une
» suite nécessaire de la nature de notre être ,
» & un moyen nécessaire à la progressive
» modification & à la destinée de notre être.
» Le grand Architecte agit toujours par les
» moyens les plus simples. La même loi , la
» loi de l'infini , que rien d'ici bas ne peut
» satisfaire , dont le besoin ne connoît ni frein
» ni bornes , tant qu'elle n'est pas fixée dans
» son véritable orient ; cette même loi qui
» doit enfin nous conduire à la félicité éter-
» nelle,

» nelle, n'est - elle pas aussi le principe de
 » cette activité qui arrache des entrailles de
 » la terre les richesses qu'elles renferment,
 » & établit l'équilibre des différens métiers
 » dont vivent les hommes ? »

Mais ne confondons pas le sage par ignorance, avec le sage par expérience : le premier n'a pas encore donné son consentement à ses loix ; n'étant pas détrompé sur les faux biens, il peut se laisser corrompre, & se corrompt même dans la fréquentation du monde. L'autre, sage par réminiscence & par raison, est inébranlable dans les principes de l'harmonie. Je vais plus loin, & j'ajoute qu'il est possible que, tel qui, dégoûté du monde & d'une société passagèrement mal-faisante, aura circonscrit l'univers dans les bornes de son individu ; malheureux par son sentiment & l'irrésolution de son esprit, & paroissant, même à ses propres yeux, pire qu'il ne fut jamais, se trouve, à son insu, si avancé dans sa modification, qu'un seul regard vers l'éternité, ramenant sa loi de l'infini à son vrai orient, puisse le placer dans le chemin du bonheur, & le porter à son salut.

CE n'est que de l'ignorance de la nature de leur être , que les philosophes tirent leurs objections contre la providence , ainsi que tout ce qu'ils disent pour prouver que l'homme n'est pas libre.

L'homme est libre , mais c'est le sentiment de ses loix , c'est l'expérience , ce sont les réminiscences qui doivent lui apprendre à choisir le mieux ; & comme il est toujours récompensé quand il choisit bien , & toujours puni quand il choisit mal , il s'élèvera , ou tombera , ou dérivera , suivant qu'il aura mérité & qu'il aura librement choisi. L'on auroit beau lui contester sa liberté , ce jeu d'esprit ne persuadera jamais à personne , que celui qui le dévalise ou le frappe , ne le fait pas librement ; il criera au voleur , à l'assassin ; & s'il ne lui est pas rendu justice , il ne mettra pas en question si le voleur & le juge ont violé , librement ou forcément , les loix de l'harmonie & les loix de convention. L'homme n'est donc esclave que de la nécessité de chercher le bonheur ; & tout ce qui lui arrive dans cette recherche , lorsqu'il choisit mal , n'est que pour qu'il apprenne le véritable

Emploi & le bon usage qu'il doit & qu'il peut faire de sa liberté. C'est faute de connoissance de la nature & de la destinée de son être ; que des philosophes nous l'ont montré, les uns parfaitement libre, les autres parfaitement esclave ; tandis que c'est une créature dans le creuset de l'expérience & de la réflexion, où elle doit s'éclairer sur le sentiment de ses devoirs, qu'elle ne peut étouffer dans son cœur, quoi qu'elle fasse.

X X I.

Des observateurs ayant remarqué que les hommes de leur siècle & de leur contrée avoient perdu la franchise, la cordialité, la chaleur, l'énergie de leurs aïeux, & qu'une froide personnalité étoit leur caractère distinctif, ils en ont cherché la cause, & ont demandé si ce n'étoit pas au progrès qu'ont fait les arts & les sciences, que l'on devoit attribuer cette révolution.

Il est vrai que la question ne fut pas proposée en ces termes ; mais c'est la remarque que je rapporte qui la fit naître : ainsi son origine est déjà une espèce de solution.

Le sentiment de l'harmonie avança donc que les arts & les sciences avoient fait beau-

coup de mal aux hommes ; & l'esprit d'orgueil soutint qu'elles leur avoient fait beaucoup de bien. Mais comme aucun de ceux qui combattirent ne connoissoit à fond ni la nature de notre être, ni les loix de l'harmonie, les opinions furent partagées, & la palme est encore à mériter.

Cependant, quand les philosophes & les poètes parlent du bonheur, loin de le placer dans les académies, à la Cour, dans les grandes villes où l'on est si savant, ils nous le montrent caché dans une demeure rustique, sous des berceaux champêtres, fuyant le faste & la grandeur ; ils en font le partage de l'homme aimant, simple, modéré, enfin de l'homme harmonieux. Pourquoi ? C'est qu'alors, sous l'influence directe du sentiment de l'immortalité, & au dessus de ce que l'esprit seul ne peut comprendre, leur raison trouve dans le point harmonieux, cette sentence du sage : *Tout ce qui n'est pas nécessaire au bonheur, n'est que vanité, & ce qui lui est contraire, erreur.* Tandis que, dans les questions où la vanité du savoir peut se donner carrière, & s'attirer les hommages de l'admiration & la reconnoissance de ceux de la même profession,

Ils s'abandonnent entièrement à l'esprit, quand leurs réminiscences de sentiment n'ont pas encore le degré de force nécessaire pour le contenir.

Si les arts & les sciences forment un délicieux accessoire pour l'homme sensible attentif aux loix de l'harmonie, elles sont des poignards & des poisons pour celui qui prétend en faire la base de son bonheur.

Les arts & les sciences adoucissent (pourquoi ne peut-on pas dire déferocent?) les sociétés où ils règnent; mais le luxe qui en est inséparable, en affoiblit, divise & blase les individus. Aujourd'hui l'on ne hait plus comme on haïsoit jadis, mais aussi n'aime-t-on plus de même. Les arts & les sciences réunissent les hommes physiquement, & les isolent moralement par le nombre infini de besoins factices qui absorbent toutes leurs facultés, & en font de froids & lâches égoïstes; auxquels leur système interdit toute vue étendue.

Avec un vif sentiment de l'harmonie, l'on apperçoit facilement le mal qu'ont fait aux hommes les arts & les sciences; mais avec un peu d'attention, de connoissances & de

réflexions, l'on voit aussi que c'est par le moyen de ces arts & de ces sciences, qu'ils ont secoué le joug des tyrans théologues, & qu'ils se sont éclairés sur les grandes erreurs qui font commettre les grands crimes, & mènent aux grandes discordances sociales.

Cependant, si le progrès des arts & des sciences n'étoit pas autre chose que la découverte des vraies lumières, comment les savans eux-mêmes eussent-ils pu le mettre en problème? Mais l'esprit de l'homme, en fouillant par-tout, ayant attaqué & terrassé les monstres colossaux, qu'il n'a pu manquer de rencontrer sur sa route, aveuglé par son triomphe, il ne voit pas que les nouvelles erreurs substituées aux anciennes, ont réalisé la fable de Cadmus, qui, des dents qu'il sema, vit naître des hommes qui s'entre-tuèrent. Tout principe, toute maxime, toute morale enfin qui tend à affaiblir le lien social; étant infailliblement une erreur, quel cas doit-on faire de la philosophie moderne, quand elle avance que la vie présente est la fin & le terme de l'homme, & qu'elle lui montre le bonheur dans ce qui ne peut que le rendre l'ennemi de son semblable?

Avec tout l'esprit & toutes les connoissances possibles, nul ne résoudra la question proposée, s'il ignore la nature de notre être & l'existence du jeu des loix universelles. Mais, dans ce foyer de vraies lumières, l'on voit que l'homme devant apprendre le bonheur à force d'expériences & de révolutions, les sociétés où règnent les arts & les sciences, sont des creusets maturatifs, nécessaires à la modification d'un grand nombre. Aussi y a-t-il eu de ces creusets dans tous les temps, comme il y en aura éternellement, & dans tous les mondes modificateurs.

Quoique nous ne soyons pas meilleurs aujourd'hui que nous ne l'étions dans les siècles de sang & de feu, nous nous sommes cependant rapprochés de notre harmonie & de notre salut. Les erreurs de l'aride égoïsme qui ont remplacé les préjugés incendiaires, sont que nous préférons aujourd'hui ce que l'on obtient avec moins de fatigues & moins de danger, & que nous immolons froidement l'intérêt de nos frères à l'acquisition de ces nouveaux hochets; mais quand le sentiment en aura encore reconnu l'impuissance, fatigués & défabusés, nous céderons à nos loix, nous

prendrons notre orient , & nous ne nous dés-
voyons plus.

En attendant, les néophytes de la classe
ordinaire ne croyant à une vie à venir que
dans les temps calamiteux, cherchent un bon-
heur dont l'argent fait la base, & qui doit
résulter d'un concours de succès & d'une
réunion de bagatelles, le tout sujet à des
accidens infinis qui les modifient.

X X I I.

NOUS sommes tous partis du même point
pour arriver à la même circonférence par des
rayons différens, & c'est de la diversité des
types que nous avons usés, que provient la
diversité des inclinations des hommes à leur
premier prototype. Quant aux inclinations de
ceux qui en ont déjà usé plusieurs, elles
ont tant de causes différentes, & tant de
différentes nuances, qu'en voulant les indiquer,
on se perdroit dans l'infini. Je me contenterai
donc de dire que, tant que l'on ne fait que
tourner dans le cercle des vanités, l'on se
ressemble toujours; mais que celui qui est
rentré dans ses loix, ne pourra pas concevoir
comment il a pu commettre certaines actions
si peu ressemblantes, si contraires à ce qu'il

est actuellement ; & que ceux-là souffrent le plus , qui ayant déjà usé plusieurs prototypes , luttent contre leurs loix & les réminiscences de leur sentiment , pour se rendre semblables aux méchans qui , à leur premier ou second prototype , sortent nouvellement du type d'une espèce perfide ou féroce , dont , lorsqu'ils s'animent , ils ont encore le regard fauve & douteux .

Mais , encore une fois , l'on ne peut que généraliser sur cette matière. Ce qui est applicable à l'un , l'est plus ou moins à d'autres , suivant qu'ils sont plus ou moins près de l'une ou des autres classes. D'ailleurs , l'homme pouvant encore , d'un instant à l'autre , se rapprocher ou s'éloigner de son harmonie , les influences varient de même ; & celui qui sera revenu avec beaucoup de réminiscences , & qui aura déjà connu la douceur d'un certain degré d'harmonie , souffrira nécessairement davantage d'une légère infraction , que le méchant d'une plus grande. Nuance juste , heureuse & nécessaire à notre modification réciproque.

Par exemple , qui est-ce qui se ressemble davantage dans sa superficie , que l'homme

foible par ignorance, & l'homme bon par principe autant que par sentiment? L'un & l'autre ont souvent de l'incertitude dans le maintien, de la timidité & de l'embarras dans l'expression. Le premier, quand il craint, & parce qu'il se rend dépendant de trop de choses ; le second, quand sa sociabilité ne rencontre que des manières, & parce que ses sentimens & ses opinions trouvent peu de réaction. Le premier fait des bassesses ; sachant qu'il en fait, se laisse entraîner à des actions blâmables, & en est toujours puni par la honte & le remords : le second est facile, complaisant & désintéressé ; mais il fait plus volontiers des sacrifices aux petits qu'aux grands, & n'agit jamais contre sa conscience. Voilà donc la pierre de touche qui donne leur véritable titre.

Quand Bacon dit qu'il aime mieux l'homme vicieux que l'homme foible, parce que l'homme vicieux n'a que ses vices, mais que l'homme foible a ceux de tout le monde ; ce philosophe donne la mesure de ces prétendus esprits forts, qui, parce qu'ils se conduisent d'après les maximes des coryphées de la bande, s'imaginent faire preuve de caractère, tandis qu'ils trem-

blent d'être trahis par leurs propres sentimens. Hommes écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent !

L'homme ne passe dans un prototype ou difforme ou débile, que lorsqu'il a abusé criminellement de la force & de la beauté dans celui qu'il vient de quitter, parce qu'après que nous en avons eu l'expérience, nous sommes privés des avantages dont nous avons abusé pour nous éloigner du bonheur & du salut, & nous recevons ce qui peut nous en rapprocher de nouveau. Si donc ce fut la beauté, nous renaîtrons laids, difformes ; si la santé, foibles, malades ; si les richesses, pauvres, méprisés ; si les grandeurs, esclaves, conspués ; tels enfin que le jeu des loix universelles nous en montre déjà ici bas quelques exemples consolans, dans ceux qui, après avoir abusé des biens passagers ou de convention, pour outrager leurs frères, sont devenus pour eux des objets de mépris & de pitié.

Si au moment où l'ame se sépare du corps, son sentiment n'est pas suffisamment modifié, elle se dégage au moins des entraves que l'esprit & des considérations passagères avoient mises à son amendement. Revenant ainsi

une nouvelle vie avec beaucoup de réminiscences, avec un autre prototype & dans un autre ordre politique, elle reparoît naturellement sous un caractère plus harmonieux que celui qu'elle avoit adopté par défaut de sensibilité, & continué à soutenir par une erreur & par la fausse honte de l'orgueil.—Le vieillard n'est dur, & semble ne s'intéresser plus à personne que parce qu'il est rare que quelqu'un s'intéresse sincèrement à lui, & parce que la quantité de maux qu'il a vu souffrir, qu'il a soufferts lui-même & qu'il souffre encore actuellement, lui donne assez d'affinité avec le mourant sur un champ de bataille, où les cris d'un millier de blessés émeuvent moins une personne sensible que ne fait ailleurs le gémissement d'un seul souffreteux. Quant à la cruauté qui augmente ordinairement avec l'âge des tyrans, on en trouve la cause dans le faux intérêt qui leur a fait commettre les premiers crimes. Mais tous ces motifs venant à disparoître à la mort, & l'être n'emportant avec lui que les réminiscences de ses angoisses passées, chaque trait qui, dans sa nouvelle vie, réveillera une de ses sourdes réminiscences, augmentera naturellement le sen-

tement harmonieux de la loi correspondante, d'autant plus vivement qu'il aura été plus malheureux dans l'état de sa discordance, & qu'il se trouvera déchu des moyens dont il abusoit.

On voit par-là que les différences dans les prototypes forment encore des nuances dans les inclinations; car, de même que l'âme est attachée au corps pour veiller à sa conservation, ainsi le corps est attaché à l'âme afin de contribuer à sa modification; & c'est dans cette indispensable réunion que des philosophes, pour avoir mal étudié la nature de notre être, n'ont vu dans l'homme qu'une créature matérielle, une ame mortelle.

Cependant ils n'ignoroient pas qu'un accident qui n'attaquera que le moral, peut altérer le physique, de même qu'un accident qui n'attaquera que le physique peut altérer le moral, jusqu'à faire devenir fou ou imbécille, Mais en rejetant l'existence d'un Dieu, ou en n'admettant qu'un Dieu plus inconséquent que ne l'est aucun homme, parce qu'aucun homme n'agit sans but, ces philosophes voyoient dans la crise de notre être composé, le délire, l'agonie, la mort de la partie principale de cet

être ; tandis que c'est souvent alors qu'elle reçoit des impressions qui lui donnent les salutaires réminiscences qui eussent rencontré de l'opposition dans l'esprit d'orgueil, si les facultés de l'esprit n'avoient pas été suspendues.

Tu demandes pourquoi un enfant naît, vit quelques jours, & expire dans la douleur ? C'est, 1°. qu'il manquoit à cet être des réminiscences nécessaires à sa destination ultérieure ; & 2°. , que sa mort, comme effet naturel du jeu des loix universelles, modifie avec plus ou moins de force ceux qui, d'une manière plus ou moins directe, ont eu quelque intérêt à sa conservation. Car il faut que tu saches que par notre essence nous n'avons que la faculté de sentir relativement aux loix de la destinée de notre être & à la destination des différens types ou prototypes que nous occupons actuellement, & que notre mémoire passagère n'est que l'effet de l'action du sentiment sur les organes, & de la réaction des organes sur le sentiment : d'où il résulte que ces sortes d'impressions produisent les réminiscences que conserve l'être, jusqu'à ce que, suffisamment modifié, il reçoive dans un séjour de l'harmonie, avec le souvenir distinct de

ses existences passées, les organes de l'esprit nécessaire à son heureuse & nouvelle condition.

Il n'est point d'événement, de rencontre, de lecture, même de rêve remarquable dont nous ne puissions tirer des réflexions modificatrices. Mais nous mettons tant d'intérêt, nous donnons tant de soins à notre vaniteuse existence passagère, que nous méprisons tout ce qui paroît ne pouvoir y servir, & rejetons, comme indignes d'un homme raisonnable, les pensées qui condamnent une aussi folle occupation. Les philosophes conviennent bien que les événemens, les rencontres, &c. &c. influent beaucoup sur notre éducation ; que ce ne sont même que nos sensations qui la forment. Ils ont fait là-dessus de grands traités ; mais dans l'ignorance de la nature de notre être, ils ont confondu notre nécessaire modification avec une éducation ébauchée qui n'a que la vie présente pour objet & pour terme ; encore n'est-ce que pour nous apprendre à y briller aux yeux du peuple, & presque toujours au préjudice de son bonheur & du nôtre.

X X I I I.

LA plupart des hommes, sortant d'espèces bénignes, ceux qui ont déjà usé plusieurs prototypes, réunissent avec une grande douceur, avec une profonde sensibilité, un grand amour pour l'harmonie : mais comme ils peuvent cependant encore s'égarer & se dévoyer, il seroit bon que chacun se demandât : Suis-je heureux ? De pourquoi en pourquoi, de souvenir en souvenir, il en est beaucoup qui trouveroient un temps, une disposition d'ame, un orient où ils étoient moins oppressés, moins malheureux qu'ils ne le sont actuellement, quoique plus élevés & plus riches qu'ils ne l'étoient alors.

Mais où en sont les loix de ton être ? Tes desirs harmonisent-ils avec l'intérêt du plus grand nombre ? Qui aimes-tu ? Le méchant t'indigne ; mais que devient ton indignation lorsqu'il te distingue, ou qu'il est favorable à tes vues ? De quel œil revois-tu les amis que tu as devancés, & quel est le caractère des gens qui ont remplacé ces amis ? Comment parles-tu de tes parens qui ne marquent pas dans le monde ? comment les accueilles-tu ? Pour qui te donnes-tu la peine de grimacer
ton

ton ancienne cordialité, & qui caresses-tu ? Sur qui tombent tes dédains, sentis ou de bon ton ? Comment reçois-tu le pauvre, l'opprimé, l'étranger, l'homme timide ? pour quoi faire & pour qui as-tu de l'activité ?

Tu crois que tu étois heureux parce que tu étois jeune ; tu te trompes : hors du sentiment de l'harmonie point de bonheur. Le jeune homme arrivé discordant, n'est point heureux, parce que, porté à la méfiance par le sentiment de ses vices, & timide par la crainte de se dévoiler, il n'ose se livrer à la confiance, & ne peut que s'étourdir par des jouissances purement physiques, ou les pensées d'un orgueil souvent humilié. Mais ta timidité, à toi, te venoit de ta bonté ; tu étois heureux parce que tu étois confiant, simple bienveillant, compatissant ; & tu n'intéressois que parce que tes traits portoient l'empreinte des loix harmonieuses qui venoient d'être réimprimées à ton être qui avoit déjà beaucoup souffert. Rentre donc en toi-même ; tu verras que ces loix condamnant les moyens par lesquels l'on arrive aux objets dont la foule espère le bonheur, tu as travaillé à les étouffer, & que ton mal-aise augmentoit à

G

mesure que tu avançois dans la carrière de la discordance.

Tu t'imagines que tu ne peux plus redevenir ce que tu fus ; cependant tu ne souffres que pour que tu le redeviennes sans retour. Les sécheresses intérieures que tu éprouves ; les contradictions, les injustices, les chagrins qui t'arrivent de toutes parts , & qui ne sont d'abord que les effets naturels de la nature de tes erreurs , sont aussi des lumières qui doivent t'éclairer sur la vanité & l'imposture de la prospérité que tu cours.

L'ambition exige que tu violes les loix de l'harmonie , & le bonheur exige que tu les observes ; la mesure de l'harmonie donne la mesure du bonheur , & la mesure de la discordance donne la mesure du malheur. Suis les progrès de la puissance & de la dépravation de Tibère ; vois-le dans l'île de Caprée ; écoute comme il gémit au sein de ses sales voluptés , & regarde autour de toi ; car , ainsi que toi , ceux avec lesquels tu vis montrent ce qui brille , & cachent ce qui les dévore.

Les afflictions dont tu te plains , sont ou les suites de quelque violation prochaine ou éloignée , ou le produit de quelque désir insensé

ou discordant, ou l'effet nécessaire de ta résistance au cours de l'ordre des choses dont tu ignores le but, ou les simples résultats d'une vie déréglée, ou des blessures méritées par ton imprudence, ou enfin la douleur d'avoir manqué quelques hochets qui t'auroient de plus en plus enfoncé dans la discordance.

Les peines suivent nécessairement le déplacement de nos loix; elles sont des déterfifs, des rappels, des preuves que le bonheur de l'homme ne sauroit être l'ouvrage d'un fabricant, d'un doreur, d'un nègre, d'un ministre ou d'un roi.

Si donc tu veux que cette fortune payée si cher, devienne pour toi un accessoire agréable; si tu veux qu'elle aide à guérir les plaies que tu t'es faites, hâte-toi de reprendre ton orient, & de satisfaire aux loix de ton être.

X X I V.

LES grands cherchant le bonheur dans le renversement de l'ordre de la nature, ont dû faire de la nuit le jour. Je fus donc aussi voir ces cercles, où le froid, la méfiance, l'ennui, l'incertitude & l'aisance de contrainte sont peints sur tous les visages; où l'hypocrite joie de condescendance, le rire forcé, la per-

fide politeffe, les distractions de bon ton ; prétendent à l'honneur de donner le change sur les sentimens qui angoiffent & bourrèlent les ames ; où tous s'observent, comme si chacun redoutoit la perfidie des autres ; où les conversations monosyllabes & certaine décence de maintien leur servent à se sonder respectivement, afin d'effayer les moyens prépondérans ; & où l'on se coule, avec une sorte de dignité, sous la protection de ceux qui ont conquis un certain ascendant. J'y trouvai encore de ces hommes répulsifs, qui ne pouvant se faire estimer, voudroient se faire craindre ; qui ne pouvant entraîner, voudroient enchaîner ; qui ne pouvant s'élever, voudroient abaisser, & qui creveroient volontiers les yeux capables de les apprécier.

Cependant une chose bien remarquable, c'est que plus le systéme du discordant égoïsme s'accrédite, plus l'on déserte ces cercles dans lesquels on ne croit plus aux vertus harmonieuses, pour se former des associations où le cœur trouve à se dilater. Mais, hélas ! simplicité, douceur, bienveillance, aimables & tendres vertus ; levain & ciment de l'amitié & de l'harmonie, vous êtes toujours étranglés.

par ces habitans de l'horizon glacial, accoutumés à mesurer tout au compas de l'esprit d'orgueil; un voile épais leur cachant le principe de leurs angoisses, ils ont beau se fuir ici, se rassembler là, de quelque façon qu'ils s'y prennent, tant que la cause subsistera, l'effet les suivra par-tout.

Le journal des dévoyés de cet horizon fourniroit une rotation aussi monotone qu'imprégnée de souffrances dans leurs deux natures. Si, dans ce journal, il y avoit une colonne étiquetée *Plaisirs purs*, ils en riroient comme d'une absurdité; mais *plaisirs mêlés d'inquiétudes, plaisirs émouffés, désirs tourmentans, espérances & terreurs, espérances trompées, remords cuisans, craintes accablantes, ennuis, impatiences, jalousies, colère, fureurs, envie, vengeances, désespoir, insomnies, défaillances*: tout cela leur paroîtroit de bon sens.

X X V.

IL n'est point de médecin qui osât faire publiquement des vœux pour qu'une épidémie le mît à même d'exercer son art & de faire fortune; mais quand le militaire désire la guerre, il ne s'en croit que plus estimable.

Ne pense donc pas que les erreurs qui dé-

voyent les gens du grand monde, soient d'une nature plus relevée que celles qui devoient les gens du peuple, ni que les grands aient des sentimens plus délicats que les petits qu'ils dominant & méprisent.

Singer les vertus que l'on ne veut point pratiquer, offrir ce qu'on ne veut point donner & qui ne doit pas être accepté, masquer l'égoïsme d'une ame atroce par les dehors de la délicatesse & de la galanterie, ne pas manquer aux usages reçus ; c'est en quoi consiste le savoir vivre du beau monde, cet art sublime qui met à couvert de tout reproche, n'importe les actions, & au moyen duquel l'on s'entre-déchire & s'entre-détruit avec applaudissement, & qui seul distingue le brigand de la cour du brigand des bois.

Par exemple, celui qui tend des pièges à ses rivaux, qui met toute sa sagacité à perdre l'homme qu'il se flatte de remplacer, qui, si ses souhaits étoient exaucés, commettrait dix meurtres par jour, celui-là on l'appelle un ambitieux ; c'est un homme de la meilleure compagnie. Mais le malheureux qui vole un écu, on l'appelle un voleur, un monstre. L'un a des titres, des cordons, grimace la dignité

& roule carrosse ; l'autre va à pied, n'a que des haillons , & n'offre que l'image de la misère. C'en seroit déjà assez pour nous faire regarder les choses d'un œil différent ; mais n'oublions pas que les noms ne sont point les mêmes, & que l'habitude de voir l'un accueilli par le souverain , tandis que le bourreau étrange l'autre , ajoute encore à l'illusion de l'esprit humain , dont toutes les idées sur la morale sont à peu près aussi faives. Donnons-en la raison : c'est parce que l'ignorance des hommes sur la nature du bonheur qu'ils sont nécessairement de chercher , les rend indulgens pour tout ce qu'ils croient qui y mène. Or , ils savent bien qu'un écu n'y conduit pas , mais ils s'imaginent que c'est la faveur de celui qui leur en impose. Aussi à quoi tend l'éducation que l'on donne à la jeunesse de ce grand monde ? uniquement à s'y avancer.

D'après cela , représentons-nous un gouvernement décrit quelque part ; un gouvernement où le prince institue des loix , les abolit , les restreint , les suspend à son gré ; où l'intérêt de ses passions est la seule règle de sa conduite ; où il est l'être unique & central auquel tout aboutit ; où la faveur devient la

mesure du degré de considération que l'on peut y espérer; & plaçons un Néron, un Caligula, un Domitien, un Claude sur le trône.... Je tremble, je frémis...je suis....—Qui? — Mon ami.....C'est lui.....Je le vois. — Où? — dans l'armée des Séjans, des Narcisses, des Pallas, des Tigellius, qui se rassemble autour du tigre. Car si le tyran fait des esclaves, ce n'est qu'après que les esclaves ont fait le tyran. Que manque-t-il pour voir réaliser tout cela dans le gouvernement supposé? un prince cruel & lâche.

Comment des hommes dévoyés par les objets extérieurs, n'iroient-ils pas au devant des chaînes avec lesquelles ils espèrent obtenir un bonheur qu'ils sont nécessités de chercher? S'il en est un de ces hommes dont le sentiment soit assez modifié pour pouvoir résister à cet appât, son esprit encore égaré lui permettrait-il de résister aussi à la terreur qu'inspire le tyran? A quoi ne doit-on pas alors s'attendre de la part de ces assemblées, des corps, des sénats dont chaque membre désire de se mettre à couvert, & de tirer le meilleur parti possible de la circonstance critique où il se trouve engagé, & où la mé-

fiance & les passions respectives imposent tant de retenue, & inspirent tant de jaloufies & de perfidies ?

Eh ! qui n'a pas observé que, quand le gouvernement payoit une bassesse, une trahison, un crime, il s'en commettoit bientôt mille qu'il n'avoit plus besoin de payer, & que parmi les scélérats, il y avoit toujours beaucoup de furnuméraires, dont le plus grand nombre n'étoit pas même employé !

Voilà les fruits de cette éducation dont vous êtes si fiers, de cette éducation qui doit prouver les progrès de vos lumières, quand elles ne tendent qu'à effacer du cœur de l'homme tout ce qu'il doit estimer pour être estimable ; voilà les beaux résultats de cet adage, *que sans ambition l'on n'est bon à rien !* L'avidité réduite au choix de servir le tyran, ou de vivre dans l'oubli, lorsque le vice général cesse d'être un opprobre, pourroit-elle ne se pas décider pour ce qu'elle redoute le moins ?

Ne voyons-nous pas journellement combien celui qui jouit d'un certain pouvoir, & qui est capable d'abuser de ses moyens, reçoit d'hommages, & comme il se forme une triste solitude autour de l'homme aimé & estimé,

lorsqu'il se trouve en opposition avec le premier ? La nécessité de craindre & d'espérer fait, dans ce moment, violence à tous ceux dont la loi de l'infini est attachée aux objets passagers ; les moins dévoyés souffrent, se taisent, se retirent ; les autres avouent s'être trompés, calomnient, déposent, accusent, & l'honnête homme abandonné, surpris, accablé, croit qu'il n'y a plus de vertu sur la terre que celle qu'il porte au fond de son ame, parce qu'il ignore & notre nécessaire & progressive modification, & cette loi de notre être qui nous force d'obéir à ce que nous craignons ou désirons le plus.

X X V I.

UN fat de l'ancienne Rome se trouvant à une fête, demandoit à son affranchi : *Ai-je du plaisir ?* Je présume qu'il lui aura répondu : Votre félicité, seigneur, excite l'envie des dieux mêmes. Un fat de nos jours ne fera pas cette question, parce que la mode des affranchis est passée, & qu'en la faisant à d'autres, il diroit le secret consolateur de ses ennuis, & trahiroit tout son bonheur, qui ne consiste que dans la pensée qu'il est un objet d'envie.

La flatterie ne plaît tant, que parce que

nous la prenons pour l'écho de l'opinion qu'a le public de notre supériorité, & qui doit nous attirer des hommages, des jouissances, une cour de dupes ; enfin nous conduire au bonheur. Faut-il donc s'étonner de ce que tant de personnes font jalouses de passer pour posséder ce qu'elles ne connoissent souvent pas ? Cher Philotée, si tu es entiché de cette erreur contagieuse, tu apprendras dans cet ouvrage, qu'il n'en est point de plus contraire à ce que tu cherches ; que la tranquillité d'esprit est le premier degré de ce grand bien, & qu'il est impossible de l'acquérir pendant que l'on attache quelque prix aux jugemens des égarés, quand même ce dont ils peuvent disposer seroit d'une nature relative au besoin infini d'un être immortel. Ah ! si celui auquel la fortune a donné le nécessaire, faisoit, pour se rendre heureux, la moitié des efforts qu'il fait pour le paroître, quelle concorde il régneroit entre les hommes ! que le palais des rois & celui des ministres seroient déserts, & que leur majestueuse solitude attesteroit de sagesse !

X X V I I.

LE spectacle de la prospérité du méchant seroit affligeant, si nos facultés de jouir aug-

mentoient en raison des moyens de jouissance que nous pouvons posséder. Mais, loin qu'il en soit ainsi, l'homme est inquieté par cela même qui devoit augmenter son bonheur, dès qu'il possède au-delà du nécessaire, ou, pour mieux me faire entendre, quand il est possédé par ce superflu. Le grand Achitecte a combiné toutes les harmonies, de sorte qu'à l'instant même où tu concevras un projet d'agrandissement, l'agitation s'empare de ton ame; & il a de plus voulu que les sujétions & les accidens de toute espèce fussent les compagnons inséparables de tes entreprises & de tes succès.

S'il y a plus de mal que de bien sur la terre, ce n'est pas pour celui qui, au moral comme au physique, vivant conformément à la nature de son être, ne tend jamais ni à dépouiller, ni à affermir ses semblables; & comme le remède est l'ami de l'homme, dois-tu te plaindre de ce que l'inquiétude, la crainte, le remords, l'ennui, la douleur, le chagrin, précèdent, accompagnent & suivent tes discordans projets, ou lorsque, de l'autre vers lequel tu courres, il part des coups qui t'avertissent de changer de route & de chercher ton bonheur dans une autre voie?

Que de personnes feroient moins malheureuses, si elles n'avoient jamais porté le fardeau des richesses sous lequel elles gémissent, en convoitant encore ce qu'elles croient leur manquer ! Ne pouvant occuper qu'un seul point, l'homme ne peut faire que des échanges ; Cependant que de peines ne se donne-t-il pas pour que les peines ne lui manquent jamais ! En examinant ses incohérentes prétentions, il est évident que, lui immolât-on tout le genre humain, on ne sauroit faire le bonheur d'un seul ; ce petit contenant voudroit, de proche en proche, engloutir l'univers entier ; mais comme aucune des choses qu'il se procure ne peut satisfaire la nature de son être, il ne fait que puiser avec effort, & répandre avec regret.

Certes, si le Grand-Seigneur pouvoit augmenter ses facultés de façon à pouvoir jouir à-la-fois de tout son férial, je comprendrais pourquoi il est si nombreux ; mais deux amans harmonieux, qui ménagent leurs plaisirs, goûtent plus de félicités en un jour, que le plus puissant monarque de l'Asie dans toute une année. Il en est ainsi de tout ce qui passe nos facultés. Ces vastes possessions, cette immense

collection de richesses, cette quantité de chevaux, cette nombreuse valetaille, cette foule de parasites, de cliens, d'adulateurs, sont autant de sources d'obsessions, de tracas, de fatiété, de désirs & de dégoûts, de contrariétés & de chagrins. Celui-ci humilie mon orgueil; un voisin ou un vassal me fait un procès; mon intendant me fait ou me fait faire banqueroute; le farcin est dans mon écurie, la dissention parmi mes gens, le feu a consumé mon magnifique château, &c. Enfin nous pouvons nous multiplier pour les peines, mais non pour les plaisirs de l'opinion, le grand Architecte ayant placé les peines sur les chemins de l'erreur, comme des sentinelles chargées de nous repousser dans celui de la vérité.

X X V I I I.

· QUOIQU'IL soit de fait que tous les états périssent par le luxe, de quoi vivroient cependant ceux qui n'ont de ressources que dans leurs talens & leur industrie, s'il n'y avoit de luxe nulle part? Mais un gouvernement a beau lui fermer sa porte, quand le moment en sera venu, il ne s'y introduira pas moins pour y jouer son rôle ordinaire. Aussi l'effet de tout ce que l'on a écrit sur ce séduisant des-

tructeur, se réduit-il à zéro pour l'allure de la grande société. Cessons donc de confondre une erreur de l'esprit avec une chose nécessaire qui émane nécessairement de la diversité des degrés & des nuances de la modification des hommes ; & persuadons-nous bien que, pour avoir l'intelligence des grandes vérités, il faut que l'expérience ait formé le tact du sentiment.

Je ne prétends donc pas changer la face de l'univers, mais sauver à ceux de mes frères qui auront déjà parcouru quelques révolutions, de douloureux recommencemens, sans craindre que mes principes engourdissent les bras ; car de même que dans un atelier il y a des blocs, des ébauches & des ouvrages à peu près achevés, les mondes pépastiques seront toujours habités par des hommes modifiés à différens degrés. L'amour du luxe est une erreur de l'esprit, dont l'individu revient, mais le luxe existera toujours dans quelques parties de la grande société ; d'où les besoins, les soucis, l'envie, la fraude, la méfiance, les haines, les vengeances, l'orgueil, & enfin toutes les discordances qui forment son cortège, bannissent la franche gaieté pour lui en substituer une hypocrite, artificielle & incommunicative,

& dont le principe attriste l'ami de l'harmonie ; parce que , par l'action & la réaction que nous avons les uns sur les autres , les émanations de l'égoïsme , qui percent les masques & vont frapper l'homme sensible & honnête , lui révèlent que les cœurs y sont divisés , & que les plaisirs n'y partent que de la tête ; que la vérité & la vertu y sont subordonnées au mensonge & au vice , & qu'elles n'osent paroître sur la scène qu'autant que l'intérêt des premiers acteurs les y appelle.

X X I X.

QUAND assez avancé dans ta modification , pour être averti par ton sentiment , que l'objet tant couru est vide de substance , pourquoi céder à la fausse honte , & entrer en lice avec ceux qui peuvent encore jouer tout le jeu de la discordance ? Ignores-tu que c'est du peu de réaction que trouve l'homme sensible , que lui vient sa timidité & sa misanthropie , & que plus il acquiert la connoissance du monde , moins il se fait à son ton ?

X X X.

C'EST par l'étude & l'expérience que nous achetons & la sagesse & le calme & le droit de jouir ; les personnes , en apparence modérées ,

trées, mais qui n'auront pas acheté le calme par l'orage, l'aïfance par la pauvreté, la fanté par le régime, ne sentent guère leur existence que lorsqu'elles éprouvent quelques pertes, ou que leur vulgaire vanité se trouve blessée; le reste de leur vie n'est qu'ennui, fourde & vague inquiétude; leur ame semble n'exister que par ce qu'elles possèdent de matériel: quand elles prêtent leur voie à la prière, c'est moins un élan d'amour & de reconnoissance, un sentiment réfléchi, qu'un acte d'une première crainte qu'elles ont sucé avec le lait de leur nourrice, un devoir d'éducation & d'habitude qu'elles remplissent comme tant d'autres, & qui ne les émeut pas davantage; ce sont des blocs qui attendent le ciseau des loix universelles. Cependant si elles tournoient leurs cœurs vers notre orient, qu'elles n'attendissent plus rien que de cette fin, que de maux n'éviteroient-elles pas! elles n'y auroient pas jeté un regard ardent, qu'elles se sentiroient plus détachées, plus allégées, plus aimantes, plus gaies, plus portées à la bienfaisance, à l'harmonieuse égalité, & par conséquent plus heureuses. Mais tournant continuellement dans le même cercle, elles perdent d'un côté ce

qu'elles gagnent de l'autre ; & le bénéfice qu'elles espèrent retirer des meilleurs marchés qu'elles soient actuellement capables de faire , se réduit à zéro quant à leur bonheur.— C'est aussi là le partage de tous ceux qui s'avancent dans le monde plus par des talens que par des vices ; ils ont de l'esprit, ils connoissent parfaitement leurs pareils , & savent tirer parti de toutes les circonstances : mais négligeant la haute science, ils ne font que des échanges indifférens ; & dans l'espoir d'arriver enfin au terme de leurs désirs inquiétans , ils se trompent jusqu'à la mort. Ce tarif des actions innocentes donne celui des actions criminelles.

Trop souvent même l'on ne calcule pas d'après son propre caractère : poussé par le besoin d'être heureux, l'ignorant abandonne ses foyers, se sépare de ses parens & de ses amis pour courir par terre & par mer, après des succès & une considération dont les jouissances lui sont trop peu relatives pour le dédommager de celles qu'il leur a sacrifiées. L'opinion, cette reine du monde, compte autant de victimes qu'elle a d'esclaves.

Le sage doit sans cesse avoir les jetons à la main, parce que tout est tellement à prix,

que s'il quitte la solitude pour se soustraire à un moment de langueur, il faut qu'il s'attende aux sujétions, aux sottises, aux querelles, aux bavardages de la société dont les longues traînées essaieront encore de le troubler longtemps après qu'il y aura renoncé.

XXXI.

Si tu ne fais pas être pauvre & dévoué à l'oubli sans foiblesse & sans ostentation, l'édifice de ton bonheur s'écroulera d'un côté pendant que tu l'échafauderas de l'autre, & tu passeras ta vie dans le travail, l'inquiétude & la peine.

Quand ton valet aura oublié de mettre de l'huile dans ta lampe, ou de te faire du feu, dis-toi : Mais si je n'avois point de valet ? si je n'avois point d'huile ? si je n'avois point de bois ? & ainsi de suite pour tout le reste ; & tu trouveras un trésor de patience & de contentement dans ce précepte, parce qu'il est d'une nature harmonieuse, & que, plus heureux que ceux qui se conduisent d'après des maximes discordantes, il te fera éviter la colère & ses suites dont ils sont tourmentés. Au moral comme au physique, la nature d'une chose agit sur la nature d'une autre, suivant que ces

deux natures harmonisent ou discordent entre elles. Nous devons donc juger les convenances & les inconvenances par le bien ou le mal être qui résulte pour nous des choix que nous faisons, du régime que nous observons, & enfin des principes d'après lesquels nous pensons & nous agissons ; mais nous aggravons notre mal-être au moindre manque d'un accessoire dont nous n'usons cependant qu'en distraction, quand, affamés dans les différens chemins de l'erreur, nous sommes absorbés par la recherche des biens de convention qui promettent du soulagement, des plaisirs, des jouissances.

Etudie donc la nature de ton être, car l'homme étant nécessité de se rendre à ce qui lui promet le plus, dans quel abyme ne peux-tu pas te jeter ? Cette vérité entrevue par certains philosophes courtois, qui ont avancé que l'on ne sauroit être trop puissant pour se procurer des plaisirs physiques, les met dans une singulière opposition avec leurs écrits, quand ils prétendent être modérés & incorruptibles. Pour moi, à mesure que je me détache des objets de la discordance, je deviens plus riche ; le calme naît dans mon cœur, &

mes yeux se dessillent. Que de beautés, que de jouissances, qui avant cela n'existoient pas pour moi dans la nature ! Dans mon ancien égarement, je me froissois par-tout, & aujourd'hui tout me sourit, tout me flatte, tout m'accueille.

Quand tel s'imagine qu'il seroit vertueux, si la vertu étoit honorée & récompensée, il ne se trompe pas moins sur la nature de la vertu que sur celle des choses qu'il désire; & comme, dans le cas supposé, il ne seroit vertueux que par les mêmes motifs qui font qu'il ne l'est pas aujourd'hui, son bonheur y gagneroit peu.

XXXII.

POUR distinguer les fruits de l'erreur des fruits de la vérité, il suffit de savoir qu'il en est entre les premiers qui rafraîchissent le palais, mais augmentent la soif; & qu'au contraire il en est parmi les derniers, qui, d'abord avec moins de piquant, désaltèrent & procurent un grand bien-être.

Quant aux erreurs qui ne déplacent point nos loix, ne nous détournant pas de notre orient, & n'attendant à aucune harmonie, ces erreurs ne sauroient préjudicier à notre bon-

heur; ce font des hochets abandonnés à la foiblesse humaine.

Qu'un homme simple s'imagine qu'il importe à son salut de se jeter chaque matin quelques gouttes d'eau sur le front, il fera bien de ne pas y manquer, parce que le remords de cette négligence pourroit, en le faisant raisonner juste sur une formule innocente, le porter à la confondre avec le fond; & que c'est par ce fond nécessaire à la nature de son être, qu'il est heureux quand il y tient, & malheureux quand il s'en détache.

Sans doute que l'homme se crée aussi des sujets de remords; mais le remords ne lui vient dans ce cas, que de la pensée d'avoir fait ce qu'il croit être un mal; & comme c'est ce qu'il ne doit jamais faire, le sentiment le punit d'avoir agi contre sa conscience. Tous nos mouvemens partent de principes nécessaires, & ne donnent de discordantes conséquences que quand nous les appliquons à faux. Ce n'est que parce que l'être social doit éclairer son prochain qui s'égare, qu'on a vu des guerres & des massacres de religion.

Mais qu'un fanatique assassine son frère, parce que celui-ci ne veut point s'asperger le

front, l'agitation de son esprit, les convulsions de son ame, & son violent état doivent prouver, à lui & aux autres, combien il est en discordance avec l'éternelle vérité, avec l'attractive harmonie.

Ceux qui se nourrissent tantôt des fruits de la vérité, tantôt des fruits de l'erreur, ont des inquiétudes, des pesanteurs; ils s'irritent facilement, & ont toujours en vue quelque objet qui, les détournant de la sécurité, leur enlève la fleur des plaisirs de rencontre : en se fondant, ils trouveroient l'ennemi de leur bonheur, & verroient qu'ils manquent de confiance & d'abandon.

Et en s'étudiant, ils découvroient que toutes les sortes d'ambitions qui fourvoyent les hommes, tous leurs projets, toutes leurs entreprises, leurs dissensions, leurs guerres, leurs haines ainsi que leurs amitiés fondées sur l'intérêt passager, leur courage, leur lâcheté, leurs vices, leurs vertus; que même la jouissance de nos biens idéals, de nos rêves de la veille, de ces chimères dont on ne peut nous distraire sans nous peiner, lorsque c'est pour porter notre pensée sur des objets qui ne nous dédommagent point des émotions du désir,

de la crainte, de l'espérance qu'on nous a fait perdre; qu'enfin tout ce dont les mortels se repaissent, comme tout ce qui les agite, a son principe dans notre loi de l'infini, qui, chargée de nous éclairer & de nous convertir par le sentiment, nous nécessite de toujours désirer, craindre, espérer; nous promène d'erreurs en erreurs, de folie en folie, nous fait faire le tour des choses, & ne nous permet de trouver de refuge, de repos & de bonheur constant, que dans notre véritable orient, & dans l'attente de notre haute destinée.

X X X I I I.

COMBIEN d'hommes, en faisant un retour sur eux-mêmes & sur leur vie passée, verroient que ce n'est pas sans peines, sans violences, sans de grands sacrifices, sans faussetés, qu'ils sont parvenus à combiner la position dont ils gémissent actuellement! tandis que d'autres trouveroient qu'ils doivent leur aisance, leur sécurité, leur sagesse & leur bonheur à des événemens redoutés, & auxquels ils ont vainement essayé de se soustraire.

O éternelle vérité! quand je t'interroge & que je te demande quel est le partage de celui qui, manquant de confiance en la bonté du

Père commun des hommes, ose te fuir & te méconnoître, tu me répons: « Les soucis, » les remords, les agitations & les tourmens » de l'erreur; & pour le rappeler à moi, j'ai » prononcé qu'il resteroit affamé jusques dans » sa satiété. »

Le principe du désir étant inextinguible dans l'homme, à quoi s'attachera-t-il quand, par un long usage des vanités & des superfluités, il sera dégoûté de tout; quand abruti par la débauche, il n'aura plus d'organes que pour la douleur, & lorsque ses remords, sa sécheresse & les erreurs de son esprit continueront à fourvoyer & à bourreler sa nature de destinée? Dans ce déplorable état, ou il périra d'inanition, ou le moindre accident mettant le comble à son désespoir, lui fera demander le repos à une arme homicide; & le monde surpris, s'écriera: Que manquoit-il donc à cet homme?

XXXIV.

POUR juger sainement des choses, il faut les considérer telles qu'elles sont relativement à un être uniquement créé pour la félicité éternelle, & qui ne se trouve placé dans ce monde que pour se modifier & la mériter. Toute autre manière de les envisager étant fautive, ne

peut que donner des résultats incohérens avec la nature de cet être : l'instabilité, l'incertitude & la diversité des opinions humaines, n'ont point d'autre origine.

L'HOMME de guerre emploie son esprit & son sentiment à étudier la tactique & la métaphysique de son art ; l'historien à découvrir & à mettre dans leur jour les faits dont il doit parler ; le poète à peindre les passions & leurs effets par les figures & les expressions les plus enchanteresses ; chacun enfin cultive ce dont il espère le bonheur, & tous peuvent joindre à un esprit étendu, un jugement exquis relativement à ce dont ils s'occupent. Mais tous négligeant l'étude principale, & ne parlant du bonheur que relativement aux déplacemens respectifs de leurs loix, ils ne s'entendent point, se dédaignent réciproquement, & finissent par croire qu'il n'y a rien de satisfaisant à dire sur ce qui est cependant l'unique objet de leurs desirs à tous, & qu'ils cherchent par des routes toujours très opposées les unes aux autres, quoique souvent dans la même carrière.

Montnival est arrivé à la fortune sans déguiser l'impatience avec laquelle il supportoit la pauvreté ni l'affliction & la honte qu'il en

avoit. Arsimon au contraire atteint le même but par une conduite qui faisoit dire de lui qu'il étoit noblement pauvre, ce qui ne signifie pas qu'Arsimon avoit prouvé qu'une fois en sa vie la vertu avoit fait cause commune avec l'intrigue ; mais sentant que celui qui rougit de n'être pas riche, paroît se reconnoître dépourvu de toute espèce de compensation, & avertir le public qu'il fait tant de cas de la fortune, qu'il ne sera pas plus difficile sur le choix des moyens d'en acquérir, que sur celui du maître qui voudra le protéger, Arsimon s'est composé une manière d'être conforme à une découverte ignorée par Montnival, qui cependant n'en a pas moins également réussi.

Je donnerois pour raison de ce succès égal obtenu par des voies si différentes, qu'en persévérant dans celle qu'on a adoptée, en appelant constamment à la même loi de l'être social, on ne peut manquer de rencontrer à la longue des protecteurs parmi ses correspondans. Montnival agissoit sur la pitié, Arsimon sur la justice ; on se disoit : Montnival est malheureux, il faut le secourir ; Arsimon a de l'élevation, du mérite, il faut le porter.

Remarquons à ce sujet, que si nous cher-

chions la cause mère de nos émotions ainsi que de l'estime que nous avons pour ceci ou cela, nous trouverions que ces émotions & cette estime ont toutes une source légitime & sacrée, mais dont l'ignorance détourne souvent le cours pour arroser des plantes vénéneuses. Car dire de quelqu'un qu'il est noblement pauvre, n'est-ce pas sous-entendre qu'il est une chose qu'il estime davantage que la fortune, & que nous l'en estimons pour cela? Nous trouvons donc que ce qu'il préfère à la fortune doit lui être préféré; & comme ce n'est que ce qui est le plus propre à assurer notre bonheur qui mérite un éloge universel, ne disons-nous pas par-là que c'est cette chose préférée par ce quelqu'un, cette chose préférable, enfin cette chose universellement louée, qui est la plus propre à assurer notre bonheur, & que nous faisons un mauvais marché en l'échangeant contre toute autre chose? Or, la chose préférable à la fortune est donc la chose la plus relative à la nature de notre être, puisqu'elle est la plus propre à assurer notre bonheur. Raisonnant d'après cette démonstration, que tout le monde sent si bien sans avoir besoin de raisonner, chacun trouvera que c'est rude.

ment s'égarer que de sacrifier à sa fortune la chose la plus propre à assurer notre bonheur, & qui n'est la plus propre à l'assurer, que parce qu'elle est la plus relative à la nature de notre être. Ainsi donc, quand nous disons d'un homme engagé dans des intrigues, qu'il est pauvre avec noblesse, loin d'encourager la vertu, nous ne faisons qu'accréditer une route détournée du vice, & qui est celle des plus dangereux ambitieux.

Mais comment, dans l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur être, une vérité qui attaque leur chimère dans sa racine, ne seroit-elle pas repoussée ? Aussi, sans lui laisser le temps de se montrer dans toute sa beauté, dès qu'elle apparoît on se ligue contre cette ennemie commune, on la qualifie de folle, on la couvre de ridicule ; & loin d'en tenter l'effet salutaire, on en détourne la pensée pour redonner tous ses soins à l'erreur chérie, à cette traîtresse qui promet toujours ce que l'on ne peut obtenir que de la vérité que l'on craint tant de voir & d'entendre. La réception que la moderne Babylone feroit à l'incendiaire entrant pour y mettre le feu, seroit l'image de ce qui arriveroit à celui dont *la main barbare*

entreprendroit d'enlever à chacun l'obstacle de son repos & de son bonheur.

X X X V.

LES gens de la cour, que les moralistes regardent communément comme les plus corrompus des hommes, ne diffèrent des autres que par les manières hautaines & le ton qu'exige leur existence dans ce lieu d'impostures, & en ce que se trouvant continuellement en activité sur l'échelle de la fortune, ils se sont fait une habitude de la diffimulation, de la perfidie & de tous les moyens que n'emploient qu'accidentellement ceux qui sont plus éloignés des occasions d'en faire usage. Mais envoie tel de tes amis à la cour, les alimens qu'y trouveront les erreurs de son esprit le rendront bientôt semblable à ceux dont il se plaisoit tant à médire ; & il ne tardera pas à prouver que ce n'est pas l'occasion qui fait le larron, mais que le larron se manifeste dans l'occasion.

X X X V I.

LES erreurs qui découlent de l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur être, sont innombrables ; & il est de ces erreurs qui les trompent d'autant plus facilement, qu'elles ressemblent à la vérité ; tel, par exemple,

attend son bonheur du même objet redoublé par un autre : & c'est là ce qui leur fait penser que le bonheur est relatif & arbitraire. Mais le monde ne verra jamais ce qui ne peut se voir, c'est-à-dire, des accessoires qui ne soient pas chargés d'une rente foncière proportionnée à l'harmonie ou à la discordance de l'homme qui les possède, sans parler de ce qu'il a déboursé & perdu pour se les procurer.

Ne suffit-il pas que tu te promettes de grands plaisirs d'un voyage ou d'une entreprise quelconque, pour y être bientôt troublé par des accidens qui doivent te prouver que ce n'est pas dans la succession de cette sorte de jouissance que tu dois chercher le bonheur ? Oui, tout nous parle continuellement du vide & de la fragilité des choses d'ici bas, & nous rappelle à notre véritable orient : mais moins nous comprenons ce langage, plus nous sommes sensibles aux coups nécessaires que nous porte le jeu des loix universelles.

XXXVII.

PHILÉMON désiroit ardemment un héritier de son nom & de sa fortune, & il l'obtint ; mais *Philémon* ne tarda pas à retomber dans la même humeur qui le dominoit, & les jouif-

sances que donnoient à son cœur paternel & à sa vanité les promesses de cet enfant chéri, furent plus que balancées par des inquiétudes & des chagrins qui partoient de la même source. Quel ne fut pas son désespoir quand la mort vint lui enlever cet objet de tant de vues ambitieuses ! Il étoit le plus malheureux des hommes. Un second fils vint sécher ses larmes. Celui-ci ne mourut point ; il vécut, mais pour empoisonner la vie & causer la mort de ce père égaré par sa fortune & l'amour de son nom.

Ainsi que les systèmes politiques qui usurpent sur la nature, renferment nécessairement des maux déterfifs ; de même Philémon usurpant sur la société, persuadé que son plan & ses projets étoient pleins de sagesse, se combina les chagrins particuliers dont il mourut. Ainsi que l'ambition d'un particulier, tout en le menant à la fortune, le mène à des maux qu'il n'eût jamais éprouvés, s'il avoit été plus modéré ; de même l'ambition d'un gouvernement, tout en le rendant prépondérant, lui attire des fléaux qui causeront sa ruine. Qu'avons-nous gagné à la conquête de l'Amérique ? Depuis, que n'a-t-on pas écrit contre la

la

la traite & l'esclavage des Nègres, dont jamais personne ne peut avoir méconnu l'injustice & le crime, mais auxquels cependant ne fauroient renoncer des gens persuadés que cet abominable trafic est indispensablement nécessaire à la prospérité de l'état, à celle de leur famille & à leur bonheur personnel ? Concluons donc que tous les écrits sur l'injustice des hommes, ne changeront jamais la manière d'être d'aucun, s'ils ne vont à la racine, au principe de toutes les discordances individuelles & sociales ; & observons pour notre consolation, que tous les maux de la fabrique des hommes sont des correctifs, des remèdes détectifs pour les uns, & des fanaux pour les autres.

XXXVIII.

JE ne m'obstine jamais à faire réussir ce qui se défend par des incidens & des obstacles rebutans ; & cela, parce que j'ignore les suites qu'auroient mes succès ; & parce que je fais que le grand Architecte n'entoure de difficultés rebutantes aux loix de l'harmonie, que ce qu'il me seroit dangereux de pouvoir atteindre actuellement.

Etendons ce précepte plus loin. Ne nous

I

mettons jamais en peine des bruits qu'on peut répandre contre nous ; s'ils sont fondés, profitons-en pour nous corriger ; s'ils ne le sont point, que nous importe ? Ne prenons pas les devâns, attendons qu'on nous en parle : exposons alors la vérité, sans nous permettre aucune expression de haine ou de vengeance. Ne soyons pas surpris de ce qu'il y ait des calomniateurs, & ne cherchons pas à les découvrir, ou à faire connoître leurs motifs. — Réfugions-nous dans le sein de la Providence qui, par le jeu des loix universelles, tourne tout à notre plus grand avantage lorsque nous ne comptons que sur elle, & tout à notre plus grande confusion finale, lorsque nous croyons échapper à ses coups, en nous cachant dans les ténèbres du mensonge, où l'incertitude & la terreur exercent déjà sa justice, & où les noirs conseillers du crime mènent souvent le coupable à fournir lui-même l'évidence de ce dont l'on doutoit encore. Mais toujours le moment arrive qu'après des années d'angoisses, les véritables Euménides du tartare, le passé hideux, le présent impitoyable, l'avenir effrayant, apparoissent à-la-fois au réveil du méchant, & crient dans le fond de

son cœur : Ministres de l'éternité, nous sommes chargés de ton supplice.

XXXIX.

LE méchant n'est distinctement frappé que par ce qui menace sa sensibilité physique & son orgueil. Ses remords paroissent se réduire à la crainte de l'humiliation, de la douleur, de la mort. Son état ordinaire est l'inquiétude & le mal-être ; il court & espère toujours le bonheur. Le désir même, qui est une espèce de jouissance pour les moins dévoyés, est pour lui un tourment en ce qu'il ne voit dans l'attente, que le retard du remède à son mal, & le prolongement de ses douleurs morales. Son état extraordinaire est un état de crainte, d'agitation & de fureur ; il y périroit s'il pouvoit durer, & de là vient que, lorsque ce moment de crise est passé, il se trouve heureux dans sa position habituelle. Cependant chaque fois que des événemens amenés par le jeu des loix universelles, rappellent ses infractions au souvenir de la société, comme cela ne manque pas d'arriver de période en période, il ne laisse pas que de se ressentir encore de celle qui l'avoit mis dans cet état violent.

Mais admire ici l'effet de l'harmonie individuelle enchaînée à toutes les harmonies ; car si cet homme, aujourd'hui si discordant, devenoit harmonieux, il se trouveroit à couvert des suites de ses infractions, vu que les influences modificatrices n'agissent que sur les habitans des différentes régions de la discordance.

La religion universelle, la philosophie, ou ce qui est la même chose, la vérité qui vient éclairer le coupable, ne le remplit de remords que pour le guérir ; ce sont des caustiques appliqués sur des parties dont l'insensibilité cache un principe mortel.

Cependant jusqu'à ce qu'il soit complètement harmonieux, que de révolutions n'aura-t-il pas à parcourir ! que de chagrins, que de souffrances ne viendront pas déjà l'affaillir dans celle qu'il parcourt maintenant, & dont il lui seroit bien difficile de reconnoître la cause dans ces mêmes infractions qui lui promettoient tant de bonheur !

X L.

SI l'on n'avoit pas borné l'univers à notre petit globe, à un élysée, à un tartare, le tout entouré de chandelles, l'on eût été plus juste envers Dieu & les hommes.

Tu ne fais que faire de ce tyran de Rome, qui, après d'innombrables forfaits, mourut avec le regret de n'avoir pas commis tous ceux dont on trouva encore la liste ; ne pouvant le faire passer dans l'élysée, tu inventes des furies, un tartare, tu le précipites dans le gouffre des peines éternelles. Mais quand tu sauras que ce tyran affaîné à la fleur de son âge, n'a pas cessé de vivre ; qu'il a passé par les conditions les plus abjectes ; qu'il a été puni par la loi du talion ; qu'il a souffert à lui seul tout ce qu'il avoit fait souffrir à tant d'autres ; quand tu sauras,

Qu'instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,

modifié par les souffrances, détrompé, éclairé sur tout ce qui égare ; ce cœur dans lequel abondoient l'erreur & les vices, & qui vomit les crimes que les loix universelles ont fait servir à la modification & au salut d'une quantité de nos frères ; quand tu sauras, dis-je, que ce même cœur est aujourd'hui l'asile de la vérité, des plus tendres & des plus harmonieuses vertus ; quels seront tes sentimens pour lui ? & si quelque chose t'afflige dans ce tableau, n'est-ce pas la masse de douleur versée

sur le même individu, toutefois en supposant que cet être, déjà si déchiré par sa discordance, avoit besoin de cette effroyable succession de supplices pour arriver à sa nécessaire modification ? Car quand les hommes ont imaginé un Dieu vengeur, ils l'ont fait à leur image. L'homme se venge ou parce qu'il croit avoir été lésé, ou pour prouver qu'il ne faut pas se jouer à lui, c'est-à-dire, qu'il ne se venge que par avarice & par crainte, croyant ne se venger que par un sentiment de justice. Or, chacun fait à quels excès peuvent nous pousser nos discordantes passions. Mais l'Eternel, inaccessible à nos attaques, l'Eternel, aussi bon que juste, n'exerce sa justice qu'en mesure égale avec sa bonté. Sa bonté nous ayant créés pour une fin heureuse, il a justement ordonné la nature des choses de façon, 1°. à ce qu'aucun crime ne puisse rester impuni ; 2°. à ce que la punition devienne tôt ou tard une lumière pour l'infacteur & pour plusieurs autres ; 3°. à ce que nous ne puissions déplacer ou enfreindre nos loix sans tomber dans un mal-être proportionné à notre infraction & à la luxation morale du degré actuel de notre modification.

XLI.

TOUT ce qui semble bon & juste au sentiment de l'harmonie de l'espèce humaine, est infailliblement tel aux yeux du principe qui l'a douée de cette faculté. Les ergoteries qui combattent une décision de l'affentiment universel, ne proviennent que des préjugés locaux & de cet esprit qui prouve le pour & le contre, suivant l'intérêt passager qu'il a en vue.

Si donc, libre de besoins, il dépendoit de moi de créer ou de ne créer pas un être sensible, je ne le créerois qu'autant que son existence tourneroit à son plus grand avantage. Voilà qui harmonise d'un bout du monde à l'autre. Ce que je saurois d'avance que cet être sensible auroit à souffrir pour arriver à un bonheur infini, ne m'empêcheroit de le créer que dans le cas où je serois, sans comparaison, encore plus égaré, plus foible que ne le sont certains parens unanimement condamnés quand ils préfèrent le risque de rendre leurs enfans vicieux par la fainéantise & l'impunité, à l'incertitude de les rendre vertueux par l'instruction & le châtement ; ou tel encore que le seroit un homme qui refuseroit de prendre un

remède pour rétablir sa santé. Par combien de sacrifices n'achetons-nous pas journellement de bien légères jouissances ? Mais le jeu des loix universelles modifie les hommes à peu près comme l'on purge les enfans, tantôt dans ce qu'ils aiment le plus, tantôt par force.

X L I I.

QUAND nous jugeons des peines que mérite un crime, nous pouvons varier dans la mesure des punitions, mais nous convenons tous que le crime doit être puni. Nous serons également d'accord pour convenir que les châtimens, qui d'un mauvais sujet feroient un bon citoyen, seroient préférables à la barbarie de le faire supplicier éternellement & inutilement pour lui & pour les autres; & que la toute-puissance ne pouvant être menacée, offensée, ébranlée, elle ne peut vouloir se venger: qu'ainsi tout ce que nous éprouvons n'est que pour nous éclairer & pour nous modifier; mais le prix inestimable qu'attache l'homme à des objets de toute espèce, lui fait penser qu'il ne faut pas moins qu'une puissance infinie pour proportionner le châtimement au délit dont on s'est rendu coupable envers lui; & dans sa folle passion, il s'ima-

gine que Dieu ne manquera pas de le venger comme il se vengeroit s'il étoit Dieu, tandis que d'autres cherchent à se persuader que le ciel ne prend aucune connoissance de leurs crimes. Mais c'est ainsi que doivent raisonner les différens dévoyés, chacun prenant son différent intérêt pour base.

Si nous profitons peu des châtimens que les loix universelles nous infligent lorsque nous offensois l'harmonie, c'est parce que nous comptons encore sur les vaines promesses de l'erreur; mais quand enfin les coups redoublent, ou nous nous amendons, ou le désespoir nous fait chercher un refuge dans la plus grande des erreurs, dans l'anéantissement.

Que chacun juge du degré de sa modification par son goût ou son éloignement pour les plaisirs innocens, pour l'égalité & l'harmonie; par son indulgence & son attrait pour les honnêtes gens, & par la préférence qu'il donne à la bonté sur l'esprit, qui, le plus souvent, n'est qu'un poignard entre les mains d'un fou.

X L I I I.

LE moyen de nous soulager d'un mal n'est assurément pas de prendre une nouvelle dose

de ce qui nous a causé ce mal ; c'est cependant là ce que font les insensés quand ils cherchent encore dans la discordance un remède aux maux qu'elle leur fait éprouver.

A Sparte on faisoit enivrer les Ilotes pour dégôûter la jeunesse d'une boisson dangereuse. Regarde donc ce qui se passe dans le cœur des dévoyés.

Ne dis pas : Je me procurerai tel plaisir anti-harmonieux , & je m'abonne à la peine qui doit s'en suivre ; car comme le mal ainsi que le bien , est lié par une chaîne d'événemens impossibles à prévoir , tu n'en seras pas quitte pour la peine prévue , & tu te repentiras du mauvais marché que tu auras fait.

Nous ne pouvons nous écarter du chemin de l'harmonie , que nous ne tombions dans l'espace ténébreux des incertitudes , d'où ne s'élèvent que soupirs , vains regrets , espoirs trompeurs , & où l'on s'entre-heurte & s'entre-déchire.

X L I V.

ON se plaint souvent & de la briéveté de la vie & de la fragilité de notre organisation ; mais supposons la durée de la vie une , deux , trois fois plus longue , en paroît-elle moins

courte à la crainte de la mort ? Comment d'ailleurs tant de générations réunies trouveroient-elles à se loger, à se nourrir dans un espace qui ne suffit quelquefois pas à une seule ? Quant à notre organisation, je ne saurois déterminer la force capable de résister aux attaques de l'intempérance & de l'incontinence, du dérèglement physique & moral. Que n'imaginé-t-on pas, que ne met-on pas en usage pour abréger des jours toujours trop longs pour l'homme en discordance, enfin pour se détruire ?

Nous ne nous plaignons de la brièveté de la vie, que parce que nous craignons les infirmités, la vieillesse, la mort; & de la longueur du temps, que parce que nous voyons les mois, les années qui nous séparent de ce moment qui doit enfin nous amener la félicité. Ainsi l'impatience de l'avenir, le désir du lendemain, & la crainte du dernier jour, ont la même cause, la nécessité d'un bonheur digne de la nature de notre être. Le sage ne voyant le bonheur ni dans l'ambition, ni dans des plaisirs convulsifs, goûte seul l'intérêt dans le calme; tous les autres ne connoissant que l'intérêt dans l'agitation, il est peu de plaisirs de

rencontre pour eux : la sombre inquiétude qui ne les abandonne point, atténue toutes leurs jouissances.

X L V.

TOUT ce qu'a fait le grand Architecte est nécessaire tel que cela est ; tout se lie, tout se tient, tout tend également à la propagation, à la conservation, à l'heureuse fin des êtres. A une douleur on peut en ajouter une seconde, une troisième ; l'on peut enfin faire mourir un homme dans cette progression. Mais il n'en est pas ainsi du plaisir ; il n'y a rien à ajouter au plus grand de tous ceux que nous connoissons, & qui ne se répète pas à volonté, par la raison que, si l'homme qui est doué du besoin d'un bonheur infini, pouvoit disposer du plaisir comme il dispose de la douleur, & l'étendre de même dans la fougue de ses passions, il se dissoudroit à sa première jouissance, & avec lui disparaîtroit toute sa postérité. Que seroit-ce de lui, si la crainte de la douleur & de la mort n'étoit pas chargée de veiller à sa conservation ? Que seroit-ce de la société, si seulement la douleur avoit les mêmes bornes que le plaisir ? Que n'oseroit pas alors le méchant ? Mais la crainte est à la nature

passagère ce que l'amour est à la nature de destinée, & la crainte réciproque fait la sûreté sociale, comme l'amour réciproque en fait le bonheur.

XLVI.

LA brièveté de la vie & notre ignorance du moment où il la faudra quitter, disent, d'une commune voix, que nous ne sommes pas créés pour ce monde, ni pour les objets auxquels l'on attache tant d'importance, quoique l'on voie qu'ils changent continuellement de formes & de mains; que ce ne sont que les poupées des grands enfans, & que ceux qui les manient tour-à-tour voulant tous persuader que leurs prédécesseurs n'y entendoient rien, semblent se disputer la gloire de prouver leur *habileté* aux dépens du bonheur des peuples.

Et comme si l'intérêt qui agite les vivans, n'effaçoit pas de leur souvenir jusqu'aux noms des morts, il n'est de si chétif dominateur qui ne se flatte de vivre dans la mémoire de la postérité; mais, hélas! les soins que l'homme prodigue à l'objet de ses affections, sont autant de coups de bêche qui ensevelissent dans le tombeau de l'oubli tous ceux morte

& vivans pêle-mêle, dont il n'a rien à espérer ou à craindre, ou dont sa vanité ne peut tirer parti.

La loi de l'infini, en nous donnant le sentiment de notre immortalité, fait que le dévoyé, aux bords de sa fosse, se repaît encore de chimères, & forme des projets dont l'exécution exigeroit des siècles de vie, & une série de succès non moins impossible.

X L V I I.

NOUS nous ordonnons une chaleur factice pour louer l'homme ostentatieux, mais nous aimons l'homme bienfaisant. Nous cherchons à scruter les motifs qui ont fait agir l'un, & nous sentons que pour bien faire, il ne falloit à l'autre que l'occasion. Nous voudrions être quittes envers le premier, mais la reconnoissance pour le dernier nous pèsera d'autant moins, qu'il sera plus harmonieux; & comme il est de fait que, toutes choses à peu près égales, nos loix & nos réminiscences nous portent à secourir préférablement l'infortuné le plus relatif à nous (parce que nous pressentons le plaisir de réaction dont il va payer notre bienfait), notre reconnoissance devient une source de plaisirs de réaction pour nous

& pour le bienfauteur digne d'amour & d'estime, tant que l'orgueil ou une fausse opinion sur la nature des choses ne vient pas dessécher cette source & nous fourvoyer l'un ou l'autre dans les déserts de l'aride égoïsme. Si les grands étoient moins impératifs & moins personnels, les petits pouvant alors les aimer, ils feroient moins d'ingrats ; mais quand ils ravalent leurs obligés, qu'ils en exigent une patience & un dévouement sans bornes, leurs bienfaits ne feroient-ils pas des rets que l'orgueil a jetés à l'infortune ? Quel sentiment du beau faut-il avoir pour n'être pas alors plus indigné que reconnoissant ?

Mais comme tu ne dois pas plus craindre le soupçon & la critique, que désirer la louange, & qu'il y a tout autant de vanité à se cacher qu'à se montrer, fais le bien par-tout où tu en trouveras l'occasion ; & si la malignité te prête des motifs corrompus, ne lui réponds qu'en continuant à faire le bien.

N'écoute pas davantage ce que reprochent aux pauvres, pour se dispenser de les secourir, ces gens qui vendroient leur patrie & tout ce qu'ils prétendent respecter, s'ils le pouvoient sans risque. En attendant que le gouvernement

prenne des mesures pour qu'il ne puisse plus y avoir de mendiants, ne t'expose pas à te tromper sur celui qui implore aujourd'hui ta pitié.

Que de personnes se sont endurcies, ont desséchée en eux la source des plus douces jouissances, & sont devenues méchantes & malheureuses pour avoir négligé de nourrir leur sensibilité par de bonnes œuvres ! Les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets dans le gouvernement de notre être, comme dans le gouvernement politique.

X L V I I I.

LES gens avides de considération, sans savoir ce que c'est, en équilibre sur leur confiance, comme le baladin sur sa corde, voient-ils un terme à cet état violent & périlleux, ou bien se flattent-ils que le bonheur viendra se nicher à côté d'eux ? O magie d'une erreur ou d'une folie commune !

Quand quelqu'un de ces finges veut, de maintien las, descendre à la simplicité, à la familiarité sociale, il ne laisse pas de nous offenser encore par les grimaces qu'il fait pour ne pas outre-passer la ligne de démarcation qu'il met entre lui & nous, de derrière laquelle
il

Il continue de nous infecter des naufées de sa puante vanité, & d'où il prétend aux hommages & aux louanges que lui paroît mériter sa rare condescendance ; mais s'il faisoit de bonnes enquêtes , il apprendroit que son envie de plaire n'est payée que par la critique & l'éloignement qu'inspire la primatie de commande ; il apprendroit qu'il n'y a point d'amabilité attractive là où il n'y a point d'abandon sincère & naturel.

La vanité de cette sorte de finges , est de toutes les vanités la plus déplaisante ; elle perce tous les masques , & il n'est point de bonnes qualités d'ailleurs qui puissent étouffer l'averfion qu'elle mérite , parce qu'il n'est pas impossible de concilier cette averfion avec un certain degré d'estime. Il en est donc parmi eux qu'on ne hait point , mais les moins éclairés d'un cercle auxquels un de ces finges fait l'honneur de rendre visite , sentent qu'il est possédé par un de ces je ne fais quoi , qui conseille la réserve , répand le froid , & le rend gênant. Or , ce je ne fais quoi n'est autre chose qu'une prétention fort étendue , une grande susceptibilité , une politesse réfléchie , étudiée , impérative , une manière d'être légif-

latrice qui semble dicter & le sujet & le ton de la conversation, en un mot un désaccord qui déplaît à tous, mais qui inquiète, blesse, attriste les vrais amis de l'harmonie.

XLIX.

L'AMOUR est la plus forte des passions ; parce qu'elle promet la félicité à nos deux natures, & qu'elle s'empare à-la-fois de tout notre être. Quoi qu'en pensent les dévoyés, son principal charme, son charme le plus doux vient de la nature de destinée ; car ce ne sera pas pour la plus belle femme que se passionnera un jeune homme heureusement né, mais bien pour celle dont la physionomie exprimera le mieux les sentimens des loix de cette nature. Ce charme est si pénétrant, si céleste, que, quelle que soit la fougue du tempérament, il peut surprendre jusqu'aux désirs de la nature passagère ; & si celle-ci jouit enfin de ses droits, ce n'est jamais que comme subordonnée à la puissance de l'autre.

Celui qui n'a bien aimé qu'une fois en sa vie, s'est dévoyé de bonne heure, s'il s'est choisi une chimère moins relative à la nature de notre être. L'on n'est inconstant en amour, que parce que l'on n'a pas trouvé dans l'objet

aimé, le bonheur que nous sommes nécessités de chercher, & qu'un autre objet nous promet d'autant plus, que nous le connoissons moins. Se borner au nécessaire & à son amante, seroit le véritable état de l'homme, & le terme de sa félicité désirable, si notre loi de l'infini ne nous faisoit pas continuellement tendre vers l'immensité, & si un sentiment aussi rare rencontroit son correspondant dans l'objet aimé. Toi donc qui, dans ta première passion, regardois comme le comble du bonheur de vivre à jamais avec ton amante, en renonçant à toute autre ambition, & qui crois aujourd'hui avoir fait alors un vœu insensé, apprends de moi que ce vœu étoit le cri de la nature, & que tu ne penses différemment que parce que tu es dévoyé. Si tu ne veux pas en croire à mon dire, j'en appelle à ton sentiment de mal-être, à tous les maux que t'attirent les erreurs de ton esprit, & à tout ce que te mérite ton opiniâtre persévérance à demander le bonheur à des objets qui n'ont ni vie ni sentiment, & sont cependant des sujets de discorde.

La rareté des belles passions peut être attribuée, 1^o. à la rareté des rencontres de

deux individus en rapport sur tous les points ;
 2°. à la corruption des deux sexes. Et pour
 voir combien nous perdons , même à l'ex-
 térieur , quand nous nous éloignons de notre
 destinée , remarquons en passant , le dégoût
 & le mépris que nous inspire une femme qui ,
 faite pour nous plaire & nous dominer par
 sa douceur , sa sensibilité , & même sa foi-
 bleffe , s'hommage & prétend à la gloire
 monstrueuse de nous en imposer , de nous
 effrayer & de nous faire baisser les yeux.
 3°. Il faut encore attribuer la rareté de l'espèce
 d'amour dont je parle , aux erreurs accréditées
 du matérialisme , qui , après avoir désorienté
 les hommes , les empêchent de rien com-
 prendre à leur être , les portent à déplacer
 les loix de leur nature de destinée qu'ils mé-
 connoissent , & à regarder comme une foi-
 bleffe cet attrait qui nous porte aux doux
 abandons de sentiment.

O comble de l'erreur , que de travailler à
 étouffer en soi ce qui remue si délicieusement
 quand on le rencontre dans les autres , sur-tout
 lorsque ce perfide conseil ne nous vient que
 de l'esprit d'orgueil ! que de personnes lui
 doivent cependant le malheur de s'être dé-

ournées d'une connoissance, d'un commerce,
d'une liaison qui les eût régénérées!

L.

COMME nous sommes nécessités de chercher le bonheur, & forcés d'obéir à l'objet duquel nous espérons l'obtenir; celui dont la loi de l'infini est attachée à la terre, ne peut être qu'un ami conditionnel.

Cependant le sentiment confus qui nous rapproche les uns des autres, persuade à chacun qu'il est capable d'amitié, & qu'il n'y a point de sa faute s'il n'a pas un véritable ami.

Tâche donc de découvrir ce dont ton ami espère le bonheur, afin de te régler en conséquence. Si c'est des dignités, il faut le suivre de près, ou ne plus te regarder que comme son protégé; si c'est des plaisirs, il ne faut manquer ni d'argent ni de santé; si c'est de la réputation d'homme d'esprit, garde-toi d'en avoir plus que lui.

Ceux qui joignent aux opinions courantes un peu d'esprit, un peu de connoissances, un peu de chaleur, un peu de cette ambition à la mode; ceux-là comptent beaucoup d'amis, sans compter néanmoins sur aucun, & ils ont

K 3

raison; car, pour être capable d'amitié, il faut que les loix de l'harmonie parlent si haut, que l'on sache au moins déjà que le bonheur s'éloigne & diminue en raison qu'on les offense.

Il y en a qui sentent vivement leurs loix, & doivent la plus grande partie de leurs jouissances à ce sentiment; mais égarés par l'esprit, & ne réfléchissant, & n'étudiant pas assez ce sentiment, ils espèrent & attendent leur bonheur de beaucoup d'objets qu'ils ne sacrifieront pas à leur amitié pour toi, quoiqu'elle fera souvent sincère, désintéressée, & n'aura d'autre cause que le plaisir résultant du jeu des loix correspondantes. Ce n'est donc que sur la connoissance que tu auras de l'harmonie de ton ami, que tu pourras calculer le fond qu'il y a à faire sur lui. Si une partie de son esprit se trouve divisée d'avec son sentiment, & que ce sentiment ne soit pas d'une chaleur & d'une vigueur extraordinaires, il ne lui faudra pas un intérêt majeur pour chanceler, pour t'abandonner, pour te perfider; la crainte de perdre, ou l'espoir de gagner une parcelle de bonheur, suffira pour cela.

Les hommes, amis chauds & implacables

ennemis, fondés sur cet adage, *que, qui ne fait pas haïr, ne fait pas aimer*, sont l'un ou l'autre plus par politique que par sentiment, Quand leur bonheur positif ou négatif exige nécessairement qu'ils abandonnent l'ami tant aimé, ou qu'ils se réconcilient avec l'ennemi tant haï, ils prouvent clairement que, *qui ne fait pas aimer la vertu, ne fait pas haïr le vice* ; car voilà le sens du proverbe cité, & dont l'on se sert, comme de tant d'autres vérités éternelles, pour déguiser & faire respecter ses erreurs. Mais la facilité avec laquelle on gagne & on perd les gens qui font dépendre leur existence de tout le monde, ce qui fait mépriser leur haine ainsi que leur amitié, donne une apparence imposante aux dévoyés du grand genre, qui les fait craindre & rechercher par les hommes vulgaires ; mais la petitesse de ceux-ci fait toute la grandeur de ceux-là, parce que la différence dans les objets & dans les moyens, ne change rien à une erreur commune, & que les uns comme les autres courent après le bonheur dans des routes qui n'y conduisent point.

Le vice n'étant donc qu'une erreur de l'esprit, le vicieux ne peut être qu'un homme

égaré : cela est si vrai , que lorsqu'il me témoigne du repentiment quand je refuse de commettre une injustice en sa faveur , ou il me dit par là qu'il me regardoit comme le complice d'un scélérat capable de tout , ou il semble ignorer que si je commets un crime pour lui , il ne me faudra qu'un intérêt plus direct pour en commettre un contre lui , par la raison qu'on n'aime personne plus qu'on ne s'aime soi-même.

L I.

LAISSE aux hommes arriérés dans leur modification , l'orgueilleux plaisir de gourmander le monde , & ne leur envie pas la triste gloire de mépriser ceux qui se trouvent aux degrés par lesquels il faudra qu'eux-mêmes passent nécessairement. Ne jalouse pas l'exactitude & les déférences qu'ils obtiennent , tandis que toi , être doux , indulgent , bienfaisant , tu te trouves négligé jusques par ton valet : car , pour que cela n'arrivât point , il faudroit que tu n'eusses pas affaire à des dévoyés avides , & sous l'empire de la crainte qu'imprime celui-là seul qui est prompt à user de son pouvoir. Mais , ainsi que le plus beau & le plus aimable des hommes , s'il est riche ,

n'est pour la fille publique qu'une dupe à dépouiller ; de même ton rusé valet , pénétré de la philosophie des maîtres qu'il a servis , ne songe qu'à tourner tes vertus au profit de ses vices , & te fera d'autant moins attaché , que , plus facile à dévaliser , il n'en aura que plus d'intérêt à te tromper , & craindra davantage d'être connu ; & l'esprit de ton valet est celui de tous les dévoyés sous le joug du besoin & de l'autorité.

LII.

EN confondant les accessoires avec le principal , les hommes s'imaginent qu'ils peuvent se rendre heureux à leur manière , comme s'ils ne vivoient pas sous l'empire des loix invariables de la nature , à l'effet desquelles ils ne peuvent non plus s'opposer qu'à la circulation du sang. Quand ils offensent les loix de leur nature passagère , ils ne sont pas étonnés des maladies qui s'ensuivent , & ont recours aux remèdes ; mais quand ils péchent contre les loix de leur nature de destinée , ils sont tout surpris de se trouver malheureux , & aiment mieux ne pas croire à cette nature , que de se soumettre au régime qu'indique l'accord de la raison & du sentiment , & qu'ils

trouveroient dans **LE POINT HARMONIEUX**, s'ils vouloient l'étudier.

Ah ! que de personnes d'une brûlante sensibilité, déjà si près du terme de leur modification, qui, d'un côté, désorientées par les sophismes de l'esprit, de l'autre, dégoûtées des insuffisans accessoires, révoltées des discordances sociales, & ne trouvant plus ni jouissance, ni repos, ni refuge dans ce monde maturatif où elles cherchoient un bonheur digne de leur sentiment, n'ont eu recours au suicide, que parce qu'elles ignoroient le point harmonieux !

L I I I.

PUISQUE le Dieu juste & bon m'a créé, il m'est bon d'être ; & puisque la mort est inévitable, la mort est un bien. L'on ne peut opposer à cette vérité harmonique, que la crainte que nous avons tous de la mort ; mais quand l'on n'est pas de ces esprits vifs qui partent de la première idée dont ils sont frappés ; quand l'on a contracté l'habitude de chercher en toute chose l'accord de la raison & du sentiment, pour ne partir que d'un principe harmonieux, une autre vérité harmonique se présente d'abord, &

triomphe d'une objection qui n'est fondée que sur un sentiment nécessaire : je dis nécessaire , parce que la crainte que j'ai de la mort n'est pas moins nécessaire à ma conservation , que l'est la faim qui me porte à me nourrir.

De plus , comme sans cette crainte aucun de nous n'existeroit , qu'il faut cependant que nous existions pour mériter de la justice de Dieu la félicité que sa bonté nous réserve , & que l'évidence de cette félicité équivaudroit la violence , l'Eternel couvrant d'obscurité le passage qui nous en sépare , lui a donné l'épouvante pour gardien , & l'harmonie pour conducteur.

Il y a cependant tel désir qui peut étouffer la crainte de la mort ; & ce n'est que parce que nous devons préférer la satisfaction de ce désir à la vie même , que nous supposons que celui qui brave la mort , est mu par l'amour du beau. Mais l'esprit des hommes est si décousu , & les données dont ils partent sont si fausses , que dans le déplacement de leurs loix , ils n'ont plus qu'une idée confuse de la première origine de leurs émotions ; qu'ils prennent l'ombre pour la réalité , qu'ils s'arrêtent au sentiment , en faisant abstraction de l'indignité de l'objet auquel s'est attaché le sentiment du

beau; qu'ils admirent toute espèce de bravoure, & encouragent par là, sans s'en douter, toutes sortes de folies & de vices. Ils savent très bien que la valeur qu'ils admirent communément ne vit qu'au grand jour, qu'il lui faut des garants, des hypothèques, & ne donnent pas moins à cette espèce d'avarice, des louanges qui ne sont dues qu'à la vertu; comme si le beau par excellence consistoit à vendre ses membres, sa vie, ses facultés morales & physiques, ou que ce fût un crime de préférer leur libre usage à un peu d'argent, à un cordon, à un vain titre; & partant, comme si ces différentes spéculations, ces calculs marchands n'étoient pas enfans du sentiment de l'intérêt, de cette source de discordes, opposites de l'intérêt du sentiment, de l'harmonie individuelle & sociale!

Connoître nos devoirs, est science; les remplir sans autre motif que l'intérêt du sentiment, c'est force; toujours consulter le point harmonieux avant d'agir, c'est sagesse; vivre & mourir conformément à nos loix, voilà la vertu, le secret du bonheur & du salut.

L I V.

QUAND l'ame s'élançe vers sa destinée.

elle en a des perceptions qui la dégoûtent des faux biens d'ici-bas. Qu'est-ce que ces jouissances métaphysiques ? quel goût y trouvez-vous, disent les grossiers partisans des grossiers plaisirs ? Mais ces fous qui prétendent ne croire que ce qu'ils peuvent voir & toucher, (& c'est des plus imposans, des plus célèbres dont je parle) poursuivent une renommée dont, d'après leur système, ils ne doivent point jouir, & donnent en cela la dernière preuve de l'égarément de leur esprit, & du déplacement de leurs loix. Pourroient-ils tout immoler à l'immortalité s'ils n'étoient pas immortels ? Non : s'ils n'avoient pas les loix de leur destinée, ils ne pourroient songer à l'infini, ils ne pourroient désirer de survivre au trépas. Mais ne pouvant anéantir leurs loix, il faut bien qu'ils les fixent sur la terre, puisqu'ils ne voient qu'elle, & qu'ils ne veulent croire qu'à ce qu'ils peuvent voir. — L'égoïste dont la devise est, *après moi le déluge*, a beau se rapprocher de la brute, en plaçant sa loi de l'infini dans le désir d'infiniment de jouissances, qu'il ne croie pas pour cela l'avoir anéantie ; ce n'est qu'elle qui cause sa continuelle inquiétude, son continuel tourment ; & le jour viendra où

l'impossibilité de jouir prouvera à son esprit combien cette loi est encore vivante dans son cœur.

L V.

LA fortune fait ordinairement tant de mal à ceux qu'elle favorise, qu'il en est très peu qui conservent assez de ces vertus bienfaisantes à soi-même & aux autres, pour se faire pardonner leur prospérité. Le thermomètre de ce changement marque le degré où leur bonheur est descendu : le cœur oppressé, ils n'ont que le rire d'éclat.

Tantale dans un fleuve, a soif & ne peut boire ;
Tu ris ! change le nom, la fable est ton histoire.

Si les innombrables acceffoires que l'on peut se procurer à prix d'or, pouvoient augmenter le bonheur de l'homme, s'ils étoient seulement des remèdes aux maux de la discordance, il y auroit autant de différence entre le bonheur d'un millionnaire & celui d'un petit rentier, qu'il y en a dans leur fortune, ou, au moins, le plus riche seroit le moins malheureux. Mais loin que cela soit, il en est de la fortune comme de l'esprit ; & combien d'Irus, dans ces deux genres de richesses, ne voit-on pas jouir d'un sort bien préférable à celui que se font com-

biné des navigateurs du Paëtole & du Permesse, que l'on voit encore se disloquer & s'exténuer à la poursuite du surabondant d'une chose dont ils ne savent se servir que pour empoisonner leur vie ?

LVI.

LE bien que tu ferois à tes semblables ; si tu en avois les moyens, sera récompensé comme si tu le leur avois fait. Le riche n'a aucun avantage sur toi ; parce que nous ne possédons rien, nous ne manquons de rien ; rien ne nous arrive qui ne tende à notre modification : nos peines & même nos plaisirs, sont autant de leçons qui doivent nous modifier.

LVII.

L'IGNORANCE demande : Pourquoi la Fortune est-elle venue chercher ce méchant ? Mais, répond la Sageffe, connois-tu l'expérience qui lui manque ? Attends l'usage qu'il fera de ses nouvelles richesses. Tel qui nous éblouit par son faste, & qui fut l'objet de notre envie, est devenu celui de notre pitié, avant que le soleil eût parcouru son orbe.

Ne dis donc, pas que tel événement est heureux, ou que tel autre est malheureux, parce que tu ne connois pas les suites qu'ils

peuvent avoir l'un & l'autre, & que parmi le long cortège qu'ils traînent après eux, dans l'un peut se trouver un fauveur, & dans l'autre un bourreau : & puis, la Fortune tenant école aussi bien que la Misère, il n'est pas aisé à décider dans laquelle des deux se pousse le plus de gémiffemens.

LVIII.

DES personnes modérées & résignées pour elles-mêmes, se font un chagrin de ne pouvoir soulager ceux qui souffrent, ou qui sont dans le besoin. Cependant, comme nous sommes tous sur l'enclume, les souffreteux & les nécessaireux arriveroient-ils à leur fin, en les souffrant aux coups que leur porte le jeu des loix universelles ? Quel homme deviendroit sage, si une folie faite se trouvoit aussitôt comme non avenue pour lui ? Tu dis : mais ce malheureux est mon père, mon frère, mon fils ! Eh bien, est-ce parce qu'il t'est cher que tu voudrois lui donner des palliatifs qui le rendroient pire qu'il n'est ? Sais-tu ce qui est le plus propre à le modifier, à assurer son caractère, & à prévenir le tort qu'il se feroit, s'il se trouvoit actuellement dans une situation plus flatteuse ? Connois-tu ses secrets penchans qu'il

qu'il ignore peut-être lui-même, & que d'autres circonstances feroient éclore? Qui t'a révélé ses révolutions passées, & tout ce qu'il a à réparer & à gagner? Aussi le grand Architecte qui a si merveilleusement combiné tous ses ouvrages, a-t-il voulu que nous reconnussions les justes bornes de la pitié à l'harmonie qui résulte de l'accord de ce sentiment avec la raison; ainsi qu'à cette douce amertume qui, étant bien plus une jouissance qu'une peine, ne trouble point les facultés de notre esprit. Voici donc quelques maximes sur ce sujet.

Nous devons être régnés pour les autres comme pour nous-mêmes.

La mesure de nos moyens est celle de notre devoir.

Le bien que nous pouvons faire, & que nous ne faisons pas, tourne contre nous.

Observe que, s'il y a dans le monde plus de vices que de vertus, il doit nécessairement aussi s'y trouver plus de maux que de biens; parce que nécessités de chercher le bonheur, les hommes qui espèrent l'obtenir des objets que tous ne peuvent pas également posséder, doivent continuellement se croiser, se heurter, s'entre-déchirer, employer les uns contre les

autres l'injustice, la perfidie, le fer & le feu; & parce que ce qui résulte de ces combats de l'erreur, étant des topiques & des remèdes détersifs, tous les rangs, tous les âges ont leurs gémissens; les soupirs se correspondent du trône à la cabane, & les individus s'entre-moïssent. Les petits agissent sur les grands avec autant de succès que ceux-ci sur ceux-là; mais, comme alors les coups partent de points inaperçus, & qu'ils parcourent une longue chaîne avant de faire éclat, il est rare que l'on remonte aux premiers anneaux.

LIX.

JE l'ai fait rentrer en lui-même, est une expression aussi vieille que le temps, & dont le sens a une grande profondeur. Les hommes en ont plusieurs de ce genre, qui leur sont venues du centre, & qu'ils répètent sans y penser. Veulent-ils prouver leur innocence à un public qui les suspecte? ils diront: Je suis tranquille, ma conscience ne me reproche rien. Ils parlent aussi quelquefois de la mort du juste; mais ils s'arrêtent là, pour s'occuper de choses qui ne leur procureront pas cette heureuse mort.

En rentrant en soi-même, l'on s'examine à la clarté des loix que l'Eternel nous a im-

primées, loix dont l'observance donne la fécurité, & dont le persévérant exercice donne l'harmonie & conduit à la mort du juste, l'Eternel n'ayant pu faire qu'une même science de bien vivre & de bien mourir.

L X.

LORSQUE tu auras bronché, ne te mets pas en colère contre toi-même, ou contre celui qui en aura été l'occasion, car cette colère ne vient que de l'esprit d'orgueil; mais dis-toi: J'ai bronché par telle ou telle raison; j'y prendrai garde une autre fois; je vais réparer & racheter ma faute du mieux qu'il me sera possible. Si c'est un mal de tomber, c'est un crime de ne se pas bien relever.

L X I.

COMME nos loix ont action & réaction, que le plaisir que l'on partage s'accroît, tandis que la peine diminue, que l'un & l'autre se communiquent par la vertu de notre essence & le jeu de nos loix, sois moins présomptueux, & tu seras plus indulgent pour toi & pour les autres. L'orgueil est sévère & repoussant: l'amour compatit & attire; & la loi d'amour étant dans le cœur de tous les hommes, fais vibrer la tienne, & la leur frémera.

LES souffrances que nous ne nous sommes pas attirées par des infractions, avancent les travaux de l'homme ; celles que nous avons méritées nous en préparent de nouvelles, si nous n'en profitons pas.

Mais le disciple de l'harmonie ne doit pas ressembler au farouche dévôt, qui feroit le mal si le mal n'étoit pas puni, & qui ronge les fers dont la crainte le tient enchaîné. Celui-ci a beau ne pas pécher de fait, les dispositions dans lesquelles il vit, ne le ramèneront pas moins au creuset, parce que nul n'entre & ne peut entrer dans les séjours de l'harmonie, que lorsqu'il est tellement harmonieux d'amour, qu'il ne doit plus sa pureté & son harmonieuse conduite, ni à la crainte, ni à l'espérance, mais à son sentiment modifié au dernier degré, selon les facultés actuelles de notre être ; ce qui n'exclue pas le désir, la crainte & l'espérance dont l'homme ne peut & ne doit point pouvoir se dépouiller : la différence consiste en ce que le dévôt n'est retenu & guidé que par ces trois mobiles, au lieu qu'ils ne sont que des reconfortans pour le disciple de l'harmonie avancé dans sa modification.

LXIII.

L'INDIGNATION est la colère du juste. Il n'est permis qu'à l'ami de Domitien & à l'ennemi de Titus, d'ignorer les forces de la vertu, & de contester à l'homme harmonieux tout ce qu'il est capable de sacrifier à l'ordre social.

Où est l'ambitieux qui, quand son plus léger intérêt particulier l'exige, ne porte pas un grand dommage à l'intérêt général ? Avant donc de chercher à me persuader que tu es serviteur zélé de la société, prouve-moi que tu n'en es pas ennemi perfide ; avant de prétendre lui être utile, commence par ne plus lui nuire. En est-il qui souscrivissent à cette condition ? Non ; il n'en est point. Les dévoyés par principes n'agissant que par des motifs de l'intérêt de la corruption, ils sont persuadés que nul homme ne peut agir par le sentiment des loix de notre être qu'ils ont toutes déplacées, lorsque, dans l'ignorance de sa nature, ils ont tiré de l'amour de nous-mêmes les monstrueux systèmes de l'égoïsme de la discordance.

LXIV.

QUELQUE méchant que soit un homme, il ne pèche que par l'esprit, & non par le cœur.

comme l'on est accoutumé de le penser; parce que l'homme étant tout aussi nécessaire de fuir le malheur, que de chercher le bonheur, si le méchant savoit que le crime qu'il va commettre, loin de le mener au bonheur, ne le rendra que plus malheureux, il ne le commettrait certainement pas.

Que de gens ne voyons-nous pas dans le monde, se couvrir de ridicules par une manière d'être qu'ils croient la meilleure, & dont ils espèrent l'estime, l'admiration, c'est-à-dire, leur bonheur idéal? S'ils se corrigent, ce n'est que lorsque l'âge, l'expérience & la réflexion les ont éclairés.

Sans doute que celui qui meurt avec beaucoup de réminiscences de sentiment, renaît plus sensible & plus aimant que celui qui en a moins; mais ces réminiscences sont des lumières acquises dans les types & les prototypes qu'il a déjà usés. Ce n'est donc qu'en ce sens que l'on peut dire d'un homme, qu'il a le cœur bon ou mauvais, suivant que ces réminiscences ou ces lumières sentimentales fourniront plus ou moins d'appui aux loix de son être, & lui inspireront plus ou moins de répugnance pour le désordre & l'injustice.

Les philosophes modernes, après avoir observé des disproportions ou des incohérences entre le caractère & l'esprit de l'homme, mais ne connoissant pas la nature de son être, ont fait des distinctions indéfinies, comme de n'avoir pas l'esprit de son caractère, ou d'avoir trop de caractère pour son esprit, ou trop d'esprit pour son caractère, &c. &c. Voici donc ce qu'ils ont entrevu : Les hommes, à leur premier prototype, & dont la destinée passagère est d'être modificateurs, ont ordinairement le caractère de leur esprit; c'est-à-dire que leur sentiment étant peu modifié, & n'ayant que leurs loix à violer, ils peuvent, sans faire de grands efforts, employer tous les moyens propres à leur procurer l'existence où ils espèrent trouver le bonheur qu'ils sont nécessités de chercher. Dans tous les autres hommes, il se passe des combats plus ou moins rudes entre l'esprit & le sentiment, selon le degré de modification où ils sont arrivés, comparativement aux opinions de leur esprit sur la nature de notre être & sur la nature des choses, ainsi qu'aux principes d'après lesquels ils ont résolu de se conduire. C'est parmi ceux-ci que l'on en trouve qui, attirés d'un côté par

leurs loix & les réminiscences du sentiment ; & de l'autre , par les erreurs accréditées ; offrent à-la-fois beaucoup de savoir & d'esprit , & peu de force & de suite dans ce qu'ils entreprennent , & dont l'on dit , par conséquent , qu'ils n'ont pas assez de caractère pour leur esprit , ou qu'ils n'ont pas l'esprit de leur caractère , &c. Mais qu'un de ces hommes vienne à s'éclairer sur la nature de son être , & sur la nature des choses extérieures , son prochain & nouvel ensemble surprendra , parce qu'il aura travaillé à son équilibre avec d'autant plus de persévérance ; qu'il avoit l'évidence des causes de ses tourmens , & qu'il trouvoit du soulagement , du repos , du bonheur , à mesure qu'il avançoit vers le centre de son harmonie ; tandis que ses frères de la même classe vivront malheureux , & périront d'ina-
nition ou de mort violente , pour revenir jouer des rôles abjects sur ce théâtre où l'orgueil les a portés d'en croire à l'esprit préférablement à l'assentiment intérieur de leur conscience , faite d'avoir étudié le point harmonieux ,

Car si l'homme né bon , parvient à vaincre sa répugnance pour le mal , ce ne fera jamais que par les erreurs de l'esprit qu'il se con-

rompra derechef ; & plus les réminiscences auront été vives , plus sa répugnance sera grande , & plus il souffrira dans son nouvel état de corruption. Il s'en prendra aux Dieux & aux hommes , quand il suffiroit d'un coup d'œil , & sur la nature de son être , & sur celle des choses relatives , pour changer tout-à-coup son sort. Mais l'on ne veut en croire qu'à ses propres expériences multipliées ; & de là , cette observation de tous les temps , que l'expérience des pères est perdue pour les enfans.

Mais ce que l'on n'a peut-être pas encore dit , 1°. c'est que c'est aux réminiscences du sentiment qu'il faut attribuer certaines affections & certaines antipathies , dont l'on ne peut pas plus se rendre compte , que celles que l'on observe dans les différentes espèces des êtres ; 2°. que ce sont les réminiscences du sentiment qui ont donné l'origine aux deux opinions suivantes : 1°. *Apprendre n'est que se ressouvenir* ; 2°. *l'on partage plus vivement les peines qu'on a éprouvées soi-même*. Ce qui est très vrai , parce que les réminiscences renforcent notre loi de pitié. Si les femmes sont plus compatissantes que les hommes , ce n'est que parce que la pitié harmonisant d'ordinaire

avec leurs prétentions, leur situation, & avec le genre de bonheur qu'elles poursuivent, elles n'ont pas, comme les hommes, des occasions assez fréquentes, des intérêts assez répétés, pour lui faire souvent violence, & vivent par conséquent dans une habitude toute contraire. Aussi, lorsque l'intérêt de leur bonheur idéal exige qu'elles vainquent cette habitude, obligées alors de faire un violent effort, elles portent la colère, la haine, la vengeance, la cruauté à des excès étonnans. Les âmes n'ont point de sexes, elles développent successivement des prototypes mâles ou femelles, suivant les expériences qu'exige leur modification, pour enfin arriver dans les séjours de l'harmonie, où elles se réunissent à leurs plus proches correspondantes. Cependant les femmes sont en général plus avancées dans leur modification, que les hommes; c'est ce qui les rend si attractives tant qu'elles ne s'oblitérent point, & si répulsives lorsqu'elles se dévoyent jusqu'à s'hommasser & manquer, d'une manière dégoûtante, la fin de leur destinée présente. Qu'une duègne qui ne peut plus dominer par l'amour, roule de gros yeux & cherche à dominer par la crainte, cela est déjà bien laid.

mais que cette ambition se peigne dans les traits de la jeunesse, de la douceur, & convulsionne les fibres délicats de la beauté, quel renversement, quelle immodestie, quelle dépravation! cela n'a plus de nom, cela fait bien mal.

L X V.

COMMENT te trouves-tu, *Damon*, de la décoration que tu obtins il y a un an? Combien tu la désirois! Que de fureurs, que de menées, que de projets de vengeance contre ceux que tu soupçonnois te l'avoir fait manquer la précédente année! Cependant de quoi r'a-t-elle guéri? Tes jours en sont-ils plus sereins? ton sommeil en est-il plus calme & plus profond? En as-tu meilleur appétit? Digères-tu mieux? N'as-tu plus d'emportemens? Ne désires-tu plus rien avec la même fureur? Quelles sont maintenant tes émotions? Penses-y, & tu sauras ce que tu dois à ton cordon, parce que ce sont les émotions qui constituent & le sentiment du bonheur & celui du malheur; que l'être malade, discordant, n'en a d'ordinaire que de douloureuses, & n'en peut éprouver une seule qu'elle ne soit troublée, atténuée par les habituelles, & les vapeurs qui s'exhalent du fonds qui les nourrit.

L X V I.

L'ON se trompe en attribuant nos égaremens aux fibres, au sang, à la bile, enfin à une nuance dans le prototype; ce n'est qu'aux erreurs de l'esprit qu'ils appartiennent. L'on ne se fâche pas pour des sujets indifférens, & l'on a d'excellentes raisons à donner aux gens qui s'emportent pour des choses qui ne sont pas de notre collection.

Il n'y a guère que tu eusses tout sacrifié à l'objet que tu dédaignes aujourd'hui; d'où vient ce changement? de ce qu'après avoir éprouvé cet objet, tu as reconnu son impuissance à te donner ce que tu en espérois: cependant combien d'heures cruelles il t'a fait passer! que de plaisirs tu lui as sacrifiés! que d'ennemis il t'a fait! & quelles influences cette erreur détruite ne conserve-t-elle pas encore sur la position présente & sur l'état actuel de ton ame! or, il en est de même de ce qui te dévoie maintenant; car l'amour propre, aussi fertile en résultats fâcheux qu'en illusions, dont M. de la Rochefoucault a admirablement dépeint la superficie, n'est au fond que l'amour de nous-mêmes, qui ne peut jamais nous abandonner, qui prend différentes formes, produit

différens effets, & reçoit des noms différens, selon l'objet auquel il s'attache, & selon le prix que nous attachons à cet objet. Si cet objet est futile & généralement reconnu pour tel, & que l'on vienne à nous y bleffer, alors les marques de notre douleur passent pour provenir d'un excès d'amour propre; & ceux qui nous en accusent, croient sincèrement en avoir moins que nous; mais le fait est, que nous en avons tous une égale mesure, & que celui qui paroît en avoir le moins, sans cependant être un sage, ne mérite cette réputation que par son adresse à se déguiser, ou parce qu'il aura placé l'amour de lui-même dans des objets plus estimés, & qui produisent des effets extérieurs d'un genre plus relevé dans l'opinion de la société, & des chagrins plus nobles & plus fondés à ce que croit l'ordinaire des hommes.

LXVII.

LES courtisans, les ambitieux, les gens à argent n'étant rien moins que bons, se plaisent à confondre la bonté avec la foiblesse, & la dureté avec la force. Nécessités de chercher le bonheur, ils sentent que se refuser à ce qu'il exige de nous, est une foiblesse; & comme

ils s'en éloignent en raison de leurs progrès dans la discordance, & qu'une méchanceté leur paroît en nécessiter une autre, ils peuvent, d'après ce calcul, arriver au degré de dépravation où l'homme devient inexplicable pour celui qui ignore sa fin de destinée, la nature de son être, & le jeu & les fonctions des loix universelles.

C'est ainsi qu'en partant d'une donnée vraie, le sage & le fou s'écartent à l'infini l'un de l'autre ; car rien n'est plus vrai, que c'est une foiblesse de se refuser à une action qu'exige de nous le bonheur que nous sommes nécessités de chercher ; mais fier de ta discordante force, si tu voyois les misères vers lesquelles tu gravis aussi péniblement qu'orgueilleusement, quelle seroit ta confusion & ta frayeur ?

L X V I I I.

LE sage soumis par toutes ses loix à la loi de justice, fait plaindre & punir ; il est prêt à boire la ciguë, ou à mourir sur la croix si l'intérêt de la vérité l'exige.

L X I X.

L'HOMME harmonieux est à-la-fois facile & inébranlable, tandis que le vaniteux, qui manque de lumières, est opiniâtre & foible ;

par-tout où il croit pouvoir dominer impunément, il a un vouloir particulier, & cherche à s'aveugler & à tromper les autres, à peu près comme fou qui, pour augmenter sa fortune & donner une haute idée de son opulence, se faisoit des lettres-de-change à lui-même ; il est terrible au foible, méprisable au fort, & le moindre accident l'altère.

Au spectacle, où il y en a pour tout le monde, où l'intérêt de l'un ne s'oppose pas à celui de l'autre, où, quand l'auteur & l'acteur sont dans le vrai, l'action & la réaction des loix de notre être semblent, en doublant le sentiment de chacune, confondre les âmes des spectateurs : dans cette délicieuse union, nous sommes tous d'accord sur la force qui mérite l'éloge ou le blâme, l'admiration ou le mépris, l'estime ou la haine.

N'est-il pas vrai encore que, si un homme porteur d'une bonne nouvelle, ne reçoit pas une marque de satisfaction de celui qu'elle regarde, nous en sommes choqués ? Pourquoi cela ? c'est parce qu'il est dans la nature de l'être social de communiquer à ses semblables la joie dont il est rempli, & qu'en ce cas, nous sentons qu'on ne peut manquer à cette espèce

de devoir que par une personnalité acérée & discordante; tandis que le porteur d'une mauvaise nouvelle ne nous paroît mériter aucun ressentiment, parce qu'il est également dans la nature de l'être social de compâtrer aux chagrins de ses semblables, de répugner à leur servir de canal, & que le chargé d'une pareille mission est supposé d'en sentir le désagrément.

Mais l'égoïste se traînant à la poursuite de son intérêt, qui ne fait que succomber à des mouvemens d'avarice ou d'orgueil, que l'on fait incapable de résister à la tentation, que l'on connoît pour ne pouvoir être retenu que par la crainte; l'égoïste bouleversé d'inquiétudes, de désirs, de terreurs, ne passera pas moins pour un homme fort, près de toutes les personnes qui ne voient le bonheur que dans les objets extérieurs & passagers; par cela même qu'il fait avec suite ce que leur sentiment ne leur permet pas toujours d'imiter, & ce que, cependant, l'assentiment universel condamne; parce que le cri de nos loix perce, comme je l'ai déjà observé, au travers les bruits contradictoires de l'ignorance, & forme l'accord sensible de l'éternelle vérité.

Ce cri est quelquefois si pénétrant, qu'il
communique

communiqué jusqu'au plus dépravé égoïste, l'enthousiasme qu'inspirent toujours au public les actions vraiment généreuses. Alors vous diriez qu'il s'est fait un heureux changement dans cet homme, & qu'il n'attend que l'occasion pour le manifester ; mais l'occasion se présente-t-elle ? vous le voyez froid, embarrassé, se reprochant en secret son imprudente admiration : il n'est plus occupé que de la manière d'é luder un sacrifice qui seroit autant de perdu pour son genre d'existence, & qui est étranger à l'espèce de considération & de bonheur qu'il poursuit.

L X X.

ZÉNON dit : Le sage prendra part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'en empêche.

Si je me fais autant d'ennemis que j'ai de concurrens ; si, traversé dans mes opérations, je ne puis faire le bien ; si je prévois que mon gain se réduira à ne perdre que mon repos, est-ce quelque chose cela ?

Epicure dit : Le sage ne prendra point de part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'y oblige.

S'il est un emploi digne du sage, & que

M

toi seul puisse dignement remplir, présente-toi pour l'accepter. . . . Ce n'est qu'à la folie de regarder cette vie comme la fin de l'homme, qui attache tant d'importance aux choses *utiles*, tandis que ce qui passe le nécessaire, n'est qu'un nouvel objet de discorde, un aliment aux rapaces spéculations des tyrans & des fripons, enfin un poison qui ne fait que retarder & rendre plus douloureuse la modification de ceux qui s'en abreuvent, & qui réduisent la nation à dire avec l'âne de la fable: N'importe à qui j'appartienne, nul maître ne me chargera un fardeau plus pesant que celui que je porte. — Mais là où chaque citoyen est une parcelle de la majesté, là où la société entière est le souverain, l'on ne peut pas mettre en question ce que nous devons à la patrie, sous en trouvons les préceptes dans les loix de notre être, dans le sentiment de la confraternité naturelle; & soit qu'on y réfléchisse, ou qu'on obéisse au mouvement général, qu'on se laisse seulement pénétrer par les influences de l'action & de la réaction sociales, & l'on s'y sent porté vers l'utilité publique; au lieu que sous un gouvernement corrompu, despotique, personnel, la réflexion & les influences mènent

à l'égoïsme, & le sage n'y a que faire.

Cependant qu'un homme engagé sans savoir comment, dans un état quelconque, vienne à s'éclairer sur les chutes dont il est menacé, & prenne le parti de fuir tant d'écueils, sans toutefois bleffer aucune harmonie, il n'en sera pas moins blâmé par ces gens dangereux par-tout, qui nuisent aussi souvent que leur intérêt l'exige, & osent encore se targuer d'être utiles à la société; ce que je puis leur accorder, mais non comme ils le prétendent. Ils ne sont utiles que parce que l'harmonie universelle est combinée de façon à ce que rien ne puisse se perdre absolument; qu'aucun être ne puisse s'inutiliser, & que le mal que nous faisons profite toujours à quelqu'un, & ne recule que nous & ceux qui nous envient l'horrible gloire de l'avoir fait.

Mais Léandre a beau renoncer aux dignités & aux richesses, s'il n'a que les bras & les jambes hors de la foule, si sa cache n'est que le point où il s'imagine faire le plus d'effets, quand même il ne se tromperoit pas en pensant que les hommes jaloufent ses préférences, son sort n'est pas plus digne d'envie que celui de l'avare qui voit bien mieux que lui tous

les plaisirs dans son coffre-fort, & qui ne craint pas davantage les voleurs, que Léandre des yeux appréciateurs. Si la perte d'une obole afflige l'avare, Léandre ne ressent pas moins vivement le moindre échec porté à sa réputation. L'un & l'autre vivent dans une anxiété perpétuelle, & qui verroit leurs ames à découvert en auroit pitié. Cependant Léandre n'a plus qu'un nœud à rompre ; mais il faut ne plus rien espérer & ne plus rien craindre sur la terre, pour ne jamais succomber à la tentation de donner opinion de soi ; tentation fertile en chutes & en remords, & qui, comme toutes les autres erreurs, ne se déracine que par les douleurs qu'elle cause.

L X X I.

QUE de vérités l'homme du tourbillon reconnoît au coin de son feu, que, rendu à la société, il abjure par sa conduite & par ses discours, & qu'il n'oseroit même avouer ! Livré à lui seul, les loix se font entendre, elles le rappellent à l'ordre ; le bon génie inspire des pensées salutaires ; le jeu des loix universelles a amené des événemens dignes de ré-
 flexion, & la douceur de l'harmonie se fait sentir.

Mais de retour dans la foule, les dévoyés réagissent sur lui ; les préjugés de la discorde le menacent, & n'entendant plus que les maximes de l'esprit détaché du sentiment, il retombe dans le mal-être, & les mêmes folies sont réessayées, sans pouvoir le guérir de l'oppression de la pesanteur d'ame qui le conduisent au tombeau.

L X X I I.

LES vices se communiquent ;
 1°. parce qu'ils tiennent aux opinions de bon ton ; 2°. parce qu'ils nous promettent & la fortune & des jouissances ; 3°. parce que, pour adopter les vertus, ou pour ne pas les infidéliser, il faut que l'esprit soit aussi convaincu, que le sentiment en est souvent persuadé, que la vertu seule peut assurer notre bonheur ; & ce n'est pas là ce que pense la foule influante. Cependant en méditant sur sa vie passée & sur les chagrins présents, chacun trouveroit que la vertu assaisonne délicieusement les plaisirs qu'elle nous permet de goûter ; & qu'au contraire elle empoisonne (actuellement ou dans leurs suites) ceux que la justice éternelle nous interdit, même les plus innocens, quand, pour nous les procurer, nous offensois l'harmonie ;

LXXIII.

LES hommes passent comme des ombres. Demain l'on ignorera que tu as vécu, ou ce que l'on dira de toi ne te touchera plus. Dans un plus grand développement tu feras plus instruit & plus heureux que tu ne l'es, & tu compareras aux hochets de ton enfance les grands intérêts des hommes superbes.

Si tu es encore trop foible pour fouler aux pieds une bagatelle que la fortune t'avoit donnée & que l'harmonie t'ordonne de sacrifier, détournes-en ton esprit, & pense à la vie à venir.

Laisse-toi aller à l'indolence sur ce qui ne touche que pour tourmenter : récapitule dans ta mémoire le nombre des ambitieux que la mort moissonne au milieu de leur course, & de l'amertume de leur vie. Le calme que ces réflexions feront naître dans ton cœur, te prouvera que tu es couché sur le lit de la nature de ton être.

Mais ne prends pas pour la nonchalance du sage, cette préférence que l'on donne à sa paresse & à ses goûts sur les devoirs de son état; tu dois remplir les tiens avec la plus scrupuleuse exactitude; & quand l'autorité s'opposera au

Bien de la chose, qu'elle ne voudra pas de tes moyens, que tes raisons ne seront pas acceptées, persuade-toi bien que c'est pour le mieux; peut-être pas pour le mieux de la chose présente, mais pour le mieux d'une chose plus essentielle. Tout ce que l'on en voudra alors faire retomber sur toi, ne pourra plus te blesser, puisque tu feras absolument innocent, si, retiré dans la nonchalance, tu ne t'es pas donné des torts que ne se permet que la vanité ou l'intérêt de la discordance.

Ainsi, avant de te livrer au plaisir ou à quelque occupation de ton choix, regarde s'il ne te reste plus de devoirs à remplir, & ne remets jamais à un autre jour ce que tu dois faire actuellement. Libéré envers la société, tu trouveras plus de goût à ce que tu entreprendras, & tu y réussiras mieux.

Une conduite différente éloigne le calme, & se trouve toujours punie par des événements qu'amène le jeu des loix universelles.

LXXIV.

LORSQU'UN innocent, ou un homme d'un rang inférieur à celui que j'occupe dans la hiérarchie politique, m'aborde avec confiance, avec égalité; loin de m'en formatifer, cela me

va au cœur, & je me dis : Cet homme a senti mes loix.

Les hommes ordinaires ont du mépris pour une bienveillance qu'ils appellent banale, parce qu'égarés par différens intérêts de vanité, ils veulent qu'on les distingue ; & l'injustice de leurs prétentions, ou l'égarément de leur esprit, fait qu'ils n'ont pas cette pénétration qui sent l'équité avec laquelle l'homme harmonieux classe un chacun, quoiqu'avec l'air de les confondre tous. Cependant ces filoux qui ne se baissent que pour ramasser & ne rôdent que pour se lustrer, croient être bien supérieurs à ceux que l'attrait moral attire seul.

L X X V.

POURQUOI affecter une manière d'être mensongère, & courir après les objets de la discordance, quand, en sondant le fond de ton cœur, tu trouves que les plaisirs de l'orgueil sont mélangés & infectés de tant de craintes, de doutes, d'incertitudes & de soucis ? Si tu avois à recommencer des fragmens de ta vie écoulée, tu ne voudrois rejouir que du peu d'instans passés dans le sentiment de tes loix.

Rien de si rare que les hommes dont le maintien promet peu, & qui gagnent à être appro-

fondis. Presque tous montent leur ton au dessus de leurs facultés ; & quoiqu'ils aient souvent à rougir d'avoir si mal répondu à leur enseigne, ils ne se corrigent point. Cependant , comme pour ne pas se déranger , il est nécessaire de régler sa dépense au dessous de son revenu , de même l'harmonie exige qu'on reste en arrière de ce que l'on peut , par-tout où l'on n'est pas obligé de développer tous ses moyens. En faire parade, est vanité & injustice ; les exercer sur notre prochain , c'est pécher contre le précepte qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait : & tout ce que cette perfide délectation ne manque jamais de nous attirer tôt ou tard , est le juste châtement de nos infractions relatives.

L X X V I.

L'HOMME souvent trompé , ne veut plus s'en rapporter qu'à son esprit ; mais , en guerre avec l'assentiment de la vérité , il ne sera qu'inconséquent & malheureux , après avoir adopté les principes de l'égoïsme. Soit qu'il suive tantôt son esprit , tantôt son cœur , il ne sera jamais content de lui-même : ou le sentiment le poignera , ou l'esprit l'humiliera. Egaré par les objets de l'orgueil & par les maximes du jour ,

s'il cède à ses loix, à un mouvement de générosité, de modération; s'il se livre à la confiance, à un heureux épanchement, il en sera comme honteux, & croira que pour se réhabiliter, il doit en faire honneur à sa politique & à son adresse. Ne consultant pas la raison & le sentiment ensemble, afin de découvrir LE POINT HARMONIEUX, il est semblable à un vaisseau sans pilote & sans bouffole, abandonné aux vents..... Qui pouvoit le prévoir?..... Si j'avois tenu telle conduite!... si je m'étois tû!..... si j'avois répondu ceci au lieu de cela! &c. &c. c'est à quoi il passe sa vie. Ah! qu'il y auroit d'abstractions à faire avant de vouloir de ses plaisirs!

LXXVII.

PLUSIEURS suivent naturellement, & surtout dans la première jeunesse, le sentiment de l'harmonie; & ceux-là seront de vrais amis, jusqu'à ce que, engagés dans le monde, ils croiront avoir acquis des lumières, & calculeront l'amitié d'après le tarif qu'ils trouveront établi sur toutes choses. Et que d'atrocités n'a pas fait commettre, dans tous les temps, la nécessité de chercher le bonheur! l'histoire de la religion même en offre des exemples qui font frémir la nature.

Chacun hausse les épaules sur ce qui devoit un autre, & ne connoît rien de plus important que l'objet qu'il poursuit tout aussi follement. Ce spectacle où le sot & l'homme de génie font de niveau, & un côté singulier quand on connoît la nature de notre être & sa modification progressive, parce qu'alors ne mesurant pas le crime & la méchanceté sur l'offense faite à la justice, mais sur la foiblesse & l'égarement des hommes, l'on ne s'abandonne ni à la colère ni à la vengeance; & en songeant à tous les maux qui attendent le méchant pour l'éclairer, l'indignation tempérée par la bienfaisante pitié, nous ramène au point harmonieux; car l'on ne hait & l'on ne se venge, que parce qu'on croit avoir été lésé dans ce dont l'on espéroit le bonheur, & parce que cette erreur nous fait souffrir. De là vient que des objets qui nous paroissent méprisables, ont cependant un si grand prix dans l'opinion de plusieurs autres, qu'ils occasionnent journellement des colères, des haines, des vengeances que nous ne pouvons concevoir; & que nous ne manquons pas de bonnes raisons pour adoucir & consoler ceux qui se plaignent d'une chose qui nous eût peut-être encore irrités davantage qu'eux,

si elle nous étoit arrivée dans un autre âge ;
ou dans une autre position.

Pendant, tel qui me trompe est souvent incapable de vengeance, parce que, pour ne plus tromper les autres, il faut ne plus se tromper soi-même sur la nature du bonheur ; tandis que, pour ne pas désirer de se venger, il suffit que le sentiment soit modifié en nous à ce degré qui, nous montrant le vice comme une erreur & le vicieux comme un égaré, donne, d'un côté à la pitié, de l'autre au besoin de nous soustraire à la douleur de la haine, le pouvoir de nous désarmer plus ou moins facilement, c'est-à-dire, suivant que nous sommes plus ou moins sensibles au beau par excellence, & suivant que nous en avons une idée plus ou moins juste.

L X X V I I I.

QU'UN homme soit dévoyé par une chose ou par une autre, cela est indifférent quant au fond ; il faut toujours s'attendre à ce qu'il se conduira conséquemment à son but actuel. L'objet ne doit donc être considéré que sous l'aspect de ce qu'il exige du dévoyé. Une couronne peut exiger des crimes, & si alors il est nécessaire que mon ami m'immole, il m'im-

molera. La bienveillance des grands peut exiger que mon ami me trahisse, ou au moins qu'il me renie; il me trahira, il me reniera donc. *Lucullus* peut mettre sa table au prix de n'avoir aucune liaison avec moi; alors mon ami parasite m'éloignera, me fuira. Il n'est pas nécessaire d'étudier un homme à fond, pour savoir de quoi il fait dépendre son existence: c'est toujours là ce qu'il y a de plus saillant chez les hommes; & si la conformité des goûts est la cause de la plupart des liaisons, elle est aussi celle de la plupart des ruptures, quand elle n'a pas l'amour de la vertu pour base. Ainsi, pour oser décider laquelle de deux personnes liées ensemble, aime le moins & est la plus disposée à rompre, il ne faut qu'avoir étudié les besoins de l'une & de l'autre, lorsqu'on connoît déjà les accidens auxquels les objets de ces besoins sont exposés, ainsi que la conduite & les sacrifices qu'exigent l'acquisition, la possession & la conservation de ces objets. Mais après avoir bien médité sur ce sujet, l'on trouvera peut-être que l'amitié des gens du monde n'est guère plus solide & plus noble que celle qui règne entre deux chiens jusqu'à ce qu'on leur jette un os.

Tous ces sacrifices à l'objet principal, se font avec plus ou moins d'adresse ; car quelque dévoyé, quelque dépravé que l'on soit, les loix de l'harmonie ne s'éteignent jamais assez au fond du cœur, pour ne nous plus faire sentir qu'il est prudent de masquer aux yeux du public, les motifs d'une conduite criminelle & méprisable.

Difons une humiliante, mais grande vérité ; c'est que tous ceux qui tiennent principalement à la terre, qui cherchent leur bonheur dans ce dont les hommes disposent, (je n'en excepte pas même leur estime & leurs louanges aussi instables que le vent) qui y voient autre chose que des accessoires à peu près indifférens, seront nécessités de trahir l'amitié, quand leur objet principal l'exigera. Lorsqu'on connoît donc cette loi immuable de la nécessité, comment être étonné des plates brouilleries des gens de la classe commune du peuple de tous les rangs, de ces gens qui vivent au hasard, qui tiennent à tout sans tenir à rien, dont le lieu, la circonstance, les alentours décident de leur manière d'être, de leur humeur & de leurs opinions, & qui n'ayant de prononcé que le vague de toutes les prétentions de la vanité, vont à vau-le-vent ?

Cependant , lorsque la découverte d'une amitié intéressée , & souvent perfide , remplit d'amertume & de misanthropie l'homme sensible & honnête ; lorsque nous croyons si aisément que l'on ne nous aime que pour nos belles qualités , que l'amitié de nos amis est sans aucun mélange , qu'ils n'aiment en nous que le beau par excellence ; & lorsque , malgré la corruption générale , il se trouve encore tant de méchants , d'ambitieux , d'avares , de princes & de courtisans qui s'imaginent mériter & posséder de vrais amis ; tout cela n'est-il pas une preuve cachée , mais bien démonstrative de la possibilité d'un attachement dégagé de toute espèce d'intérêt passager ? Mais en cherchant la cause pourquoi nous n'aimons pas comme nous prétendons être aimés , & la trouvant dans l'objet quelconque dont nous attendons le bonheur , & dans la nécessité d'y tendre sans cesse ; nous apprenons que notre amitié obéit nécessairement à ce qu'exige l'objet qui nous promet le bonheur. — Nous nous faisons donc illusion sur l'amitié que l'on nous porte , parce que le principe de cette vertu qui agit sur notre sentiment , nous enseigne & ce que nous devons aimer , & comment

nous devons aimer pour n'être pas discordant & malheureux ; & nous n'aimons pas comme nous voudrions être aimés , parce que les erreurs de notre esprit fourvoient l'amour de nous-mêmes dans mille objets qui exigent la préférence , & qui absorbent toutes nos facultés.

[Ne compte donc pour un ami solide , que l'homme éclairé des principes de l'harmonie : si jamais tu en rencontres un de cette religion , tu le reconnoîtras à la paix qu'il fera passer dans ton cœur ; mais dès que tu voudras t'expliquer cet heureux effet par ton esprit détaché du sentiment , tu en étoufferas la semence.

Il est aussi des personnes d'un caractère que j'appellerai homogène , qui sentent , & dont les manières & la physionomie expriment si bien les loix de notre nature de destinée , qu'il ne faut que les voir pour les aimer & prendre toute confiance en elles. Ceux qui ne savent pas que nous avons des loix , ni quelle est leur influence , ni combien la vibration harmonieuse remue les loix correspondantes de nos semblables , ne pouvant concevoir un effet qu'ils jaloussent , en cherchent la cause dans l'esprit , quand elle est toute entière dans le sentiment

sentiment, & que la vanité de l'esprit ne peut que l'atténuer ; mais si ces personnes très avancées dans leur modification, ne sont pas éclairées des principes de l'harmonie, elles foibliront dans les occasions communes, n'auront d'énergie que dans les occasions rares, souffriront beaucoup de leurs fréquens écarts du centre de leur force & de leur bonheur, & discréditeront le bon naturel par une facilité & des complaisances condamnables & auxquelles elles ne se laissent cependant aller que par amour pour la concorde. Tout est bon en elles ; c'est pourquoi je les appelle homogènes. Si elles ne vivoient qu'avec d'honnêtes gens, elles seroient constamment vertueuses & heureuses, mais le défaut de société & le besoin qu'elles en ont, les portent souvent à partager des opinions & des sentimens contraires aux leurs ; condescendance qu'elles n'auroient point si elles étoient éclairées des principes de l'harmonie qui leur est si chère.

Mais qu'il nous ferre le cœur, & qu'il est malheureux celui qui ignore combien sont onctueux & bienfaisans les rayons modifiés par l'amour de nos semblables !

N

L X X I X.

IL est des hommes qui prétendent se transcaractériser , en se réservant néanmoins de rester ce qu'ils sont au fond.

Ils se choisissent donc un modèle , & croient qu'en s'efforçant de l'imiter en certaines manières , ils lui ressembleront parfaitement ; comme si la base ne répondoit pas à toutes les parties , & comme si ce que l'on conserve de son caractère propre pût ne pas visiblement trancher avec ce que l'on y ajoute d'étranger !

Nous ne pouvons pas nous transcaractériser , & cela est heureux ; mais nous pouvons nous modifier par la piété & par une grande attention aux loix de notre être. Dès que l'homme s'élève par la volonté , le sentiment & la prière vers le grand Principe , il en est particulièrement protégé. Élève donc souvent ton cœur & ta pensée vers ton père , il confondra les projets du méchant qui avoit juré ta perte , & te fera triompher de la prudence de tes ennemis.

Mais que la morale ne parle que par ta conduite ; ne communique tes principes qu'aux brûlans amis de la vérité , dont ni le maintien , ni le ton , ni les discours ne peinent : & ne te

trois pas non plus obligé de justifier ta sagesse devant des tribunaux très résolus de te condamner, quoi que tu puisses dire; tu ne trouverois dans leurs objections, que les motifs, l'aveuglement, la mauvaise foi, l'envie, l'orgueil, les erreurs & la folie qui dévoyent & affligent le monde.

L X X X.

Si j'avois à parler au peuple dévoyé, je lui dirois: « Vous avez assez essayé des objets » de l'orgueil, pour vous être éclairés sur la » fausseté & la perfidie de leurs promesses; » essayez maintenant la bienfaisance & la piété, » & vous ne tarderez pas à sentir que ce sont- » là les alimens de votre nature de destinée: » ne croyez plus à ce que vous disent les » hommes; ils ne font que se contredire les » uns les autres: ne vous rendez qu'à la vé- » rité que l'on reconnoît au contentement de » la paix intérieure, qui est le sceau que » l'Eternel lui imprima. »

L X X X I.

LE système du pur amour, tant débattu parmi les théologiens, ne doit ses partisans qu'au sentiment de l'harmonie de quelques personnes très avancées dans leur modification,

sentiment qui leur dit, que si même il étoit possible qu'il n'y eût ni félicité ni souffrances après nous, la vertu n'en devoit pas moins être la cause motrice de la conduite du sage. Mais ces belles âmes ne voient que l'amour de Dieu là où l'amour d'elles-mêmes leur commande l'obéissance à leurs loix, sous peine d'être agitées & malheureuses. Chez elles cet amour est tellement fondu dans l'amour de tout ce qui est beau & harmonieux, que le sentiment ne leur permet pas d'en séparer leur existence; mais l'impérieux persécuteur de Fénelon croyant n'agir que pour Dieu, n'agissoit au fond que pour lui-même. C'est l'amour de lui-même qui porte le fakir à se percer de clous, & le fanatique à dénoncer son frère à l'inquisition. C'est l'espoir d'un bonheur infini qui arma Ravailac. L'amour de nous-mêmes est la cause de tous les crimes, de toutes les vertus, de tous les maux, de tous les biens, selon que nous sommes dans la vérité ou dans l'erreur, selon que nous sommes avancés ou reculés dans notre modification, enfin selon que l'amour de nous-mêmes est harmonieux ou discordant.—L'impitoyable & attrabilaire dévot est donc un forcené d'autant plus dan-

géreux, que, concentré dans la soif d'une félicité, & la crainte d'une damnation éternelle, l'amour de lui-même prédomine, par le plus puissant des principes, le sentiment de toutes les loix de son être. Plus de terreur, son espoir est dans la mort. S'il ne peut atteindre au rivage de la félicité qu'à travers un fleuve de sang, la justice & la pitié crieront en vain; il déchirera avec la rage d'un tigre, le sein de son bienfaiteur, de son frère, de son père, de sa mère. Et, vu l'action & la réaction que nous avons les uns sur les autres, en joignant au motif d'un bonheur infini les incohérences dont des fourbes avoient composé le faisceau de la religion, nous concevrons sans peine & les massacres de la saint Barthelemi, d'Irlande, du Mexique, &c. & comment la haine, l'ambition, l'avarice ont pu étendre des bras ensanglantés aux pieds des autels du Dieu de paix, & espérer une éternité de bonheur pour prix de leurs fratricides.

L X X X I I.

QUE de personnes peuvent se rappeler le calme & la force dont elles ont joui dans le hemin de l'harmonie! mais les erreurs jointes

aux vérités de sentiment qui les y avoient attirées, s'étant présentées à leur esprit, & s'opposant à certains désirs, le tout leur est devenu suspect, de sorte qu'en s'affranchissant d'un joug, elles ont aussi abandonné les saintes maximes & les principes fondamentaux que la fourbe & l'ignorance avoient entourés de mensonges & d'inepties; & par cette conduite inconsidérée, elles sont retombées dans la foiblesse, le pyrrhonisme & la discordance.

Il en est aussi qui, passant continuellement de l'enthousiasme au dégoût, montrent tant d'inconstance & d'inconséquence, qu'ils sont méprisés de tous les partis, & qu'on les appelle des hommes sans caractère. Cependant cette apparente foiblesse ne provient que de l'ignorance où ils sont sur la nature de leur être & sur la nature des choses relatives, bonnes, louables, que cherche avidement un sentiment déjà modifié à un grand degré. Il est si vrai que leur foiblesse ne vient que de l'incertitude dans laquelle ils flottent, qu'on en trouve parmi eux auxquels personne n'oseroit proposer une perfidie, sans la masquer du voile de l'honnête ou du licite, & qui immoleroient mille fois leur vie, plutôt que de la conserver

pour une lâcheté, ou de commettre un crime évident. D'après cela, comment peut-on dire d'un pareil homme, qu'il est foible ? Dira-t-on d'un homme qui porte un fardeau de trois cents livres pesant sans se gêner, qu'il manque de force parce qu'on l'aura vu céder au choc d'un enfant ? Non, l'on pensera qu'il a cédé à cet enfant parce qu'il croyoit qu'il étoit raisonnable & juste de lui céder. Eh bien, pour engager ces prétendus foibles aux plus grands sacrifices, il est toujours nécessaire, & il suffit ordinairement de parvenir à leur persuader que l'action est louable ; car c'est de cette classe d'hommes que partent les soupirs les plus ardens & les plus sincères pour le beau par excellence : & si quelques-uns finissent par avoir l'air de ne plus le chercher, ce n'est que parce qu'ils désespèrent de le trouver. Mais qu'ils viennent à s'éclairer & à être frappés des charmes de la vertu, ils tireront de la source même de leur prétendue foiblesse, une force capable d'humilier & de confondre les plus déterminés dévoyés. Si l'erreur fournit tant de martyrs, que l'on juge de l'influence que doit avoir la vérité sur des êtres qui la cherchent sans cesse, & qui ne

peuvent obtenir que d'elle seule le bonheur qu'ils font nécessités de poursuivre. Mais de même que l'harmonie n'est que l'effet de l'ensemble des sons correspondans, les actions des hommes dont je parle, présenteront infiniment de discordances, tant qu'ils ne seront pas complètement modifiés ou éclairés. Ici ils n'oseront manifester une vertu partielle devant des gens accrédités & qui méprisent cette vertu; là ils rougiront d'un vice à la mode devant d'autres gens accrédités & qui auront résisté au torrent, tout cela parce que mes néophytes espéreront encore le bonheur des objets dont les hommes disposent, & que cette erreur les nécessite d'agir contre leur conscience aussi souvent qu'ils croient gagner au change; ce qu'ils ne peuvent plus croire quand on leur propose des actions si révoltantes pour leur sentiment, qu'elles empoisonneroient le reste de leurs jours: tandis que le dévoyé dont le sentiment est encore peu modifié, répugne moins à l'injustice, à la violence, à la cruauté, à la bassesse & au crime enfin qui lui promet des jouissances & du bonheur, parce qu'il est plus fourvoyé, & parce qu'il pressent moins.

LXXXIII.

MES loix physiques m'avertissent de mes besoins physiques ; ce n'est pas mon esprit qui en réveille le sentiment. Quand un objet inattendu menace mon œil, la paupière n'attend pas le syllogisme de l'esprit pour le couvrir ; mais les pyrrhoniens modernes mettent toute leur sagacité à trouver un intérêt de la discordance dans les actions harmonieuses auxquelles nous sommes invités, & par les loix que le grand Architecte a imprimées aux êtres destinés à vivre en société, & par la récompense invisible qu'il y a attachée.

Quand les dévoyés sont invités par ces heureuses loix, il est de leur prudence & de leur force de faire un retour de personnalité, afin de voir si ce ne seroit pas *une foiblesse* d'y céder ; alors ils cèdent ou résistent suivant qu'ils apperçoivent un gain ou une perte de la discordance ; mais le plus souvent le jeu des loix universelles amène des événemens qui les font repentir de leur fausse sagesse.

Quel concours de circonstances ne leur faut-il pas pour faire le bien ? Renonceroient-ils au plus léger plaisir pour secourir un inconnu de basse extraction ? Non , car ils seroient

foibles, & c'est là ce qu'ils peuvent imaginer de pire.

Cependant, par une inconséquence bien naturelle, ils admirent les actions harmonieuses auxquelles on ne peut prêter aucun des motifs qui les décident eux-mêmes, parce qu'aussitôt que l'esprit d'orgueil se tait, le sentiment de l'harmonie parle, & que l'empire de nos loix est si inextirpable, qu'il n'est point de bonne action qui n'en reçoive le premier mouvement.

Loin donc que le premier mouvement qui nous dispose à secourir notre prochain, à lui éviter un déplaisir, ou à lui procurer un plaisir quelconque, parte du sentiment de l'intérêt de corruption, il nous est inspiré par l'intérêt du sentiment de l'harmonie, & nous n'y résistons que par réflexion, ou nous ne lui donnons un autre motif que par une erreur de l'esprit. Dans le choix d'obliger ou un homme puissant, ou un simple particulier, le vulgaire ainsi que le dévoyé du plus grand genre, se décidera toujours pour le premier, vu que, sollicité par l'intérêt du sentiment, le sentiment de l'intérêt le détermine du côté où il aperçoit un avantage à ses erreurs, parce que cet intérêt étant la plus haute sagesse qu'il connoisse,

il y ramène les bons mouvemens dont il ignore le principe.

Mais un homme d'une bienfaisance ostentative n'est pas encore un homme perdu ; il faut sentir le beau pour en faire cas, & penser qu'il peut avoir du succès, autrement l'on seroit forcé de regarder tout sacrifice, tout acte harmonieux comme une duperie. Mais celui qui s'efforce le plus de le persuader aux autres & à lui-même, oseroit-il dire hautement que toutes ses actions sont fondées sur un intérêt de la personnalité discordante, & qu'il fera l'ennemi de son ami, l'ennemi du genre humain ; qu'il sera vil, perfide, lâche & cruel par-tout où cela lui paroîtra avantageux ? Non ; il liroit dans son propre cœur l'horreur qu'il inspireroit. Qu'un homme qui aura surpris son admiration par des traits en apparence généreux, se trouvant démasqué, ne lui fasse plus voir qu'une ame hypocrite & cupide, il en sera douloureusement affecté, il en sera révolté, parce qu'il avoit très distinctement senti que l'homme peut agir par des sentimens nobles & harmonieux ; & cette douleur n'est pas toujours l'humiliation de nous être trompés, comme l'ont avancé quel-

ques philosophes superficiels ; car si je suis humilié d'avoir pris un honnête homme pour un fripon , je ne sens pas moins un grand plaisir quand , revenu de mon erreur , je passe du mépris & de la haine à l'estime & à l'amitié.

L X X X I V.

LE dévoyé , quoiqu'arriéré dans sa modification , peut cependant avoir acquis par l'étude des loix de notre être , de grandes connoissances sur l'harmonie sociale , & partant de là , faire de si belles dissertations sur la vertu , que le plus clair-voyant y soit pris , s'il ignore la conduite & s'il ne suit pas les mouvemens spontanés de cet homme. Mais d'où vient que tel affiche de beaux principes , & en pratique de mauvais ; & que tel autre affiche de mauvais principes , & en pratique communément de bons ? de ce que le premier , arriéré dans sa modification , admet la vérité par-tout où elle lui est utile ; & politiquement , là où elle n'est pas contraire à son intérêt particulier : mais le second , plus avancé dans sa modification , plus ébranlé dans sa sensibilité , craignant de heurter les opinions des prétendus aigles , raisonne d'après les erreurs cou-

rantes, & ne confesse la vérité de son senti-
 ment que là où il ose & là où son objet prin-
 cipal lui en fait une loi. Je conclus donc,
 qu'ignorant également & la destinée naturelle
 de notre être, & le point harmonieux, le
 premier plaide la cause de l'intérêt du senti-
 ment, & le second, celle du sentiment de
 l'intérêt; & que rien n'est plus trompeur que
 la parole de l'homme. Le bon se repose sur
 sa conduite, le méchant sur l'opinion qu'il
 cherche à donner de lui. Mais celui qui affiche
 dans ses discours les plus détestables maximes,
 ne souffriroit pas plus patiemment qu'un autre
 qu'on l'accusât d'une détestable action. Je con-
 nois des vicieux bien impudens, mais aucun
 qui ne jetât feu & flamme, si j'osois lui dire :
 Tu regardes la pitié comme une lâcheté, & la
 justice comme un leurre inventé par l'homme
 puissant pour esclaver & entraver le foible ;
 tu immoles tout à ton intérêt, & la crainte
 seule peut te retenir d'un forfait : tu ne veux
 pour ami que des complices & des dupes :
 tu n'admets de plaisirs que ceux que goûte la
 brute mieux que toi, & tu ne désires les ri-
 chesses, les grandeurs, le pouvoir, la gloire
 même, que pour te procurer de cette espèce

de plaisirs : tu renies Dieu , & tu n'attends que l'anéantissement : tu es l'ennemi de ton père & de ton fils , uniquement parce que l'un est ton père & l'autre ton fils ; tu hais ton propre sang : en un mot , tu es l'homme du livre de Lucius !—Pourtant , que de gens sont jaloux de persuader que ce livre contient la morale par excellence , & qu'ils ont *la force d'ame* de la pratiquer ! J'ai donné la raison de cette inconséquence dans l'article XVII du premier livre de ce Manuel.

L X X X V.

L'AMOUR & la justice forment la base de l'harmonie individuelle & de l'harmonie sociale.

Celui qui troque l'amour & la justice contre des richesses & du pouvoir , donne ses facultés de jouir pour des moyens de jouissance , & desèche dans son superflu.

L'amour & la justice formant la base de l'harmonie , la véritable reconnaissance , ainsi que la véritable amitié , est soumise à leurs loix ; c'est pourquoi l'on trouve tant d'ingrats & si peu d'amis. Ceux que le monde appelle des amis chauds , se plaisent sans doute à faire

du bien ; mais l'accord de la raison & du sentiment leur est si inconnu, que les plus grandes injustices, les crimes les plus atroces changent de nom dans leur bouche, lorsqu'ils servent leurs discordantes affections, ou qu'ils partent de leurs créatures. Ce sont pour l'ordinaire des cœurs sans affiette, des têtes dérégées, des caractères confus, pleins d'incohérences, & qui, quoiqu'esprits transcendans, ont ceci de commun avec les esprits les plus vulgaires, qu'il suffit de contrarier leurs vues, (légitimement, consciencieusement, innocemment, ils ne font point de distinctions) pour être en butte à leur haine, & pour entendre gronder leur vengeance.

L'amour & la justice formant la base de l'harmonie, quelque bien que m'ait fait le méchant, m'est-il possible de l'aimer, de justifier ses crimes, de me ranger de son parti, de ne pas lui paroître ingrat, si je suis juste & que j'aime mes semblables? Et si la justice & l'amour de mes semblables ne forment point la base de mon caractère, comment pourrai-je négliger mon intérêt, mes plaisirs, l'unique objet de mes recherches; sacrifier enfin l'espoir de ce bonheur idéal à celui qui ne peut plus

rien pour moi, ou qui m'est actuellement moins utile que son ennemi ?

Difons-le fans détour ; la reconnoiffance n'est qu'un mot imaginé par les hommes pour exprimer une efpèce d'amitié qui, ainfi que toutes les efpèces d'amitié, a des nuances à l'infini. La reconnoiffance dérive de l'amitié, comme la vengeance dérive de la haine. L'on ne voit plus d'actes de vengeance que de reconnoiffance, que parce que les premiers flattent l'intérêt de l'efprit d'orgueil, au lieu que les autres lui coûtent, & que l'homme, toujours entraîné par fon intérêt, n'est pas loin de haïr le bienfaiteur qu'il ne peut aimer.

Cependant deux voleurs me dévalifent ; l'un me fauve la vie quand l'autre me la veut ôter. Où est l'intérêt du premier, dans fa loi de pitié, loi fi chère aux malheureux, & fi néceffaire au fyftème focial. L'action de cette loi dans le cœur du voleur, fe fait sentir à toutes les puiffances du mien, & toutes mes loix harmonieufes frémiſſant à-la-fois, réagiffent fur les fiennes. Il s'attendrit ; je l'aime à cet instant profondément, nos larmes fe confondent, & il me donne de nouveaux fecours.

— Les voleurs font pris, condamnés & menés

au

au supplice. Les spectateurs instruits de ce qui s'est passé, mettant la générosité de l'un en opposition avec la cruauté de l'autre, & se représentant ma situation, partageront avec moi les émotions que j'éprouverai alors de la mort de mon libérateur, à la vérité dans des nuances différentes ; mais comme les nuances ne changent pas la nature de leur principe, le principe de l'émotion dominante sera le même chez moi que chez eux qui font la partie désintéressée, & ce principe est d'amitié. Nous aimons l'homme qui s'est attendri sur son semblable, qui l'a sauvé, l'a secouru, & ce n'est que la réflexion qui, nous faisant passer du libérateur au voleur, nous porte à approuver sa triste fin, & à atténuer, non sans regret, les émotions du bon instinct sentimental, par les pensées qu'inspirent la justice & l'intérêt de la société, le seul intérêt que nous ayons actuellement, & qui n'est d'ordinaire pas assez vif chez les hommes pour l'emporter sur le plaisir d'aimer, de plaindre, de justifier, d'être bon, jusqu'à ce qu'un intérêt direct les rende perfides pour leur bienfaiteur, ou leur ami.

Il est donc clair que, puisqu'il ne peut exister d'amitié & de reconnaissance solide qu'entre



les personnes éclairées des principes de l'harmonie, il en est peu qui soient fondées à se plaindre de la perfidie & de l'ingratitude, quoiqu'il soit vrai que la magie de nos loix fasse généralement blâmer une conduite ingrate, malgré que l'on sache qu'elle est nécessaire au but de l'ambitieux. Cette magie fait encore qu'il en est qui mettent de l'ostentation à rester attachés à leur bienfaiteur tombé dans la disgrâce, & que d'autres choisissent ce moment pour se réconcilier en apparence avec leur ennemi; mais lorsque le disgracié est un homme vicieux, ces hypocrites ne donnent pas le change aux gens de bien éclairés.

Donnons aussi la raison de l'affection que nous inspire celui que nous avons obligé. Plusieurs pensent que c'est parce que nous devons compter sur quelqu'un qui a déjà reçu des arrhes de ce que nous sommes disposés à faire pour lui, & en attendre un retour mérité. Mais si la distance qu'il y a souvent du protecteur au protégé ne prouvoit pas qu'au moins ce calcul ne peut pas toujours exister, tandis que cependant l'effet est toujours le même; vu la constance & l'universalité de cet effet, on auroit dû lui supposer une cause plus profonde,

& la chercher dans la nature d'un être social qui trouve nécessairement du plaisir dans l'exercice des loix de sa destinée, & qui en espère encore de la réaction de ceux qui en sont l'objet; ce qui fait que l'indignation, le mépris, la colère, la haine, la vengeance ne vont jamais plus loin que lorsqu'ils sont excités par une personne dont nous attendions des plaisirs de réaction. — L'on s'attache aussi quelquefois à de vils animaux, à des objets insensibles, à des meubles de nulle valeur, au point qu'on s'afflige de leur perte d'une manière qui paroît déraisonnable, sur-tout s'ils ont été quelque temps nos compagnons. D'où cela vient-il? de l'amour de nous-mêmes dans les loix d'une créature destinée à vivre en société; amour qui ne peut faire notre bonheur qu'en se répandant, & qui nous procure un bien-être, & nous attire des jouissances proportionnées à son extension harmonique; mais qui nous entraîne de précipices en précipices, nous étouffe de mal-aise, nous noie de chagrins, quand il n'est pas éclairé des principes du point harmonieux, & quand nous le gardons pour nous seuls. Et en revenant au premier propos de ce paragraphe, je le terminerai par cette

observation, que l'homme corrompu, ainsi que l'homme de bien, éprouve un plaisir à la vue & au souvenir de son obligé, quand au contraire le dévoyé éprouve une peine à l'aspect de celui à qui il est redevable d'un bienfait, parce qu'en ce moment il sent que la justice éternelle & les loix de son être lui imposent une dépense d'amour & de sacrifices qui pourroient autant alarmer ses discordantes affections, que la proposition de commettre un crime affligeroit l'homme de bien, si son bienfaiteur venoit à l'exiger de sa reconnoissance. Enfin nous avons été si amplement pourvus d'amour, les belles ames ont un tel besoin de le répandre autour d'elles, qu'elles prêtent du sentiment à mille objets divers qui n'en ont point, ou à des restes qui tiennent la place de ce qu'elles ont perdu; & que celui qui en fait un emploi discordant, ou qui le garde pour lui seul, en est ou blessé, ou empoisonné, suivant que, dans son aveugle personnalité, il essaie de lutter contre les loix de l'harmonie & celles de sa destinée présente & future.

L X X V I.

RENDRE au méchant au-delà de ce qu'on ne peut refuser au rang qu'il occupe, lui

Donner lieu de penser que nous aimons ou que nous estimons sa personne , alimenter son orgueil , nourrir ses erreurs , n'est-ce pas pécher grièvement contre l'harmonie sociale ? Cette route ne fauroit donc mener au bonheur.

L X X X V I I.

QUAND quelque contrariété viendra ébranler ta foiblesse , regarde ton orient ; c'est là que ces facultés solliciteuses , gages d'une nécessaire félicité , recevront les nouveaux sens du développement de ton être , & que tu entreras en jouissance des biens ineffables après lesquels leur relation te fait soupirer , & dont le germe inquiète & agite douloureusement ceux qui déplacent leurs loix. Oh , que la pensée de la mort renferme un baume bien-faisant ! que l'idée de l'éternité dépouille le monde de son éclat imposteur , & nous garantit de ses écueils & de son ivresse !

L X X X V I I I.

COMMENT les hommes découvriraient-ils la vérité & le chemin du bonheur ! ils ne remontent jamais à la source de leurs chagrins , & s'en prennent toujours à la cause prochaine. Celui-là se plaint de la perte d'un procès , des poursuites de ses créanciers , de son mal-

heur au jeu, de la perfidie de sa maîtresse ; du dérangement de sa santé, de la négligence de ses valets, de la maladie de ses chevaux, de la méchanceté de ses ennemis, de l'injustice des ministres, de la lâcheté de ses amis, de l'ingratitude du prince, enfin de tout ce qui tourmente sans cesse les grands, les ambitieux, les riches ; celui-là, dis-je, se plaint de tout cela qui n'a jamais songé à étudier ni la nature de toutes ces choses, ni celle de son être, afin d'examiner si les accidens dont il souffre, ne seroient pas le produit nécessaire de la nature des choses adaptées au hasard à la nature de son être, & s'il n'y trouveroit pas des attachemens, des opinions, des incohérences incompatibles avec le bonheur qu'il est nécessité de chercher.

Que d'esprit, que de génie l'homme supérieur emploie pour arriver à ce qu'il désire, ou pour se préserver de ce qu'il craint ! & ce sont ces traits d'esprit, ce sont ces coups de génie qui en imposent aux hommes ordinaires en leur persuadant que ce grand homme a tout pénétré. Mais, hélas, qu'il s'en faut ! L'illusion qu'il produit s'évanouira quand l'on aura observé que par-tout les mêmes erreurs font les

mêmes malheureux ; que cours , villes , bourgs , hameaux , princes & bergers ont tous leurs objets relatifs ; que par-tout où il y a des hommes , ils se mesurent & se battent pour ce dont ils espèrent le bonheur ; que si tel qui combat pour la place de premier ministre étoit homme du peuple , il combatroit de même pour le syndicat de son village ; que si tel brigand , mort sur la roue , eût été à la place de Darius , Alexandre seroit moins célèbre ; & que nous plaçons au dessus de tous ceux qui ne tendent qu'à s'immortaliser , que parce que le courage & la constance que leur inspire cet espoir , nous étonnent , & que le sentiment de l'infini qui les meut , les agrandit à nos yeux comme aux leurs.

Cependant , de tous ces fous qui embrassent l'ombre pour la réalité , aucun a-t-il jamais essayé de se justifier à lui-même , seulement le désir de la possession de ce fantôme auquel ils immolent tout , & dont ils ne doivent point jouir ? S'imaginent-ils qu'ils fauront dans un autre monde tout , mais tout ce qu'on pensera & dira d'eux dans celui-ci ? Ce seroit vraiment là un supplice pour des hommes aussi insatiables de louanges qu'ils sont injustes : ou

bien, quel prix pourroit avoir, dans leur nouvelle existence, un héroïsme fondé sur des opinions dont ils verroient clairement la sottise & la monstrosité? Laquelle de ces deux hypothèses leur plairoit-il d'admettre? aucune, fans doute. Mais qu'ils sachent au moins que leur Dieu récompense aussi mal le culte qu'on lui rend, qu'il fait payer chèrement les faveurs qu'il accorde ici-bas, & que quand leur esprit voit l'anéantissement de l'homme, le sentiment de leur conduite le dément.

L X X X I X.

L'AMBITION littéraire n'attire pas moins de chagrins qu'une autre; que tu mettes ton espoir dans ta plume ou dans ton épée, c'est la même erreur; chaque objet réagit relativement. Le vulgaire t'enviera; mais toi, tu fais ce qui précède, ce qui accompagne, ce qui suit les succès, & ce qu'il en reste au fond du cœur, après les avoir obtenus mélangés, comme cela arrive toujours.

X C.

UNE jolie femme a ses triomphes; mais aussi que d'amertumes! Le partage des opinions, les rivales qu'on lui préfère, les préférences qu'elle n'obtient pas, suffiroient pour

balancer ses plaisirs , quand même la beauté n'engageroit déjà ceux qui la possèdent, dans une carrière où les accidens forment une source de peines qui ne tarit point avec les affligeantes altérations qu'elle éprouve.

Pourtant , quelle n'est pas la passion de la femme pour cette fragile beauté dont le prompt effet flatte tant ses désirs , & promet tant à ses espérances ! L'a-t-elle perdue ? elle ne sait qu'actuellement comment il falloit en user. Si la nature lui a refusé cette arme à feu , & qu'elle l'en ait dédommagée par l'esprit, les talens , la fortune , même le génie , elle échangeroit volontiers tous ces moyens contre celui dont elle manque , & dont elle n'a pas encore éprouvé & l'insuffisance & les fâcheuses conséquences.

X C I.

CHAQUE état a ses peines , dit-on ; mais puisque chaque état a ses peines , pourquoi es-tu mécontent du tien ? c'est que c'est celui qui en a le plus. Voilà en général ce que pensent tous les hommes , parce qu'ils ne voient que la superficie des autres états , & parce que , dans l'ignorance où ils sont de leur nécessaire modification , ils prennent les coups relatifs

pour des maux qu'ils eussent évités, s'ils étoient nés dans une autre condition, ou s'ils avoient embrassé une autre profession. Mais il n'est ni sexe, ni condition, ni profession qui puisse nous dispenser d'être modifiés: tant que nous ne le ferons pas, nous resterons attachés sur l'enclume; & comme nous n'y éprouvons que ce qui est indispensablement nécessaire à notre modification, qu'importe donc l'état dans lequel nous nous trouvons enchaînés? Laisse-toi aller au jeu des loix universelles, elles dénoueront tes liens quand il en sera temps; garde-toi de les rompre pour t'échapper, car tu tomberois de fièvre en chaud mal. Jusques dans les choses les plus permises, il faut attendre l'instant où l'on peut se les permettre sans causer aucun ébranlement; & comme la paisible existence de l'homme le plus obscur est préférable à celle d'un héros angoissé, il est évident qu'on gagne, en restant patiemment à sa place, au moins autant qu'on perd en travaillant à s'emparer d'une plus élevée par les moyens qu'emploient les dévoyés, & que le parti le plus sage est de se glisser à travers la vie.

X C I I.

QUE celui qui se trouve plus heureux qu'il

ne l'étoit se fonde, il verra qu'il doit tout aux découvertes qu'il aura faites sur la nature de son être & sur la nature des choses relatives. Hommes de tout âge, de tout rang, de toute condition, voilà votre labeur: ne perdez pas vos jours à vous arracher des fagots d'épines.

Cette étude vous apprendra combien il est nécessaire que vous soyez affligés & dans vos recherches, & dans la possession des objets de vanité.

X C I I I.

C'EST l'ignorance de la nature de notre être & de la nécessité où nous sommes d'obéir à ce dont nous attendons uniquement le bonheur, qui a donné lieu à toutes les disputes sur la grâce, & naissance aux différentes sectes chrétiennes. La grâce sur laquelle l'on a tant disputé, dépend du plus ou moins de persuasion que ceci ou cela peut faire le bonheur de l'homme, ou lui être contraire; & cette persuasion, pour être fondée & pour faire le bonheur de l'homme, dépend du plus ou du moins d'expérience ou de connoissance qu'il a de la nature de son être; car si la persuasion vient des erreurs de l'éducation, ou des préjugés du parti dans lequel l'on est engagé,

elle ne fait que des furibonds & des malheureux. Lorsque nous prions & que nous invoquons Dieu, il nous garantit des peines & des douleurs qui ne nous sont pas nécessaires, & qui tombent sur d'autres pour les rappeler à lui. En satisfaisant à la loi d'adorer & d'invoquer Dieu, nous nous trouvons naturellement dans l'harmonie relative à cette loi, & évitons par conséquent tout ce qu'attire la discordance qui lui est contraire; ainsi de suite pour toutes nos autres loix. Applique-toi donc à les connoître; étudie donc ta nature de destinée.

X C I V.

SI parmi les descendans des quatre cents brigands qui s'établirent dans le Latium, dont ils firent un foyer de désolations universelles, il se fût trouvé un sage éclairé des seules vérités qui peuvent rendre les hommes heureux, il est vraisemblable que ces vérités éprouvées depuis deux mille ans, auroient fait quelque bien sur la terre. Mais que devons-nous aux sanguinaires folies de ce peuple tant vanté par les fous? Qu'est devenu cet échafaudage de l'orgueil, de l'injustice, de la férocité, de l'erreur enfin? Mon sage qui fait que le crime

n'est pas plus utile aux gouvernemens qu'aux individus, & que tous les hommes sont frères, eût-il été de la conspiration de Catilina, ou de la cabale du censeur Caton ?

X C V.

SOIT que tu doives agir ou conseiller, ne consulte que l'assentiment universel des loix de l'harmonie. Laisse les égarés se débattre dans leurs orgueilleuses ténèbres ; leurs mépris ne peuvent ni altérer la nature des choses, ni changer les conséquences & les influences de l'erreur & de la vérité.

X C V I.

SI la Providence t'a placé dans un creuset de la création de l'orgueil, satisfais à tes devoirs en homme de bien, jusqu'à ce que cette même Providence t'offre un pain moins amer & moins dur, parce que nul ne s'arrache de son point de modification, sans attirer sur lui une nuée de nouvelles peines, & que ce qui nous est utile, coule comme de source lorsque nous sommes résignés à tout & que nous conservons notre orient ; & comme le nécessaire finit là où l'opinion seule commande, quand tu auras de quoi te nourrir, te vêtir & te mettre à couvert, tu seras plus libre & aussi riche que le plus

grand potentat de la terre, si tu es sage.

Le superflu ne s'acquiert qu'aux dépens du nécessaire; la déférence publique, que par l'affoiblissement de l'harmonie individuelle, & la perte du plus doux charme social, l'égalité. La science ne s'acquiert que par la perte de la santé & du repos. Les honneurs, les richesses, les clients, les esclaves ne pouvant s'obtenir que par le dépouillement & l'affervissement de nos frères, leur acquisition est pénible, & leur possession pleine d'inquiétudes. Cependant c'est pour ces prétendus biens que les hommes se dépravent & se rendent réciproquement malheureux; c'est pour eux que les familles & les amis se divisent, & que le sang coule d'un bout du monde à l'autre.

Qui doute que Socrate, qui n'avoit besoin de rien, Socrate dans les fers, Socrate buvant la ciguë en causant avec ses amis; qui doute qu'en ce moment même Socrate ne fût encore cent fois plus heureux que ne l'étoient Anitus & Mélitus dans la fièvre de leur triomphe?

Comme nul ne peut pleinement jouir de son être moral, s'il n'est content, & que le contentement ne vient que de l'harmonie, compare la vie inquiète & l'horrible mort des courti-

sans de la fortune, à la vie & à la mort du sage de la Grèce, & choisis.

En parcourant ainsi les différentes classes des humains, tu auras le tarif des différentes existences.

X C V I I.

L'ON nous enseigne que nous ne péchons que parce qu'Adam a péché ; mais comment Adam eût-il pu pécher, s'il ne fût pas né avec la même nécessité de chercher le bonheur qui nous fait pécher nous ? Connoissons-nous l'espace de temps que comprenoient les jours de la création ? Pourquoi le prototype homme seroit-il le dernier type qui parût sur la terre, si notre être n'avoit pas dû commencer par développer & habiter d'autres types ? N'est-il pas dit ailleurs : Il faut que vous redeveniez enfans pour entrer dans le royaume des cieus ? Je ne vous rapporte ce peu d'observations, que pour prévenir que je ne regarde pas mon système comme tout-à-fait neuf, & pour faire remarquer que rien ne se ressemble moins qu'une bonne religion & la doctrine des théologiens. Nous pouvons nous soumettre à ce qui passe notre conception, mais non à ce qui est diamétralement opposé au point harmo-

nieux. Et qu'y a-t-il de plus diamétralement opposé à la puissance, à la prescience, à la justice & à la bonté de Dieu, que l'éternité des peines dont on menace un être qui n'est pas ici de son choix, qui n'est que parce que Dieu a voulu qu'il fût? Si donc il n'y a pas à se fier à celui qui n'est arrêté que par la pensée de l'échafaud, & si la peur du supplice ne fait pas le bon citoyen, nous sommes fondés à dire que le moindre défaut des dogmes incroyables pour l'homme qui pense, insuffisans pour celui qui ne pense point, est d'être indifférent pour le salut; & que si l'harmonie sociale exige que nous respections les mystères incompréhensibles de la religion de nos pères, quoique ces mystères n'aient rien de commun avec la morale universelle, cette même harmonie sociale, ainsi que l'harmonie individuelle, nous défendent rigoureusement d'admettre les préceptes qu'en tirent les orgueilleux & les ambitieux, quand le tribunal du point harmonieux condamne ces préceptes comme discordans. D'où il résulte que le sage pratique sa religion en tout ce qui n'est pas contraire aux loix gravées au fond de son cœur; qu'il salue les mystères, en les regardant

dant pour ce qu'ils font , & que plein de confiance en la bonté & la justice du père commun des hommes , il chemine en paix. S'il ose hasarder des opinions sur les choses impénétrables , il ne les présente que comme des conjectures ; son but n'est jamais que de rappeler les hommes aux loix de leur être , qui est le centre des vérités immuables du bonheur & du salut , dont l'on a hérissé les avenues de ronces & d'épines , & couvert de ténèbres.

XCVIII.

PLUSIEURS sages ont donné des vérités radicales ; mais des sophistes , des fourbes les ont si cruellement interprétées , ils les ont entourées de tant d'absurdités , qu'ils en ont fait des doctrines révoltantes pour la raison & le sentiment.

Quand donc aujourd'hui quelque malheureux désire s'éclairer , rebuté par-tout , il revient bientôt à la pâture ; car , veut-il parler de ce qu'il sent , où trouvera-t-il son correspondant ? Ceux avec qui il vit , gravement occupés de sottises , n'auront pas le temps de l'écouter , ou craignant qu'il n'ait raison , ne voudront pas le comprendre. Si ce qu'il dit

P.

est par trop clair, la gente dévoyée le regardera en pitié, lui jettera le ridicule, le menacera de l'opinion, comme si elle avoit une opinion fixe, comme si tous ceux de la bande n'avoient qu'une même pensée, & l'accusera de n'avoir point de caractère, comme si elle avoit un caractère assis, invariable, imperturbable, ou comme si *du caractère* ne signifioit pas force, & que la force ne consistât pas à suivre le meilleur parti, & comme si le meilleur parti n'étoit pas celui qu'approuvent la raison & le sentiment de l'harmonie.

Mais effrayé par tant d'autorités, il ne s'en croira pas à lui-même, & continuera à trotter, à grimacer & à s'égarer avec le troupeau.

Plusieurs du petit nombre savent très bien qu'aucun d'eux n'est heureux, mais ils n'en savent pas davantage, & s'imaginent que cela ne peut être autrement; tant ils profitent peu & de leurs souffrances & de celles des autres! Attendant toujours le bonheur de quelque objet loin d'eux, ils suivent d'un œil envieux la fortune de ceux qui prospèrent, en faisant abstraction de ce qu'elle leur coûte. Celui qui les a étonnés par la rapidité de ses succès, vient-il à être renversé par la disgrâce ou la

mort, il est bientôt oublié, & son successeur hérite leur attention.

Quand sur cette mer couverte d'écueils, Ton ignore la destinée de son être, les naufrages les plus effrayans n'éclairent ni ne calment. Tout se perd, tout s'oublie. Elancé sur les vagues orageuses, l'on détourne ses regards de la victime qui gémit en expirant, pour aller s'engloutir à son tour.

En passant au petit nombre du petit nombre dont je viens de parler, combien en trouverons-nous qui sachent marcher seuls ? Ce juge aveugle qui dicte successivement le pour & le contre, ne m'inspire que le mépris, dit celui-ci : qu'il est méprisable, répond celui-là ! Mais en attendant, tous deux lui immolent la conscience, le repos, la vertu & le bonheur.

Comme nous avons tous les mêmes loix, & que le grand Architecte nous a attaché à tous un bon génie, nous avons tous un même assentiment, quand, dans le silence de l'esprit d'orgueil, nous rentrons en nous-mêmes. Je voudrais donc que les personnes qui n'osent s'en rapporter à leur assentiment, & qui, par cette seule raison, manquent le bonheur, priaissent quelques hommes de bien de leur

tracer par écrit le tableau d'un bonheur qui pût être commun à tous les hommes, & tel que le Créateur nous le doit, sans acception de rang & de fortune, ces distinctions n'étant que notre propre ouvrage : je ne doute pas que ces différens tableaux ne se ressemblassent tous par les principaux traits, & qu'ils ne différoient entre eux que par certains accessoires dont l'on se passe facilement, mais dont l'esprit de ces écrivains n'auroit pu assez se dégager pour n'en pas faire mention plus ou moins.

Cependant qu'arriveroit-il ? que ces personnes prendroient ces accessoires de préjugé, qui n'ont de valeur réelle que dans l'opinion des autres pour le principal, & que, faute du suffrage de cette multitude si méprisable, elles continueroient à vivre comme elles ont vécu, tout en sachant que ceux dont elles envient l'approbation, ne sont rien moins qu'heureux ; qu'ils sont pleins de petiteffes, de passions, d'erreurs volontaires, & souvent de grands vices ; que ce qu'ils croient leur manquer trouble la jouissance de ce qu'ils possèdent ; qu'ils grimacent la gaieté en public, tandis qu'ils gémissent dans leur intérieur, & que toute leur vie n'est qu'une cuisante imposture.

Comment avec tant d'esprit & tant de *caractère*, les hommes sont-ils assez foibles pour se régler sur une machine qui tourne à tout vent? Comment ces hommes, d'ordinaire si orgueilleux, sollicitent-ils si bassement des regards? Comment ces esprits impératifs foumettent-ils ici leur raison & leur expérience à l'ostracisme du peuple? Comment ces hommes, avides de bonheur, n'osent-ils suivre les opinions, & se livrer au genre de vie qu'ils approuvent, lorsqu'ils ne consultent que leur assentiment intérieur? Comment? C'est que ces inconséquences sont les conséquences qui découlent de la magique action & réaction que nous avons les uns sur les autres, & dont les effets singulièrement étendus, varient à l'infini, suivant les dispositions habituelles où nous nous trouvons respectivement. Or, ce qui, dans ce siècle de confusion, égare les gens du bon ton, c'est cette chose indéfinie que chacun met à la tête de ses autres prétentions pour en faciliter le succès; cette chose si peu méritée de nos jours, que tout le monde ose y prétendre, & que l'on n'obtient qu'à force d'impudence; cette chose, la considération enfin, dont la seule modestie paroît indigne. Ainsi

donc, quand le motif de l'avidité est encore renforcé par celui du danger de déchoir, comment des hommes qui ont fixé leur bonheur final sur la terre, & qui vivent sans principes, résisteroient-ils à une impulsion générale & continue ? L'athéisme vrai ou feint de ce siècle, a la même cause que le fanatisme du temps de la ligue. Tout homme qui demandera la vérité aux autres hommes, qui la cherchera ailleurs que dans le point harmonieux, peut devenir un instrument des méchans, comme il fera le jouet des plus folles opinions des temps où il vivra.

X C I X.

TOUT désir fondé en espérance, peut répandre quelque douceur dans notre ame, parce que l'homme doit désirer & espérer ; mais l'objet qui l'aura fait naître, lié à tant d'autres objets, exposé à tant d'accidens, & n'étant pas destiné à nous fixer, notre fausse douceur ne tardera pas à s'évaporer, pour faire place au dégoût, à l'ennui, aux chagrins : & que d'épines à une seule rose !

Que je vous explique donc ce que vous avez tous éprouvé. Ecoutez : Cette lumière intérieure qui par fois vient jeter un rayon

de vérité sur les objets de la discordance, que vous poursuivez, qui les affadit, même avant que vous les possédiez; qui vous enlève souvent le perfide & fièvreux plaisir du premier moment de possession; cette lumière est une réminiscence réveillée par votre bon génie, pour rappeler votre loi de l'infini à son véritable orient. Ah! qu'il en est parmi vous qui ne sont séparés de leur bonheur que par un seul consentement!

C.

SOLLICITÉ par ses loix, mais combattu par l'exemple & par les incertitudes de son esprit, le disciple de la sagesse, pour échapper aux pièges que les erreurs répandues tendent à notre loi de l'infini, doit se retirer aussi souvent qu'il le pourra, de l'atmosphère corrompue.

Mais quand la méditation & l'expérience auront gravé dans son cœur les principes de la haute science; quand elles lui auront prouvé que tout ce que les hommes s'entr'arrachent est un nouvel obstacle au bonheur qu'ils sont nécessairement de chercher; que les succès de l'ambition, de la cupidité & des autres appétits déréglés, ne font qu'augmenter leur misère,

P 4

irriter leurs désirs, & qu'après avoir obtenu ; ils sont plus indigens qu'ils ne l'étoient ; qu'il se décide alors pour le genre de vie qu'il jugera lui convenir, parce que la sagesse, qui veut que chacun s'habille à sa taille, lui permet de choisir les accessoires qui lui plaisent le mieux, pourvu que, pour se les procurer, il n'offense aucune harmonie.

C I.

NÉCESSITÉ par la loi de l'infini, de désirer & d'espérer sans relâche, un surcroît d'objets passagers rend l'homme plus fou, plus inconstant, plus ingrat, plus malheureux qu'il ne le seroit dans un état de besoins, quand il n'est pas imprégné des principes de l'harmonie, & fondé dans son orient. Ne désire & n'espère donc infiniment que l'infini de ta nature de destinée, parce que ce n'est que dans la voie du salut que nous trouvons le repos, & que nous jouissons véritablement des accessoires.

C I I.

LE philosophe qui a avancé que l'homme étoit nécessité de désirer l'estime de ses semblables, s'est arrêté à l'écorce d'une vérité, à un simple effet, comme cela arrive ordinairement.

L'unique nécessité morale de l'homme est de chercher son bonheur. Celui qui croit fermement ne pouvoir le trouver qu'en se vouant au mépris, s'y vouera sans difficulté. Il n'est point de siècle qui n'en fournisse des exemples, même célèbres. Les dévoyés n'aiment pas les louanges parce que ce sont des louanges, & ne haïssent pas les calomnies parce que ce sont des calomnies ; ils aiment les louanges pour ce qu'elles leur promettent, & haïssent les calomnies parce qu'elles les menacent. Qu'ils feroient indulgens pour la calomnie qui les mèneroit à leur but ! L'aimable médifance que celle qui leur procureroit l'objet de leurs désirs !

Mais l'estime publique étant pour l'ordinaire favorable à l'ambition de chacun, chacun la désire comme moyen. Ajoutez à cela le sentiment de nos loix, sentiment que nous avons tous, sentiment qui nous dit, plus ou moins distinctement, que le bonheur vient de l'harmonie, qu'il n'y a d'estimable que les qualités harmonieuses, & vous trouverez la raison pourquoi l'homme le plus dépravé est jaloux de justifier sa conduite, & de tout revêtir, jusqu'à ses crimes mêmes, de motifs harmonieux.

Quand ses forfaitures seront trop évidentes ; il aura recours aux temps présens , aux conjonctures embarrassantes d'où il falloit se tirer , au cruel alternatif de manquer son but , & de perdre le fruit de tant de travaux , ou d'obéir à la nécessité , enfin , à la raison des choses ; raison captieuse , trompeuse , discordante ; raison par laquelle le conquérant & le voleur de grand chemin justifient leurs meurtres , tout aussi bien que *l'homme aimable* ses ingratitude , ses fourberies , ses bassesses , ses perfidies ; & comme le déplacement des loix est général , qu'il ne differe que par les divers objets , qu'en se scrutant , chacun se sent plus ou moins coupable , l'autorité de la raison des choses s'accrédite dans une société , à mesure que cette société s'éloigne de la nature , & donne une apparence de sagesse à ce dictum tant à la mode ; qu'il faut bien faire comme tout le monde , si l'on ne veut être à-la-fois dupe & méprisé. D'après cela , que de gens examinent moins la morale qu'ils adoptent , que l'étoffe dont ils se vêtissent ! Pour eux , l'usage est l'arbitre infaillible des préceptes & du goût.

CIII.

VOIS comme cette phyfionomie , qui exprime à-la-fois la candeur , la tendrefle , l'aimable bonté , la chaleur & la force d'ame , émeut tous les cœurs , tandis que la beauté hardie ou lascive remue à peine les fens de quelques hommes dépravés !

Pour donc favoir où en font les loix de ton être , examine quel genre de beauté t'attire. Si c'est celui de la nature de destinée , fi c'est la brûlante expreffion des loix harmonieufes qui t'enflamme , jufqu'à y reconnoître & y adorer la Divinité , tu fauras ce que c'est que l'amour , & tu rendras au ciel des actions de grâce de t'avoir fait naître pour l'éternelle félicité où tu peux aller par un chemin femé de fleurs. Mais fi tu n'es attiré que par les charmes de la nature paffagère , ou par l'appât d'un triomphe envié de tes femblables , tu feras inconstant , méchant & malheureux.

Tels font les réfultats de nos difpofitions & des relatifs. Si l'auteur du plus célèbre roman avoit connu la nature de notre être , il n'eût pas donné à fon héros des vertus incompatibles avec le déplacement de fes loix , furtout avec celui de fa loi de l'infini. Un homme

généreux, délicat sur le point d'honneur, bon ami, brave, d'une valeur élevée; un homme toujours maître de lui-même, & dont la hauteur & la force d'ame séduisent autant que la pénétration & les ressources de son esprit surprenant; un tel homme ne sauroit perfider & victimiser un sexe doux, tendre, foible & défarmé, un sexe que la nature forma pour répandre & goûter cette félicité qui embrase tout l'être de deux cœurs correspondans; un tel homme ne sauroit courir après la gloire d'un lâche, y travailler avec une persévérance, une bassesse, un odieux qui révoltent, & borner son ambition au titre de séducteur maudit. Aussi n'a-t-on jamais trouvé à appliquer ce portrait.

Dans ceux qui veulent s'en donner l'air, l'on ne trouve que des prétentions & de la bassesse. Avec les moyens & les belles qualités de Lowelace, ou l'on aime les femmes, ou on les fait servir à son ambition; quelquefois l'un & l'autre; mais toujours on les ménage, & jamais on ne les afflige & ne les avilit.

Richardson nous eût donné le vrai caractère de l'homme à bonne fortune, en démasquant

son hypocrite dans une de ces circonstances qu'il lui eût été facile d'imaginer, & où l'on auroit vu que les héros de ce genre ne connoissent de l'amitié, de la fierté, de la délicatesse, de la valeur & de la générosité, que ce qu'il en faut pour s'ingérer ces vertus, comme ils s'ingèrent l'amour; que leur hauteur n'est que le manteau de leur bassesse, le palladium de leur lâcheté; & leur courage un sentiment forcé, factice, fiévreux, éphémère; souvent que la crainte d'un opprobre évident qui leur interdiroit à jamais le chemin où ils espèrent trouver le bonheur. La valeur solide & tranquille exige des fondemens plus durables que la vie de l'homme.

Le véritable amour vient de l'amour du beau par excellence. Véracité, délicatesse, bravoure, générosité, toutes les vertus & toutes les belles qualités ont cette source commune, & tiennent à la même chaîne, là où le sentiment du beau fait la base du caractère. Mais à force de se fourvoyer, les hommes dépravent tellement ce sentiment inné, qu'ils ne présentent qu'incertitudes, inconséquences & disparates. De là l'inconstance & les altérations dans les plus fortes passions, & toutes

ces sortes d'amours impossibles à distinguer par des noms, & que l'on doit par conséquent ranger dans la même classe, pour ne s'arrêter qu'au véritable amour, dont chaque siècle fournit à peine un ou deux exemples, ordinairement ignorés ou méconnus par ceux qui, faute de la connoissance de notre être, le confondent avec le seul dont ils soient actuellement susceptibles.

Cependant, dans la nécessité de chercher le bonheur, c'est toujours le beau par excellence que poursuivent les hommes, quoique par des routes bien contraires, & que fort peu s'en doutent. Mais ce feu qui les met en action, & qui fond aussitôt ce dont ils prétendent le nourrir, ne flambe & ne répand une chaleur bienfaisante, qu'avec des alimens incombustibles, relatifs à son immortel principe.

Quand donc un cœur embrasé de ce feu céleste, s'attache à un objet où il brûle également, il ne fait que céder aux loix de la sympathie ; & cet amour-amitié ne connoît ni les inquiétudes, ni les jaloufies, ni les reproches, ni les menaces, ni les fureurs de ses faux frères qui se consomment en se satisfaisant

De cette ombre perfide, & vaine & vacillante,
 Qui trompe nos désirs & trahit notre attente.
 Le véritable amour sur ses divins autels
 Ne voit jamais briller que des feux éternels ;
 Jamais à son flambeau la discorde & la guerre
 N'ont allumé les feux qui dévorent la terre.
 Inaltérable & pur, rare présent des dieux,
 Pour le bonheur du monde il descendit des cieus.

J'ajouterai que les glaces de l'âge ne fau-
 roient garantir de cet amour que la vieillesse
 ne peut plus inspirer ; mais, par cela même
 que plus un vieillard sera sensible au beau par
 excellence, & qu'il le connoitra, moins il exi-
 gera de l'objet aimé, parce qu'il sait que le
 grand Architecte, qui ne fait rien en vain, a
 borné à un espace de temps la vertu sympa-
 thique d'une de nos deux natures ; & que
 l'amour entre la jeunesse & la décrépitude, est
 un sentiment combiné de discordances, une
 dépravation complète dans celui qui prétend
 des voluptés en échange de dégoûts.

C I V.

NE crois pas que ce solitaire fuit les hommes
 parce qu'il les hait ; il est au contraire leur plus
 tendre ami. Les actes de bienfaisance, dans un
 certain ordre de la société, sont tous dûs à des
 personnes qui aiment la solitude.

Ce sont les manières guindées, le maintien enveloppé, les discours vagues, perfides, intéressés; c'est le froid, l'indifférence; ce sont les fausses caresses, l'angoisse, l'ennui, les prétentions, les rivalités, enfin tous les sentimens de la discordance dont est composé l'atmosphère des cercles, qui les lui font fuir. Seul, il jouit au moins de lui-même, tandis qu'avec ces hommes dénaturés, il ne se sent que pour se regretter.

Réfléchis sur ce qui te tourmente actuellement, tu trouveras que ce sont les suites d'une éclabouffure attrapée dans ce monde par excellence, tout étonné de ce que l'on sache se passer de lui. Exercés & endurcis dans l'immorale efcime, les acteurs de ce théâtre ressembtent à ces gueux qui se frappent, s'insultent, se prennent par les cheveux & se mettent en sang pour quelques pièces de monnoie répandues dans la boue. Cette comparaison est peut-être encore trop foible au moral. Chaque classe a ses objets, son langage, ses façons ainsi que sa manière particulière de se vêtir: il faut ne les pas connoître, pour y voir d'autres différences. Par-tout l'orgueil & la bassesse sont des époux inséparables qui se cèdent

cedent le pas suivant les circonstances, mais d'après les formes usitées.

Cependant lorsque, sensible à l'harmonie, ton esprit te porte à jaloufer la considération, à choisir tes amis & ta société d'après l'opinion du grand peuple, peux-tu te plaindre de ce que tu éprouves ?

La nature ne se conforme pas à nos vaineuses institutions, à nos orgueilleuses conventions. Le grand Principe ne reconnoît de grandeur que celle qui nous rapproche de lui. Juge & choisis donc avec le sentiment de l'harmonie, & tu goûteras la douceur de l'action & de la réaction de nos loix.

Qu'est-ce qui rend l'inférieur si agréable à son supérieur ? la complaisance, la véracité, la douceur, l'amitié, le défintéressement du courtisan, enfin l'hypocrisie de tout ce que l'homme devrait être pour tous ses semblables. Aussi se revêt-il de ce caractère, que la nature lui indique, par-tout où il veut plaire ou réussir.

C V.

LORSQU'ON ne connoît pas le monde, ou lorsqu'on le connoît mal, il est aussi attrayant que perfide. Il est donc bon d'y débiter sans

Q

autre appui que ses propres forces , & de trouver l'adversité à son entrée. Dans quelles incertitudes ne flotterois-je pas encore , que de choses j'ignorerois , s'il avoit été intéressé à diffimuler avec moi !

Pourtant les erreurs contraires à l'harmonie s'usent par les douloureux efforts que font les hommes , en y cherchant le bonheur , & les vérités s'établissent sur leur ruine. Mais , pour se propager , il faut qu'un certain ordre de juges ait donné sa sanction aux vérités profondes , dont les rapports sont trop multipliés pour que le vulgaire ne commence pas par les rejeter & les mépriser , autant par vanité que par paresse & par ignorance ; encore n'est-ce qu'après qu'elles sont devenues triviales , que ceux qui gouvernent le monde osent essayer d'y conformer leur politique.

Et si , pour être mis en exécution , les projets d'une harmonie étendue ont besoin du suffrage d'un grand nombre de juges , comme celui à vues courtes des préjugistes est par-tout le plus considérable , que l'entêtement est en raison du rétrécissement de l'esprit , & que , pour l'ordinaire , les esprits transcendans , plus jaloux de la prépondérance , plus occupés de

leur intérêt particulier, que de l'intérêt de la chose publique, se jaloufent les uns les autres, & ne travaillent qu'à se faire un parti pour humilier un rival ; cet assemblage de légiflateurs discordans ne formera qu'un tribunal barbare, qui, étouffant ou mutilant les enfans du génie, ne vomira de son fein que des squelettes, des avortons, des monstres dont ensuite perfonne n'osera se dire le père.

C V I.

QUAND l'on a le vif sentiment de ses loix, & que l'on n'est pas dévoyé par l'esprit, on est doux, généreux, délicat, facile, juste, ami du beau, ami de la paix, ami de la folitude.

Avec une bienveillance universelle, l'on est forcé de circonfcire sa société, parce que l'on a éprouvé que les maximes d'après lesquelles la foule juge & se conduit, la rendent fufceptible, exigeante & tracaffière, & que les plaisirs qu'elle vend, ont je ne fais quoi qui fait que l'on finit toujours par trouver qu'ils coûtent trop cher.

En fréquentant beaucoup les ulcérés, tu gageras leur mal ; ils t'envelopperont dans leurs paquets ; ils te perfécuteront directement

ou indirectement, & ton harmonie se trouvera souvent altérée. Une distraction sera un crime, & ce que tu feras pour le réparer, deviendra un nouveau tort. Semblables à des instrumens discordans, le diapason de l'un ne convient pas à l'autre, & celui de la vérité est rejeté par tous, parce qu'il choque nécessairement tous les divers intérêts & préjugés des dévoyés.

Cependant, pour obtenir du plaisir, il faut, dans la société comme dans un concert, être, avant tout, d'accord; quiconque y veut dominer, est discordant & barbare: le mérite de chacun est d'y bien faire sa partie. Mais où cela se voit-il? ce n'est assurément pas dans ces cercles où le hasard de la naissance qui y distribue les places, persuade aux plus élevés, qu'ils tiennent le même rang dans l'empire de l'esprit, & qu'ils ont le droit de commander jusqu'à la pensée de ceux qui se trouvent au dessous d'eux.

C V I I.

UN enfant dont tu briserois le hochet chéri, te mettroit en pièces s'il en avoit la force; de même, les dévoyés qui n'attendent leur bonheur que de l'espèce de pouvoir dont chacun se croit en possession, d'anges radieux

qu'ils paroissent l'instant d'avant, se métamorphoseront en bêtes féroces, si tu oises les menacer; tant ils ont le sentiment du peu de solidité & de l'imposture de cet objet que le plus léger souffle décolore!

Ces objets sont: la beauté, l'esprit, les talens utiles ou frivoles, la faveur du prince ou d'un autre homme puissant, leur état, leur emploi, la naissance, & d'autres choses semblables.

Représente-toi une vaste infirmerie pleine d'ulcérés qui cachent de leur mieux les plaies dont ils sont infectés, & où les plus grands & les plus boursofflés sont aussi les plus endolorés, de sorte qu'il n'en est aucun que l'on puisse toucher sans précaution, dans quelque partie que ce soit, sans risquer de lui faire jeter les hauts cris, & malgré les meilleures intentions, s'attirer une cruelle vengeance. Les ulcérés du bras droit ne concevant pas qu'on puisse l'être du bras gauche, &c. &c. lorsqu'ils sont réunis, vous n'entendez que critiques, plaintes, condamnations, mépris; & rarement ils se séparent sans s'être ensanglantés par le frottement & les chocs respectifs. D'après ce tableau, fidelle image d'une société de dé-

voyés, tu vois qu'il est de la prudence de bien-connoître le malade sur lequel on veut porter la main, afin de ne pas toucher sa plaie ; imprudence qui le mettroit en fureur, & t'attire-roit, avec la haine de ses semblables, le blâme des patelins, près desquels tu passerois pour un homme sans délicatesse, toute la leur consistant dans le métier lucratif de manier leurs malades avec tant de dextérité, que loin de les froisser, ils ne leur causent jamais qu'un chatouillement agréable, & font naître le doux sourire sur ces mêmes lèvres toujours prêtes à lancer la foudre & l'anathème.

Ainsi, si dans la conversation, & sur quoi que ce soit, tu remarques de l'aigreur, tiens-toi pour dit que ce cœur gonflé repoufferoit la vérité. Sois également sur tes gardes contre la fausse honte; comme elle vient d'un mauvais principe, qui s'y livre, emporte un repentir. Aie pour règle générale, qu'à moins que tu ne sois obligé de parler par devoir, si tu n'y es pas invité par la confiance excentrique, c'est une preuve que ce que tu aurois à dire ne trouveroit pas à se placer; que tu ne rencontrerois point de réaction dans les personnes environnantes, & que le parti le plus sage est

de te taire. Jamais tu ne manqueras à ces préceptes, fans rendre bientôt un hommage forcé à leur sagesse.

C V I I I.

UN homme enraciné dans la discordance, prend aisément une apparente supériorité sur l'homme doux, qui ne tient pas à tant de frivolités; qui sacrifie bien des accessoires à l'amour de la paix; qui fait que, si dominer donne par fois un plaisir, dans cent autres circonstances, cette discordante passion, dont il connoît la foible origine, se trouve humiliée. Si l'on défere à celui que l'on méprise & que l'on hait, ce n'est que parce qu'il nous répugne, ou qu'on le craint; & il ne nous répugne & on ne le craint que parce que, semblable à un frénétique, la force de son mal-être lui donnant un violent vouloir, ses répulsives émanations sentent la malfaisance des erreurs qui le tourmentent. Alors il est donc nécessairement beaucoup d'occasions où, plutôt que de rester en butte à ces émanations, en combattant ces erreurs par une autre erreur, (j'entends la crainte de paroître vaincu) la sagesse fait que l'on cède la victoire avec d'autant moins de regret, que l'on a un senti-

ment plus vif & plus éclairé du vrai beau.

Mais ta douceur, ta bonté, ta modestie, ta simplicité, ton bon naturel estimé, & aimé; en tous pays & en tous lieux, te vaudront des jouissances dont la domination du monde entier ne sauroit dédommager le méchant, encore si loin derrière toi.

Les dévoyés & les égarés eux-mêmes ont de l'attrait pour l'homme doux & aimant, parce qu'ils n'y voient pas un rival redoutable, disposé à leur disputer les hochets qu'ils courent, & parce que ce cœur doux & aimant fait passer dans les leurs des émanations bien-faisantes. C'est à cette sorte d'émanations que les femmes doivent toute leur puissance & l'éloge de cet ancien qui trouvoit quelque chose de divin en elles. Le calomniateur, le persécuteur des femmes, est indubitablement un ennemi de la vertu & de Dieu.

C I X.

IL est des personnes qui font tant de cas de l'esprit, qu'il sembleroit qu'elles n'ont pas d'ame. Qu'est-ce que cet esprit dont elles veulent donner une si haute idée? En faut-il moins pour le métier d'escroc que pour celui d'ambassadeur? La même note ne rend-elle

pas le même son , grave ou aigu , suivant qu'elle se trouve placée ? Cependant ces mêmes personnes ne pardonnent rien plus volontiers que le tort d'avoir un peu moins d'esprit qu'elles , & rien plus difficilement que celui d'en avoir davantage.

C X.

RIEN ne prouve davantage combien l'assentiment des loix de l'harmonie est inextirpable , que la haine que le méchant porte à celui qu'il fait avoir injustement offensé , ou à l'homme de bien qui a eu le malheur de le surprendre en flagrant délit. C'est qu'il voit dans ce témoin irrécusable , son dénonciateur à la justice universelle qui crie contre lui : vengeance , mépris !

C X I.

RIEN ne sauroit étouffer les reproches des loix inétouffables que le grand Principe a gravées dans nos cœurs ; qui les blesse , est forcé d'être inquiet , soupçonneux , défiant ; même lâche , perfide & cruel , quand il est assez malheureux pour croire qu'il ne peut plus sauver sa vie ou son existence que par la perfidie & la cruauté. Ce sont les premières bassesses , les premières injustices , les pre-

mières cruautés d'un tyran qui lui paroissent néceffiter toutes celles qui mettent le comble à la haine & à la vengeance qu'il ne peut ignorer d'avoir provoquées, & qui occasionnent enfin des infurrections, des révolutions; car nulle fociété, grande ou petite, ne se soulève contre un pouvoir reconnu, qu'après en avoir été vexée, perfécutée à plusieurs reprises, & souvent jufqu'au défefpoir. Partout où l'on voit une infurrection, ou quelque chose de femblable, il se trouve un despote, ou une autorité mal-adroite : ou bien, comme en général, les disgraciés de la nature, les infortunés, les souffreteux goûtent quelque douceur à penser qu'il est des hommes encore plus malheureux qu'ils ne le font; de même l'on voit des dévoyés du grand degré, qui, souffrant extraordinairement de leur difcordance, se plaifent à faire le mal dans l'efpoir, & d'y trouver une comparaison consolante, & de jouir de l'idée qu'ils se font de leur fupériorité : tant il est vrai que le premier mobile de la méchanceté & de l'envie, n'est autre chose qu'un mécontentement de notre fituation présente, ainfi que l'effet du mal-être de l'état actuel de notre ame, & que ce mobile mal-faisant naît

de l'ignorance où est l'homme sur la nature de son être, & des opinions erronées qu'il conçoit des choses extérieures ! Concluons donc que le tyran est méchant parce qu'il souffre de sa discordance, & que le despote nous révolte, fût-il bienfaiteur, parce qu'en prétendant à un pouvoir arbitraire, il manifeste l'excès de son injustice, & nous fait prévoir & craindre les obstacles qu'il peut mettre à nos desirs les plus légitimes, si la fantaisie lui en prend.

CXII.

QUOIQUE tu ne sois pas au terme de l'intimité avec ceux que tu fréquentes habituellement, ils ont acquis des droits de préférence sur toi. Cette vérité, sentie par tous, ne peut être obscurcie que par les subtilités de cet esprit qui embrouille tout.

N'attends-donc pas qu'ils te parlent de leurs besoins ; si tu peux les secourir, va à eux, c'est le moyen de les secourir en plus d'un sens ; parce que les actions ont une éloquence dont n'approche pas le discours ; qu'en tout nous voulons de l'ensemble, & que l'ascendant de la vertu entraîne tous les cœurs où son germe palpite encore.

RIEN n'est bon à l'homme que ce qui fait partie de l'harmonie; c'est pourquoi le désespoir augmente les douleurs, quand la résignation les adoucit; & c'est encore cela qui fait que nous méprisons les lamentations inutiles, quand nous admirons un doux silence.

Il est beaucoup de semblables vérités que l'on méconnoît ou que l'on réfute, quand l'on a plus d'esprit que de sentiment, ou plus de vanité que d'esprit, ou quand l'on ignore la nature de l'être social, & le point harmonieux, ce point de ralliement de toutes les vérités nécessaires à l'homme. Il est, par exemple, certain qu'avec le raisonnement détaché du sentiment, l'on prouveroit sans peine que notre affliction doit toujours être proportionnée à la grandeur des maux, & au nombre des individus qui souffrent. Mais si cela étoit possible, que seroit-ce de l'homme, quand l'on songe à ce qui se passe sur le globe?

La pitié que m'inspire un voisin malheureux, me porte à le secourir; mais à quoi serviroient mes alarmes & mon chagrin aux habitans éloignés d'une contrée désolée, dans l'impossibilité où je suis de les secourir, si ce ne

feroit qu'à troubler mon repos & mon bonheur à pure perte? Mais, loin que le Créateur ait voulu qu'il en fût ainsi, il m'a combiné de façon à ce que les tristes récits de ces désastres, tout en me faisant frémir, me procurassent un plaisir de compassion, m'inspirassent de l'horreur pour les hommes & les erreurs qui les occasionnent, qu'ils réveillaient dans tous les cœurs le charme des loix de l'harmonie, & qu'en nous donnant une leçon frappante sur la fragilité de la vie, ils nous invitaient à reprendre & à ne plus abandonner notre véritable orient. Cependant, c'est dans cette foule de sensations, de pensées & de réflexions harmonieuses, qu'on s'est plu à ne voir qu'un retour sur soi-même; je veux dire, le plaisir que nous procure le souvenir des périls auxquels nous avons échappé; l'aspect d'un précipice, à l'abri du danger d'y tomber, la vue d'un monstre enchaîné, d'une tempête, d'un naufrage; le charme que l'on trouve aux représentations dramatiques, où chaque spectateur peut s'approprier, dans chaque scène, le rôle qu'il préféreroit jouer sur le théâtre du monde: l'intérêt avec lequel beaucoup de personnes voient jouer gros jeu, parce que, ou elles

prennent part à la fortune du gagnant, ou elles goûtent, dans une pleine sécurité sur leur propre avenir, les émotions de la crainte & de l'espérance du perdant; émotions qui déterminent ordinairement la pluralité des vœux du côté de ce dernier; ou encore, ce désir d'éprouver l'ondulation des souffrances, des angoisses dont l'on est à couvert, qui, au combat des gladiateurs, faisoit lever le pouce aux dames romaines, & de nos jours fait courir, avec le peuple, aux exécutions de la justice, ce sexe sensible, & toujours entraîné par le besoin d'être ému, sur-tout lorsque la victime est, ou un homme dont l'existence morale ou civile peut fournir à de riches comparaisons, ou un de ces méchans redoutables, dont la fin doit tourner à l'avantage de l'harmonie sociale.

Mais les raisons que la superficielle philosophie prétend nous donner pour les causes premières de nos affections, en font tout au plus, & quelquefois seulement, des effets.

La tigresse, non plus que la femme la plus tendre, n'a pas besoin de raisonner pour savoir si elle doit allaiter, nourrir, garder & défendre le fruit de ses amours. Comme il est

nécessaire qu'elle fasse tout cela pour la conservation de son espèce, le grand Architecte lui a imprimé une loi sentimentale qui la nécessite d'obéir, & qui lui fait trouver son bonheur dans son obéissance.

Si un père fait nourrir douze enfans, quand, trop souvent, douze enfans ne savent pas nourrir un père; c'est parce que l'un s'en va, & que les autres viennent. Voilà comme, dans ce qui est nécessaire au but général, l'on découvre les loix générales de la nature, & dans ce qui nous est réciproquement & individuellement le plus avantageux, les loix de notre être.

CXIV.

LE grand Architecte a si merveilleusement combiné tous ses ouvrages, que l'action & la réaction que nous avons les uns sur les autres, augmentent ou diminuent, suivant que les individus se rapprochent ou s'éloignent de nous. C'est pourquoi tu es plus sensible aux malheurs de ton voisin, qu'à ceux d'un habitant plus éloigné; c'est pourquoi il en coûte moins d'être sévère de loin que de près; c'est pourquoi il faut être soi-même pénétré de ce que l'on veut inspirer aux autres; c'est pourquoi les grandes émotions sont contagieuses, & que le regard,

un mot, le maintien d'un seul homme, peut quelquefois répandre, de proche en proche, ou la valeur, ou une terreur panique dans toute une troupe; & enfin, c'est pourquoi je n'affignerai point de bornes aux heureuses influences, ni aux grands effets que peuvent opérer sur les deux natures de notre être, les émanations d'un homme complètement harmonieux.

Mais, de tous les hommes, le plus dangereux c'est celui qui, avec un vif sentiment des loix de son être, est égaré par les vices & les fausses opinions de son siècle, & dont les incertitudes de l'esprit divisent la tête & le cœur, de façon qu'il semble y avoir deux hommes différens dans le même homme. La facilité qu'il a de se pénétrer de sentimens harmonieux, le rend si attractif, que, sans l'expérience, il faudroit, pour ne pas s'y livrer, ne pas aimer la vertu. Plein de ce qu'il veut nous persuader ou inspirer, son sentiment modifie & fait passer en nous des rayons du fluide universel, par le regard, l'accent de la voix, le geste, & tous les autres organes de l'expression, comme se communiquent ou agissent sur nous les passions étrangères, & que tant de personnes nous révèlent,

rèvent, souvent sans le vouloir, leurs pensées & leurs sentimens les plus secrets. Or, le moyen de résister à une harmonie dont les belles ames chérissent & nourrissent les principes ? J'ajouterai, que ce n'est pas sans des raisons bien fondées, quoique mieux senties que définies jusqu'aujourd'hui, que de tout temps l'on a suspecté le sentiment des personnes qui n'aiment pas la musique. Dans sa musique, le bon compositeur a donné les tubes, les moules, des rayons dont l'exécuteur doit nous pénétrer, nous imbiber, & par lesquels il doit nous ravir, nous captiver, nous subjuguër ; & l'effet de la musique vocale ne l'emporte sur celui de la musique instrumentale, que parce que ses rayons émanent directement, & nous parviennent immédiatement de notre semblable, de l'être le plus relatif à nous. Le charme qu'y ajoutent le jeu muet & l'accompagnement, vient de ce que le rayon principal se trouve renforcé de rayons correspondans, & que chaque note fournissant trois ou quatre tubes au génie du compositeur, nous recevons l'impression d'un plus grand nombre de rayons, suivant que le compositeur & l'exécuteur les ont su modifier, suivant le plus ou le moins

R

d'analogie qu'a l'état actuel de notre ame avec les modifications de ces rayons, & suivant la qualité & la quantité de nos co-auditeurs, & la disposition où ils se trouvent, & les émotions qu'ils nous communiquent.

C X V.

LES hypocrites & oblitérans devoirs que l'on est quelquefois obligé de rendre à ceux qui dominent, sont un supplice pour l'homme sensible à ses loix; & c'est parce que nous sommes faits pour obéir aux loix, & non aux hommes qui les haïssent, que l'on ne trouve des hommes que là où l'on n'obéit qu'aux loix.

Dire que l'homme est né avec l'amour de l'indépendance, c'est encore prendre l'effet pour la cause; car, de même que l'individu est injuste quand la société est juste, la société rejetteroit la liberté individuelle & illimitée, quand cependant l'individu y tend sans cesse. L'individu veut une liberté illimitée, afin que rien ne puisse jamais s'opposer à son bonheur; mais il ne veut donc être libre que parce qu'il veut être heureux, & il ne veut être heureux que parce qu'il est nécessaire de le vouloir, & il n'est nécessaire de le vouloir que parce qu'il doit le devenir. Mais tel s'imagine voir le bon-

heur dans une parfaite indépendance, qui se rendroit le plus malheureux des hommes, s'il n'étoit pas contenu par les loix & par la crainte dont il voudroit s'affranchir. L'ordre étant le véritable élément de l'homme, le plus grand service à lui rendre est de l'y maintenir par des moyens harmonieux, & ces moyens ne font pas davantage dans la bonté & dans la générosité, que dans l'exactitude & la sévérité; mais ils font dans le mélange qu'en font l'amour & la justice d'accord; enfin, cette liberté illimitée que désireroit l'individu, seroit rejetée par la société qui y voit l'anarchie plus féconde en désolations que ne l'est aucun despotisme.

CXVI.

ACTUELLEMENT que tu fais que tout péché est puni, apprends donc aussi que c'est pécher que de manquer aux convenances de la grande société, & qu'en négligeant ce qui lui seroit avantageux, tu perdras au-delà de ce que tu espérois gagner.

CXVII.

LES places ne peuvent rien pour ton bonheur: ce dont tant de gens se passent, sans même y songer, ne t'est pas plus nécessaire qu'à eux. Connois-tu quelqu'un d'heureux par

la place qu'il occupe ? Mais combien n'en connois-tu pas de malheureux par les emplois qu'ils exploitent, ou par ceux qu'ils regrettent ou qu'ils postulent, par cela seul qu'ils ignorent & la nature de leur être, & le fond de leur caractère particulier ; & qu'ils ne vont pas au principe, à l'essence des choses ?

Qui de nous oseroit dire : Je ferois bon huissier, bon bourreau, bon satellite d'un despote ? Or, change les noms, tu trouveras des satellites, des huissiers, des bourreaux prêts à tout, dans les rangs les plus élevés ; & l'emploi que tu désires n'est peut-être qu'un emploi de maître bourreau, masqué par le préjugé, mais dont les fonctions, les alentours, les accidens auxquels il expose, te rempliroient d'émotions horribles. Sonde ton ame.

Et comme par leur enchaînement les êtres se servent respectivement, qu'aujourd'hui les êtres à types nous rendent les mêmes services que nous rendions lorsque nous étions de leur classe, & qu'ils recevront lorsqu'ils seront de la nôtre, rien de plus vain, de plus faux, de plus vide de sens, que ce que disent & écrivent les dévoyés, sur l'utilité & sur l'inutilité des hommes & des choses. Ils ignorent la chaîne

des êtres , ainsi que leur développement successif : le monde ne manquera jamais de modificateurs. Celui qui fait naître les mâles & les femelles dans la nécessaire proportion , ne se trompera pas davantage sur le nombre des ministres du salut. Mais , le moyen de ne pas déraisonner , en prenant l'hôtellerie pour le terme du voyage ? Il y aura toujours des mauvais pères , des mauvais fils , des mariages mal assortis , des princes & des ministres ineptes ou injustes ; des méchans , des insensés , des guerres , des volcans & des tremblemens de terre ; & il n'en faut pas moins pour engager l'homme à réfléchir , & pour l'éclairer sur le vide des choses , si plaisamment distribuées , que le sage trouve à rire en se représentant l'orgueilleuse & imbécille gravité de certains dispensateurs de grâces ; l'anxiété & les viles singeries des affamés courtisans , le désespoir des uns , & la joie des autres. C'est un spectacle bien comique pour qui connoît le dénouement de la pièce ; le monde lui semble être l'île des fous.

CXVIII.

COMMENT tant de prospérités qui n'ont rien pu pour le bonheur des ambitieux , ne

nous éclairent-elles point ? C'est parce que l'on ne veut jamais regarder qu'un des côtés de la médaille que l'on n'a pas entre les mains.

Ah ! si chacun vouloit raisonner , seulement d'après sa propre expérience , sur ce que son assentiment intérieur lui a déjà appris de la vérité , que le monde changeroit de face !

Honneurs , pouvoir , richesses , vous n'êtes que des chaînes ! Les esclaves qui vous traînent n'en gémissent pas moins pour gémir superbement.

Tu le répètes avec moi ; mais qu'attends-tu pour entrer en harmonie ? que la cour & la ville y aient donné leur sanction ? Tu ne l'avoueras point , n'est-ce pas ? mais qu'attends-tu donc ?

C X I X.

En ne raisonnant que d'après les lumières naturelles , nous pouvons acquérir la science de l'homme , & établir notre manière d'être sur le point harmonieux , autour duquel ont tourné les anciens philosophes , & d'où les modernes se sont tellement éloignés , que c'est à ceux qui essaient de pratiquer leurs principes , à nous montrer le fruit qu'ils en retirent. — Mais comme la science de l'homme est la

clef des choses cachées, & qu'elle donne la quotité des choses relatives à notre être, lorsqu'arrivés au point harmonieux, nous remplissons les devoirs de notre religion avec exactitude, nous avançons dans l'intelligence des secrets, nous sommes abreuvés de consolations, & nous goûtons l'onctueuse réaction des agens invisibles au milieu desquels nous vivions sans nous douter de leur existence : — Mais s'il est prudent d'essayer avant de juger, il est fou de juger sans vouloir essayer; parce que le soleil luit en vain pour qui s'obstine à rester dans les ténèbres, & parce que l'effet irrésistible, le triomphe de la vérité, ne s'obtient que par l'entier accomplissement du système de l'harmonie.

C X X.

IL est des dévots qui mettent toute leur confiance dans de stériles pratiques, & ne descendent jamais au fond de leur cœur pour se connoître, se corriger, s'amender & se modifier: aussi personne ne s'ignore plus complètement qu'eux. *La foi du charbonnier*, cette colonne de leur sagesse, ils l'eussent eue dans quelque religion qu'ils fussent nés. Toute leur sagacité s'use à prêter de bonnes intentions

qu'ils n'ont jamais eues, à une conduite dirigée par l'orgueil & d'autres discordantes passions. Leur grande affaire est sur la terre, & en ne s'occupant que d'elle, ils savent se persuader qu'ils ne travaillent qu'à leur salut ; tandis qu'ils ne recourent à cette pensée que comme à un accessoire consolateur.

Il ne sera pas non plus hors de propos d'observer que, plus une religion est chargée de cérémonies, d'expiations, de pratiques verbeuses & grimacières, moins l'on y observe les préceptes de la morale. La raison en est que, voulant se rassurer sur l'avenir, sans rien perdre du présent, les dévots remplissent les formalités qui ne leur coûtent rien, & qu'on leur a dit propres à apaiser & à satisfaire Dieu, pour s'emparer, en sûreté de conscience, de tout ce dont ils peuvent se saisir ici-bas.

Ils sont d'autant plus persuadés qu'ils racheteront le fonds par les formes, par des repentirs prévus, par une confession, & une absolution qui ne sauroit leur manquer, que ce fonds, dans leur doctrine, ne marche qu'après le dogme ; & qu'ils n'agissent jamais que par attachement pour leurs enfans, leurs parens,

leurs amis, leurs bienfaiteurs, leurs maîtres, le corps dont ils font partie, ou pour la gloire de l'existence publique, dont Dieu les a fait dépositaires, &c. &c. Rarement un dévot croit s'occuper de lui-même : à ce moyen, tout s'arrange, excepté la chose principale, l'ame, qui ne sauroit s'arranger des incohérences dont les marques sensibles & visibles décrivent la religion, & rendent les dévots odieux & méprisables. Une orgueilleuse insipidité est le moindre défaut des uns ; & que peut-on espérer de la sainte personnalité de beaucoup d'autres ? Ont-ils des entrailles, ces gens qui ne veulent voir que des pros crits, des damnés dans les neuf dixièmes de l'espèce humaine ? Cependant, j'en excepte ceux qui, par crainte de pécher, détournent leur esprit d'un dogme aussi révoltant, parce qu'ils sentent qu'ils ne pourroient pas y croire ; & ce nombre ne laisse pas que d'être considérable parmi les fidèles. Mais, puisque pour épouser ce dogme, il faut se crever, tout à-la-fois, les yeux de l'esprit & du sentiment, que ceux donc qui haïssent & persécutent sous son nom, sont de méchants hommes, des hommes dévoyés par un intérêt bien peu céleste !

Colère de Dieu ! vengeance de Dieu ! . . .
Déclamations absurdes. Nous pouvons infiniment moins offenser Dieu, qu'un ver de terre ne peut nous offenser nous-mêmes. L'Être immuable ne connoît ni la colère, ni la vengeance, ni aucune des passions qui n'appartiennent qu'aux êtres créés, encore imparfaits, & qui en ont le principe par leurs loix : quand ils en abusent, de ce principe, ce n'est que parce qu'ils en déplacent les loix ; mais ces abus mêmes ne sont point perdus, & tournent toujours au profit de la modification de quelqu'un.

Quand le grand Principe a créé des milliers de mondes, & des milliers de créatures pour chacun de ces mondes, il n'a rien fait que pour elles. Il a imprimé des loix à tous ses ouvrages ; ces loix sont dans un jeu continuel, & rien ne s'opère que par l'action & la réaction qui résultent du jeu des loix, dont la chaîne remonte jusqu'à lui.

Les loix de l'ami de l'harmonie, correspondantes au plus près à celles des êtres des classes supérieures, son bon génie lui inspirera, au besoin, ce qu'il aura de mieux à faire ; dans certaines circonstances, il le distraira par des

pensées & des sentimens qui le rendront comme passif, & lui feront éviter les pièges du méchant, les accidens, les fâcheuses rencontres, pour le conduire à ce qui pourra avancer sa modification moins douloureusement, même voluptueusement. Le bon génie de Pélémon le fit entrer à l'école de Xénocrates; celui d'Augustin le conduisit aux sermons d'Ambroise: se laissant aller aux invitations sentimentales qu'ils y éprouvèrent, tous deux ont évité de grands maux.

Plus tu avanceras, plus tu trouveras de charmes à la prière d'amour; parce que c'est par l'amour que nous ferons heureux, & que l'amour étant le lien des êtres, ton bon génie réagira sur toi. Ce compagnon invisible est peut-être l'ami que tu crois avoir perdu, ou cet autre toi-même que tu crois n'exister que dans ton désir: mais, encore un moment, & tu feras avec lui & avec tous ceux que tu auras bien aimés, ou que tu eusses préféralement aimés si tu les avois connus; car chaque rayon du centre commun de la conférence commune, aboutit à un cercle particulier qui a de même son centre commun, d'où nous passons, par d'autres rayons, dans

d'autres cercles dont le nombre se multiplie à l'infini. Un fois sortis des six mondes pépaf-tiques, ou naturatifs, notre développement & notre bonheur vont toujours en croissant; & de là vient, que destinés à voir du merveilleux, nous nous sentons tous plus ou moins de penchant à l'aimer.

C X X I.

PARCE que l'on ne connoît pas la vie passée d'une personne qui souffre; que l'on ignore ce qu'elle a à réparer, à perdre, à gagner; quelles sont les affections qui l'éloignent de l'harmonie, (ce que nous ignorons souvent de nous-mêmes aussi parfaitement que des autres) il est des situations où les maladies, la pauvreté, la persécution, les déchiremens intérieurs, forment un groupe de misères si effrayant, que dans l'ignorance de la nature de notre être, nous ne pouvons concilier tant de maux avec la bonté & la justice du Tout-puissant. Mais les maux n'étant que préparatoires ou expiatoires, & les êtres ne pouvant se modifier que par leur sensibilité, nul ne souffre à pure perte; car l'Être suprême étant la bonté & la justice par essence, comment un être, créé de ses mains, pourroit-il éprouver

la moindre douleur qui ne dût point tourner au profit de sa destinée?

Et comme nous ne saurions nous opposer un seul instant à notre nécessaire modification, celui-là ne fait que retarder la sienne & la rendre plus douloureuse, qui, dans l'espoir de se soustraire aux coups des loix universelles, abandonne par humeur ou par inconstance, le poste où la Providence l'avoit placé, & où il devoit se modifier; une foule de maux & de privations viendront s'attacher aux différentes destinées, ouvrages de son orgueil & de sa fausse sagesse. Si, de notre plein vouloir, nous changeons de place sur la terre, nous ne pouvons le faire sans danger, que dans la vue de nous occuper & de nous approcher davantage du ciel.

C X X I I.

LE stoïcien me paroît le sage monté sur des échasses. Sénèque dit qu'il est au dessus des dieux, parce que les dieux ne se sont pas faits eux-mêmes, tandis que le stoïcien est son propre ouvrage. A l'en croire, il buvoit avec la même indifférence une coupe d'huile bouillante ou de vin de Falerne. Un autre disciple de cette secte dit; Il y a autant de foiblesse à

pleurer son ami qu'à pleurer son manteau ; au lieu d'en chercher un autre : mais, en attendant, le dieu Caton s'arrache les cheveux en apprenant la mort de son frère ; & que l'on explique la fièvre comme on voudra, il ne restera pas moins constant qu'elle ne fut que le violent remède à un violent mal.

Je vois donc que le stoïcien, en se mettant au dessus des dieux, se mettoit, à plus forte raison, au dessus de tous les autres hommes ; je vois, qu'écouter si peu le sentiment, il ne goûtoit que l'harmonie de sa justice pratique, & de sa fidélité aux loix de convention ; tandis qu'il desséchoit en lui la source du vrai bonheur ; qu'il étoit rudement combattu dans ses prétentions anti-naturelles, lorsque les événemens sapoient l'édifice de sa grandeur imaginaire, en humiliant son orgueil ; & que, quand les malheurs l'attaquoient à l'improviste, l'étude de la résignation l'eût bien mieux servi que celle de l'insensibilité.

Appuyé sur le néant & la fragilité des choses d'ici bas, sur la brièveté de la vie, sur l'immortalité de son ame, sur la nécessité de son développement & de sa modification, sur la

bonté d'un père qui a si amplement pourvu aux besoins de sa frêle nature passagère ; soumis aux loix universelles qui modifient & développent tout, le disciple de l'harmonie fait que l'ami qui vient de disparaître, n'a fait que le devancer, & qu'en peu de jours il le retrouvera.

Oh ! que les larmes de cette attente diffèrent de celles que l'on répand sur le tombeau de quelque intérêt de corruption, bien plus souvent que sur les cendres de celui que l'on regrette !

O toi qui m'as fait connoître ce qu'il y a de plus doux & ce qu'il y a de plus amer, en te présentant le fruit de mes soupirs, je te fais hommage de la sagesse éternelle ! Ah ! puisse, au dernier jour de ta vie, la mort qui réunit les semblables, avoir des charmes pour toi ! Loin qu'alors sa faux meurtrière coupe les liens qui nous unissent, elle ne fera qu'accroître le délicieux de leur serrement. Dégagées des terrestres entraves, nos âmes toutes entières à ce qu'elles adorent, se confondant l'une dans l'autre, n'existeront plus que pour la félicité.

C X X I I I.

TU ne veux parvenir, tu ne veux faire fortune que parce que tu as un fils ; cela signifie, si je ne me trompe, que si tu n'avois point ce fils, tu serois philosophe. Mais tu t'abuses ; ton enfant n'est qu'un prétexte : tu fuis ta manie ou ton erreur, comme font l'avare & le dissipateur, & ces fiers ambitieux qui prétendent encore à l'admiration, presque à la reconnoissance des foibles qu'ils désolent.

Si ton fils a des besoins au-delà du nécessaire, qu'il se procure de quoi les satisfaire, & qu'il se détrompe. S'il veut être plus grand seigneur que son père, qu'il apprenne comment l'on parvient ; mais ce n'est point là ce que tu dois lui enseigner. Phocion, qui te valoit bien, répondit à ceux qui le pressoient à cet égard : « Si mes enfans sont sages, ils » en auront assez, aussi bien que moi ; s'ils » sont fous & débauchés, je ne veux point » leur laisser de quoi entretenir leur turpitude. »

C X X I V.

EN marchant dans les rues, fais place à tous ceux que tu rencontreras, parce que le sage doit, ici comme dans la conversation, se

se garer des fous, céder à ceux qui ont tort, & prêcher d'exemple.

Si tu voyages à cheval, ne dérange pas les piétons, parce que tu dois exercer la justice dans toutes les occasions, & que c'est en négligeant ses moindres préceptes, que les jeunes gens deviennent de méchans hommes.

Tel qui, dans sa course rapide, force son cocher à heurter tout ce qui le gêne, écrasera sans scrupule tous ses amis pour arriver à son but.

Ne perds jamais de vue, que ce n'est qu'en ne dérangeant aucune harmonie, qu'il est permis à la nature de notre être de jouir véritablement des accessoires répandus sur la terre, & que ce n'est que parce que les hommes, (dans le déplacement de leurs loix de l'infini) ignorent cette grande vérité, qu'ils sont étonnés de se trouver misérables dans l'abondance, & de tant surpayer leurs tristes plaisirs.

C X X V.

NÉCESSITÉS de désirer & d'espérer, parce que l'homme est créé pour les séjours de la félicité, quand il attache sa loi de l'infini à un objet passager, tous les autres objets disparaissent à son attention, ou n'ont de prix

S

qu'autant qu'ils ont de rapport avec cet objet, déjà insuffisant ou incohérent, qui n'est pas l'objet d'un seul, mais de plusieurs faisant les mêmes efforts pour se l'arracher : alors, que de crimes, que d'inquiétudes, que de malaise ! Aussi, quelle est aujourd'hui la ressource du peuple le plus *désabusé*, & par conséquent le plus blasé ? Le jeu, la fureur du jeu se répand avec les vices du luxe : or, le vice commun aux esclaves du luxe, étant cette cupide prodigalité qui engendre tant de monstres, nous voyons que là où règne le luxe, les esprits sont dévoyés, la majeure principale est fautive, le ciel perd ses charmes ; qu'il ne peut plus y avoir de conversations d'abandon ; & que l'on doit, pour se distraire dans ces épineux & ténébreux déserts de l'égoïsme & de la discordance, demander au jeu les émotions du désir, de la crainte & de l'espérance, si nécessaires à notre nature de destinée, qu'on ne reçoit plus ni d'en haut, ni de ses pareils, & qu'on ne fait plus où chercher.

C X X V I.

QUAND tu te sentiras oppressé, examine-toi bien, afin de voir si tu ne serois pas coupable de quelque négligence ou de quelque

infraction. As-tu réparé telle injustice commise dans un moment de vivacité ? N'as-tu pas omis une bonne œuvre que la Providence avoit mise sous ta main, pour racheter des fautes passées, ou nourrir ta loi d'amour ?

En harmonie par la volonté de l'esprit & du sentiment, mais arriéré par des dettes, & paresseux à les acquitter, tu ne te trouveras soulagé qu'après y avoir satisfait. Répare donc de ton mieux l'injustice donc tu te sens coupable ; & si la bonne œuvre que tu as laissé échapper n'est plus à ta portée, mets-toi à l'affût de plusieurs autres.

Le prix des bonnes œuvres n'est pas dans la valeur que leur donne l'opinion commune, mais dans le sentiment qui les inspire. En te détournant d'un plaisir pour éviter un dommage à un inconnu, ou pour remettre un voyageur dans son chemin, il est possible que tu fasses en cela un acte plus harmonieux que ne le feroit une grande aumône dans d'autres circonstances.

C X X V I I.

LE monde qui, avec tous ses trésors, ne sauroit faire un heureux, peut rendre bien malheureux celui qui s'y engouffre. Entouré

d'écueils qu'il ne voit pas, il porte dans son sein des erreurs dont ses ennemis extérieurs sauront, dans l'occasion, faire leurs complices. Le seul moyen de leur échapper, c'est d'étudier la pauvreté & la patience; cette étude est la mine de Potofi.

C X X V I I I.

EN examinant les hommes d'après les principes infallibles du système de l'harmonie, l'on en voit peu auxquels la misère ne donnât pas de profondes leçons, & qui soient assez modifiés pour qu'ils fussent supporter une plus grande aisance, encore moins la prospérité. Si tel qui gémit de sa médiocrité, qui lui attribue les maux que lui méritent les erreurs de son esprit, arrivoit à ses fins, il n'en seroit que plus fou, plus méchant, plus malheureux & plus retardé dans sa modification.

La situation où nous nous trouvons actuellement, sera toujours profitable à l'avenir quand nous la supporterons avec résignation, que nous saurons en recueillir le fruit, & que, par de nouvelles infractions, nous ne nécessiterons pas de nouvelles adversités.

Toutes les harmonies se tiennent, & qui n'est pas d'accord en lui-même, reçoit des plaies de par-tout.

CXXIX.

DIRE que nous devons étouffer les passions (dans le sens que les docteurs donnent à ce précepte) parce qu'elles nous égarent, est aussi fou, que si l'on nous invitoit à nous brûler le palais pour nous guérir de la gourmandise, ou à nous couper la langue & les mains, pour nous mettre dans l'impuissance de calomnier & d'affaîner; car aucune de nos deux natures n'a rien reçu d'inutile: ce qu'on appelle passion, n'est qu'un abus ou un déplacement de nos loix. Les péripatéticiens ont mieux vu en cela que les stoïciens, qui vouloient que le sage fût inaccessible aux émotions, inaltérable, imperturbable.

L'Être immortel a reçu dans la loi de l'infini, un principe d'activité inextinguible. Destiné à une félicité sans bornes, le désir, la crainte & l'espérance qui l'agitent, le poussent vers ce qui lui promet des émotions; mais lorsque les grands, les princes, les rois, dont l'on prévient tous les souhaits, ne voient que des fardeaux dans leurs devoirs, qu'ils demandent les émotions du désir, de la crainte & de l'espérance aux chiens de leur meute & aux cerfs de leurs forêts; qu'ils négligent & celles

qui jailliroient du fond de leur propre harmonie, & les plaisirs de réaction qu'ils obtiendroient de l'amour & de la reconnoissance de leurs sujets; l'on peut dire qu'ils abusent de leurs loix, qu'ils les déplacent, qu'ils ont une passion, & qu'ils ne font pas heureux.

C X X X.

COMME sur un homme instruit de la haute science, il y a des millions d'ignorans, il faut s'attendre à la critique. Quoi! dira-t-on, regarder avec indifférence ce qui met tout le monde en mouvement, ce à quoi les plus grands seigneurs & les plus beaux génies attachent leur bonheur & leur gloire; ne pas se fâcher d'une impolitesse, pas même d'un mépris; céder le pas à qui veut le prendre; être indolent pour des droits & des intérêts, dont les moindres font oublier les sentimens de la nature & de l'amitié; ne prendre aucune part à ce qui ne divise pas moins les gens d'esprit que les fots, quelle singularité! quelle apathie! quelle bassesse!

A tout cela tu ne dois rien répondre, 1°. parce que supporter est dans ton pouvoir; mais qu'éclairer & corriger des obstinés, n'appartient qu'à Dieu & à l'expérience; 2°. parce

que le sage ne doit pas avoir plus besoin de l'estime des hommes, que d'aucune autre des choses qu'ils dispensent, suivant leur caprice ou leur folie. Tu ne goûteras donc la paix de l'harmonie, le calme dans l'intérêt, que lorsque tu te reposeras entièrement dans l'infini absolu.

C X X X I.

Tu t'affliges de ce qu'une maladie, ou le manque d'argent, ou quelque autre contrariété ne te permette pas de faire un voyage, ou de te rendre à tes devoirs; mais n'aurois-tu pas donné lieu à cette contrariété? Prends-y garde; les loix universelles ne nous demandent pas le moment où il nous fera le plus commode de payer nos dettes, ou de recevoir leurs leçons.

Mais si la chose t'est absolument impossible, c'est une preuve que la Providence veut te conduire à un but d'où t'éloigneroit la volonté des hommes.

Où en serois-tu, si quelques-uns de tes plus ardens souhaits eussent été accomplis, & certaines répugnances respectées? Que n'as-tu point perdu en combattant l'événement que tu redoutois, & auquel tu dois cependant les

biens qui balancent tes peines ? Pourquoi donc combattre encore, quand tu fais que les loix universelles travaillent sans cesse à te pousser dans la voie de l'harmonie ?

C X X X I I.

COMME l'on prend soin de cacher ce qui est méprisable, la médiocrité ambitieuse s'enveloppe de morgue ; & pour gagner de la taille & de l'embonpoint, elle s'échafaude ; se bourre de titres, & s'entoure de ses aïeux. Mais quiconque est intrinséquement estimable, se montre avec plaisir à découvert : il n'est pas inquiet de sa considération ; & s'il a pénétré plus avant dans la vérité, il n'y songera même pas, parce qu'il fait que l'enfant de la vanité est l'ennemi du repos ; qu'il étouffe la reconnaissance que mériteroient nos bienfaits ; qu'il nous aliène les cœurs de telle sorte, que, jusqu'à nos plus familiers, conspirent contre notre agrandissement, & ne peuvent que se réjouir de l'événement qui nous rabaisse, sans qu'il entre dans ce malin plaisir, d'autres sentimens que ceux qu'inspirent des prétentions mal fondées, & qui visent à la satisfaction de nous faire rendre hommage par nos égaux,

LA philosophie qui nous satisfait constamment, ne produit cet effet que parce qu'elle est harmonieuse & conforme à notre nature. Ce n'est pas parce que je pense ainsi, que je me trouve bien, mais parce que c'est ainsi que je dois penser, & que ce n'est qu'en pensant ainsi, que je puis être heureux. Cette distinction est subtile, mais elle est essentielle.

Une erreur peut me plaire; mais en m'y livrant, je ne tarderois pas à être affligé par ses suites & les conséquences qui en découlent; car dès que je déplace une de mes loix, celle de la crainte la suit nécessairement, parce que la loi de la crainte nous ayant été donnée pour veiller à notre conservation & à notre bonheur, elle ne sauroit perdre de vue la moindre des choses dont nous faisons dépendre notre existence & notre bonheur, afin qu'à l'instant où l'une de ces choses se trouve menacée, la crainte appelle nos facultés à son secours.

Quand donc l'espérance n'a pour objet qu'un bonheur négatif, le désir & la crainte se confondent ensemble, & le mal-aise est grand; mais lorsqu'elle a quelque prospérité

pour objet, les émotions du désir & de la crainte sont careffantes ou inquiétantes, suivant les promesses ou les menaces du jeu des loix univerfelles.

Mais comme la fermentation des germes de la discordance, des erreurs, cause déjà des déchiremens, & que nous ne pouvons pécher fans pressentir le châtiment relatif à notre infraction, & nécessaire à notre modification, juge de l'état intérieur de certains dévoyés; juge si aucun peut connoître un plaisir pur, & admire la merveilleuse simplicité de l'enchaînement de toutes les loix de la nature, qui travaillent sans cesse au développement & à la modification des êtres, & à pousser l'homme, même par l'abus qu'il fait de sa liberté, vers le but pour lequel il fut créé.

Ce qui a égaré beaucoup de philosophes, c'est de n'avoir considéré l'homme que sous un seul rapport, tandis que, pour le connoître, il faut le considérer sous quatre rapports.

Par ses loix physiques, il tient au genre animal; par ses loix sociales, il tient à ses semblables; par les loix de sa destinée, il tient aux êtres des classes supérieures; & par sa loi de l'infini, il tient à la Divinité.

Quand il observe toutes ses loix, il est en harmonie dans tous ses rapports, & il est heureux ; lorsqu'il en enfreint ou déplace quelque'une, il est dans la discordance relative, & il souffre relativement.

C X X X I V.

LIVRÉ aux loix de ma destinée, résigné à la volonté suprême par la confiance & l'espérance ; absorbé dans le sentiment du bonheur que je suis nécessaire de chercher, & qui ne peut me venir que de l'infini absolu, si l'on vient m'enlever à cette délicieuse situation, pour faire descendre ma pensée sur quelque objet matériel, je sens que l'on m'arrache du séjour de la partie immortelle de mon être.

De là tu peux encore tirer cette conséquence, que celui à qui ce sentiment paroît l'effet d'une imagination exaltée, quand cependant l'esprit est souvent, & même dans ce moment là occupé ailleurs ; de là, dis-je, tu peux conclure que celui-là est arriéré dans sa modification, & que, moins tu remarqueras de moral dans les goûts d'un homme, plus tu dois t'en éloigner.

J'avance que nous pouvons nous délecter dans le sentiment, tout en laissant vagabonder notre esprit ; mais si on ne l'a éprouvé foi-

même, il faut, pour le comprendre, avoir bien saisi l'idée vraie de la nature de notre être ; idée qui se trouve répandue dans les différens articles dont est composé ce Manuel, & sur laquelle le paragraphe suivant jettera encore un nouveau jour, que complétera l'article CLVIII.

L'homme ne découvre jamais davantage la base de son caractère, que lorsqu'il est dans le vin. Alors les organes de la pensée, espèces de tablettes sur lesquelles l'être moral grave ses sensations, mus involontairement par la fermentation de la liqueur, réagissent sur l'essence immortelle, & manifestent avec d'autant plus d'évidence les affections secrètes & habituelles, qu'elles y sont plus profondément empreintes que les autres. L'intrépidité d'un poltron ivre, est un effet des orgueilleuses pensées que conçoit l'homme de sa propre excellence ; & qui se trouvant, pour ce moment, poussées en relief, n'ont pour guide & pour échelle que la tension & l'agitation des fibres du cerveau, jusqu'à ce que la fatigue & le relâchement fassent retomber les choses dans leur état ordinaire. Ainsi, quand l'ame tombe sur son objet chéri, la vibration des organes de l'es-

prit, trop foible pour la détacher de ce qui l'affecte actuellement, est néanmoins assez forte pour lui présenter des images & des idées confuses, semblables à celles que nous avons entre la veille & le sommeil, ou plutôt à celles qu'à la tendre Aminte rêvant à son cher Ziofa, dans des lieux dont elle donne la description, sans dérober un instant à son amour & à son bonheur.

C X X X V.

CEUX dont l'esprit désorienté & vagabond a de la peine à se fixer dans des limites, voudroient que les plus grandes vérités apparussent à leurs yeux comme des objets matériels & sensibles. Mais comment peuvent-ils penser qu'avec des organes aussi imparfaits, ils pourroient envisager ces vérités, quand ils savent que la surprise du succès d'un événement majeur, dont nous désespérons, est seule capable de nous donner la mort; quand ils prennent tant de précautions pour apprendre à leurs amis une bonne ou une mauvaise nouvelle; enfin, quand ils voient journellement une simple représentation théâtrale, un foible jeu de l'esprit, une fiction, produire les effets de la réalité sur ceux dont le cœur ne se

trouve pas actuellement dévoyé & acéré par l'inquiétude & les soucis qu'entraînent les vices & le crime ?

C X X X V I.

COMME notre développement est successif, que nous n'avancions dans la vérité que successivement, que nous ne nous modifions que par l'expérience, qu'il n'y a ni ruse, ni politique capable de nous garantir des coups de marteaux nécessaires à la ductilité & à la modification de l'être moral ; combien de personnes ne seroient pas effrayées par l'arrêt qui les condamneroit à recommencer à vivre dans les mêmes incertitudes, dans la même ignorance, aux mêmes conditions qu'elles ont vécu, & à repasser par-tout, ce qu'elles ont éprouvé depuis leur naissance !

Cependant les dévoyés ont beau se flatter, en ne changeant pas de maximes, les jours qui leur restent ne seront pas plus dignes d'envie que les jours passés ; & de bien plus effrayans les attendent encore !

C X X X V I I.

JE suis esclave, disoit Epictète, il m'est donc bon de l'être. Grand Jupiter ! & vous, puissante destinée ! tout ce que vous ferez de moi,

fera ce qui me convient le mieux : conduifez-moi par-tout où vous avez arrêté qu'il m'est bon d'aller ; je fuis prêt à vous fuivre. Auffi bien , quand je m'obftinerois à vous réfifter , je ne ferois que mon propre ennemi , & il faudroit toujours finir par vous obéir. Celui qui cède à la néceffité , eft véritablement fage ; il connoît la bonté des dieux ; il eft habile dans la connoiffance de leurs fecrets.

La perfide erreur que celle de croire qu'il y a de la fageffe à fe faire un nom , à pouffer fa famille , à parvenir aux charges , à amaffer des richesses , à fe procurer des titres , des décorations , & à s'embarrasser de tant de chofes inutiles , jufqu'à ce que la mort vienne nous arracher à ces infensés & pénibles travaux , pour qu'un autre les continue ou les détruife !

Modération , justice , bonté , amour , confiance , réfignation , espoir , penfée de la brièveté de la vie , fentiment de notre destinée infinie , vous êtes nos confeils & nos confolateurs , notre nourriture & nos foutiens ; nous ne pouvons vous quitter fans nous égarer , fans fouffrir , fans dépérir , fans tomber ; vous êtes les fondemens , les colonnes & les liens de l'harmonie & du bonheur !

AMÉLIA trouve dans sa beauté la source de toutes ses peines , & elle ne se trompe pas.

Cependant, n'étois-tu pas à-la-fois belle ; pauvre & heureuse dans d'autres temps ? Dans cette solitude , qui te feroit frémir aujourd'hui , quoique tu la regrettes , quand l'arrière goût du bonheur que tu y goûtois , en te conformant à plusieurs loix de ton être , la rappelle à ton cœur ; dans cette solitude , dis - je , tu versois des larmes ! Mais , réponds : qu'est-ce qui te les faisoit répandre , & qu'est-ce qui les séchoit ?

Ceux qui t'ont soufflé l'esprit d'orgueil ; AMÉLIA , étoient-ils heureux . . . ? Et tu leur as cru . . . ! N'est-ce pas en changeant d'orient , que tu vis décliner ton bonheur ?

Le luxe t'a jetée dans l'esclavage ; le préjugé t'y retient ; & tes ennuis , tes déchiremens ne proviennent que du non-vouloir & de l'indécision de ton esprit désorienté.

Combien de plaisirs t'a procurés le menaçant préjugé sous lequel tu gémis aujourd'hui ? quelle douceur ont ses plaisirs , & combien de chagrins lui dois-tu ? Fais la balance de ce relevé ,

levé, & mets-la sous les yeux des malheureux qui t'ont endoctriné.

Comment t'émeuvent les choses précieuses que tu étales autour de toi ; & comment réagissent sur toi les émotions qu'elles causent aux autres ?

Que te disent maintenant les fleurs des champs, les prés émaillés, le gazouillement des oiseaux, le murmure des fontaines, les lacs, les rochers, les vallons ; le sifflement des vents, la majestueuse obscurité des bois ; le soleil, la lune, ces mondes innombrables qui nous attendent ; enfin, l'harmonieuse nature, que te dit-elle ? Est-ce par convention qu'elle nous parle, ou qu'elle est muette ? Parle-t-elle d'abord à l'esprit, ou au sentiment ? Et qu'est-ce que sa divine harmonie peut dire à un être en discordance ?

Est-ce aussi par convention que la ciguë empoisonne, & que la laitue rafraîchit ? Est-ce par convention qu'un peu d'opium égaie, qu'un peu plus endort, & qu'une plus forte dose tue ?

Tu me demandes où j'en veux venir ; aux loix de nos deux natures, à la nature des choses relatives, aux plaisirs innocens & mo-

T

dérés, aux plaisirs criminels & répétés; au méchant, à l'homme de bien; à l'homme plus ou moins en discordance, à l'homme plus ou moins en harmonie; aux effets & aux conséquences de l'erreur, aux effets & aux conséquences de la vérité; enfin, à AMÉLIA dans sa superbe abondance, comparée à AMÉLIA dans sa modeste médiocrité.

C X X X I X.

IL est un état de fermentation modificative; dans lequel l'homme paroît, & se sent même pire qu'il n'étoit, quoiqu'il soit plus près de sa pureté, que lorsqu'il se croyoit meilleur, parce qu'alors il n'avoit que le sentiment de ses loix à opposer aux erreurs répandues; tandis qu'aujourd'hui qu'il les a éprouvées, en réfléchissant sur sa douloureuse expérience, il reconnoîtra, pour ce qu'ils sont, ces objets imposteurs, & ces sophismes de l'esprit d'orgueil, qui l'ont si cruellement dévoyé & défiguré.

Mais, pour se livrer à l'étude de la sagesse, il faut avoir déjà beaucoup fermenté, soit ici, soit ailleurs; & quand celui-là s'y livrera principalement, il lui sera facile d'observer qu'il n'éprouve de douleurs que celles que ses

retours à l'esprit d'orgueil, & ses résistances aux jeux des loix universelles lui méritent.

Arrivé à un certain degré, sa reconnoissance naîtra de son ingratitude, son amour de sa haine, sa justice de son injustice, sa bonté de sa méchanceté, son harmonie de sa discordance, comme la mort naît de la vie, & la vie de la mort.

CXL.

C'EST un cruel mécompte que de vouloir tirer profit de la société sans lui rien rendre; cependant c'est à cela que tendent, pour ainsi dire, tous les hommes, au moins en désir: mais l'oisiveté est punie par les dégoûts, par l'ennui que ne connoît pas l'homme utile; & cette inquiète indépendance attire, autant que la discordante ambition, des accidens & des événemens affligeans sans nombre, par cela même que l'on fait pour trouver & combiner un bonheur auquel s'opposent & les loix de notre être, & les loix de l'harmonie sociale.

Il suffit encore que nos projets ou nos occupations soient discordans, pour que la peine s'y attache, & qu'ils soient harmonieux, pour que le plaisir s'y mêle.

Un peintre, un laboureur, un menuisier, &c.

avide & envieux, ne jouira pas du temps de son travail, quoiqu'il s'occupe d'un objet nécessaire, ou d'un accessoire agréable aux autres hommes.

Je veux dire par là, que deux choses sont indispensablement nécessaires au bonheur de l'homme ; une occupation & un cœur harmonieux. Tel est l'ordre du ciel ; vainement chercheroit-on à l'é luder. De la manière dont le grand Architecte a combiné la nature de notre être, le châ timent est au bout de la désobéissance ; mais les fréquentes infractions dont l'homme se rend coupable, font prendre l'état de mal-aise qui en est la suite naturelle, pour l'état naturel de l'homme.

Tel me répondra à cela : De quoi puis-je m'occuper dans le rang & les circonstances où je suis placé ? Je n'ai ni talent, ni métier au dessous de ma naissance, & ce que je fais faire n'est d'usage ni dans les lieux, ni dans le temps où je suis ; on ne se fert ni de ma profonde politique, ni de ma facilité à gourmander les autres hommes, ni de mon art pour l'intrigue & la séduction ; ni de ma superficielle amabilité, ni de mon talent pour le ridicule ; ni de mon insouciance morale, enfin de rien de

ce qui constitue l'important de la société ; & quand même l'on s'en serviroit, le vide de ces occupations , déjà très ennuyeuses à la longue, me laisseroit encore tout le temps de m'ennuyer profondément : me voilà donc puni sans l'avoir mérité.

Si la nature faisoit des hommes pour en être méprisée , ta plainte seroit fondée ; mais comme je ne vois pas qu'elle t'ait privilégié , & qu'au contraire, plus tu t'en éloignes , moins tu vaux , doit-elle, peut-elle changer ses loix générales en faveur de ses enfans pervers , afin de les amuser dans tous les dédales de leur folie & de leur orgueil ? Descends de ta flétrissante hauteur ; prends le ciseau, le rabot, la charrue, la pèle ou la hache ; retourne à la nature , au lait bienfaisant qui découlera de son sein , tu reconnoîtras ta mère. Mais cent raisons s'opposent à ce que tu le fasses : la vanité & la paresse sont les premières ; je ne dirai rien des autres. Ainsi donc cesse de te plaindre, puisque ton échange est volontaire ; & que tes chagrins & tes ennuis sont la monnoie dont tu paies ta supériorité politique , & les plaisirs qu'elle te procure par fois. Si tu ignores que l'homme doit acheter toutes ses jouissances , & que celles

de ton rang font & les plus chères & les moins relatives à la nature de notre être, & qu'enfin tu gagnerois davantage à descendre qu'à monter; si tu ignores cela, dis-je, il est bon que tu l'apprennes.

C X L I.

QU'UN ambitieux, dont le plan sera connu, cède à la pitié, ou à quelque autre loi de son être, dans une circonstance où ses vues auroient exigé qu'il l'enfreignît; les adeptes de la discordance l'accuseront d'avoir manqué de force, & lui-même sera assez malheureux pour se le reprocher. Cependant il n'est point de grand homme, conquérant ou voleur de grand chemin, de la cour ou de la Grève, qui n'ait quelque foiblesse de ce genre à se reprocher. L'histoire des tyrans n'en présente pas un seul qui n'ait par fois cédé au cri des loix de son être, n'eût-ce été que pour reprendre haleine.

C X L I I.

L'HOMME généralement haï, est, à n'en point douter, un homme exécration. Ces hommes rares se sentent mieux qu'ils ne se définissent: les émanations mal-faisantes jaillissent de leur féroce personnalité, & forment autour d'eux un atmosphère qui leur attire la haine de ceux

mêmes qui n'ont encore aucun sujet de s'en plaindre. Qu'ils aient l'air de s'humaniser, qu'ils se dérident, qu'ils invitent à la sociabilité, à la confiance, à l'égalité ; le cœur serré, l'on est sur ses gardes comme contre un lion ou un tigre qu'on nous dit être apprivoisé. La crainte qui vient de l'intérêt de corruption, fait cependant vaincre celle de les approcher ; parce que cette crainte étant la plus forte passion des dévoyés, ils sont nécessités de passer par dessus tout, & de lui obéir quand l'objet dont ils espèrent le bonheur est à la disposition de ces hommes, ou s'ils prévoient qu'il y peut tomber un jour, ou s'ils y ont actuellement quelque influence. Et comme, lorsqu'un de ces méchans s'élève, il reçoit, outre le culte que l'intérêt rend au pouvoir, les hommages de la terreur qu'inspire toujours l'ennemi de la vertu ; & la foule abondant chez lui, l'encens de l'avidité & de la lâcheté n'est que trop souvent pris pour le tribut de l'amour, de l'estime, de la considération, par ceux qui, faute de connoître & notre nature de destinée, & la nature des choses, adorent un dieu tout-puissant dans la noire idole de la discorde, & sont d'autant plus disposés à la dévotion

& aux sacrifices, qu'ils sont plus remplis de frayeur.

CXLIII.

POUR l'homme bon & juste, lorsqu'il souhaite du mal au méchant, c'est par un sentiment de bienfaisance, très caché à la vérité, & souvent ignoré de lui-même : mais en fouillant le fond de son cœur, il trouvera que ce souhait part, 1°. de son amour pour ses semblables, que ce méchant persécute ; 2°. de ses réminiscences qui lui ont appris que les souffrances & l'adversité éclairent, corrigent & améliorent l'homme, & lui font par conséquent espérer que ce méchant s'amendera par le malheur ; de sorte que si cet homme juste & bon n'est pas éclairé des principes de l'harmonie, il peut lui arriver de se laisser entraîner, par sa vertu même, à quelque action défendue, & dont il ne manquera pas d'être puni encore dans ce monde.

CXLIV.

LORSQUE l'agitation intérieure est douloureuse, c'est pour t'avertir qu'un motif de la discordance s'est joint à ceux qui seuls doivent t'animer. Alors ne parle ni n'agis, que le calme ne soit revenu. Rien ne rappelle mieux cet

heureux calme , que de songer combien notre vie est courte , & combien il y a de folie à nous tourmenter pour des choses dont le moindre accident peut , d'un moment à l'autre , nous priver.

Ne sommes-nous pas tous à la porte de l'avenir ? C'est peut-être demain que tu la franchiras ! . . . & ce n'est qu'avec le trouble dans l'ame , & par le sacrifice de mille plaisirs innocens , que tu t'épuises à édifier un de ces monumens de la vanité , qui s'écroulent toujours long - temps avant qu'ils ne soient achevés.

C X L V.

PLUSIEURS se découragent dans les travaux de la sagesse , parce qu'ils ne peuvent tout-à-coup entrer dans son centre ; mais la cure du disloquement moral exige du temps , comme il en faut pour remettre des membres démis , & leur faire reprendre leur forme naturelle. Cependant voudrais-tu rester confondu dans cet essaim de demi-fripons , méprisés des méchans ; & mal à leur aise avec les gens de bien ? N'auras-tu pas déjà beaucoup gagné quand tu ne seras plus tourmenté par les vains désirs qui entraînent à tant de fausses démar-

ches, & nous enlèvent toujours le présent? La foiblesse ou l'aridité que nous sentons dans les premiers temps de notre conversion, est l'effet naturel des luxations morales que nous nous sommes données, & le juste châtement de l'oubli de nos loix, dans lequel nous avons vécu jusqu'à ce moment. Le charme de l'harmonie ne se fait sentir qu'à proportion que nous nous affermissons dans nos loix; un mieux subit, loin d'être une guérison, n'est pas même une convalescence.

Si tu étois tellement desséché, que tu ne trouvasses plus de plaisir à faire le bien, fais-le par effort; tu ne tarderas pas à y être invité, à te sentir soulagé, & à concevoir que l'on peut préférer aux sensations physiques, les émotions morales; première récompense de nos sacrifices, & effet de la vibration respective des loix de l'harmonie sociale.

C X L V I.

UN homme continuellement occupé de projets, d'intrigues, ne peut guère descendre assez profondément dans son propre cœur, pour y découvrir la vraie cause de ses tourmens. Ce que l'on en pourroit dire à un courtisan, lui paroîtroit le rêve creux d'une tête

échauffée, parce que, outre que cela attaqueroit sa factice existence, c'est que ce tact fin & prompt qu'il a acquis à force de sonder le sentiment de ses pareils par le sien, ainsi que la grande connoissance qu'il en a, lui persuadent qu'il connoît l'homme espèce, dont il n'a cependant pas la première notion.

LISIAS est dans la plus haute faveur; il a une grande fortune; il a la place & la décoration qu'il désiroit; il est aimé des belles; il a des amis (de cour), & peu ou point d'ennemis; il est le Mécène des artistes; & LISIAS est malheureux par l'obsession que la faveur lui attire, par les sacrifices qu'elle exige de sa sensibilité & de sa hauteur, par les résistances qu'éprouve un crédit qui ne veut point de bornes, par le dérangement de ses affaires, occasionné par les vains remèdes appliqués à des facultés blasées & fatiguées, par la jalousie qui le perce à la moindre distraction, à la plus légère préférence qu'il croit appercevoir pour un autre, & par tant de contradictions journalières qui l'agitent en tant de sens opposés, que ses douleurs vont quelquefois jusqu'à la rage.

Il quitteroit la cour, si ce qui lui en plaît

pouvoit le fuivre, & le reste l'abandonner. Cependant que deviendroit sa considération? Il se croiroit englouti, il se croiroit rayé de la mémoire des hommes, si, à son réveil, il n'étoit pas accablé de lettres, de billets, de demandes, d'invitations, de cliens, de visites, d'artistes, de marchands, de beaux esprits & de tourmens de toute espèce. Il a à peine le temps de s'habiller; on l'attend en vingt endroits à-la-fois; il a promis, il s'oublie, reçoit des reproches, s'excuse, ment, se déguise; tout arrive à contre-temps: il accumule des années & des infirmités, & va de ce train à la mort.... Mais LISIAS est envié.

Les égarés par des objets moins brillans que ceux de LISIAS, comme lui, continuent à désirer, à projeter, à se tourmenter, à se ruiner, parce que, comme lui, ils y passent leur temps, & s'imaginent qu'en se détachant de ces objets, ils cesseroient d'exister: tant ils ont placé leur existence hors d'eux-mêmes, tant ils se font desséchés, & tant ils ont perdu le goût des plaisirs attachés au sentiment de l'harmonie!

C X L V I I.

CELUI-CI joue sans goût pour le jeu, &

s'ennuie par conséquent ; celui-là se libertine dangereusement, quoiqu'avec de la répugnance pour la débauche : d'autres cherchent un sentiment de leur existence dans d'autres objets pour lesquels ils n'ont ordinairement point d'inclinations ; mais uniquement parce que le besoin du bonheur se faisant actuellement plus vivement sentir, ils ne savent quel aliment lui donner. Tous gémissent encore dans leurs plus grandes voluptés, parce que la capacité de sentir est infinie, & que ce qu'ils choisissent est ou incohérent, ou insuffisant. Mais la nécessité de chercher le bonheur dont tous les hommes sont tourmentés, & l'impossibilité de le trouver parfait ici-bas, sont les plus beaux titres de notre immortalité & de notre destinée.

— Oui, l'espérance n'abandonne pas même le criminel sur l'échafaud ; la corde au cou, il espère encore. Qu'espère-t-il donc ? sa grâce ? Il ne fait plus ce qu'il espère ; mais l'espérance étant une loi fondamentale de sa nature de destinée, une loi inséparable de cette nature, la loi de son essence, il ne lui est pas plus possible de cesser d'espérer, que de rentrer dans le néant, fût-ce même là son espoir.

COMMENT est-il des personnes qui osent soutenir que l'amour est une passion purement physique ? A-t-on jamais vu quelqu'un se passionner jusqu'à perdre le sommeil & la santé, pour un mets que l'on trouve par-tout ? Mais nous dédaignons une belle courtisane, pour nous rendre l'esclave d'une femme moins jolie, parce que la courtisane, indifférente & cupide, offre beaucoup de discordance ; tandis que la femme honnête nous promet l'harmonique bonheur. Nous nous disons : *J'aimerai, & je serai aimé* ; & ce n'est jamais qu'en nous faisant espérer ce grand bien, soit par l'expression de la physionomie, soit par le manège de l'esprit, que la courtisane l'emporte sur sa rivale. Les exemples que l'on auroit à m'opposer, appartiennent ou au luxe, ou à la dépravation, qui veut goûter de tout ; ou encore à ces hommes qui n'ont rien de prononcé, & qui, après avoir séduit, tyrannisent, affichent, avilissent l'objet de leur prétendu amour, & déchirent un cœur tendre, comme pour le punir de s'être prostitué par des sacrifices dont ils s'avouent indignes, par cela même qu'ils sont pour afficher leur triomphe

& leur surprenante gloire , en ne se doutant seulement pas que cette sorte de vanité trahit le sentiment caché, mais inquiétant de la lâcheté & de la bassesse de leur ame, & de leur indignité sous tous les rapports.

Mais, comme l'amour qui peut troubler une harmonie, est un fruit défendu, le grand Architecte a voulu que, lors même que l'on rencontre la tendre réaction dans la personne aimée, cet amour trop circonscrit, cet amour amalgamé à tant d'autres affections anti-harmonieuses, qui, pour se satisfaire, a besoin de blesser & nos loix & les loix de convention; il a voulu, dis-je, que cet amour exigeât tant de moyens, qu'il eût des alentours & des suites si fâcheuses, que les plaisirs qu'il procure en fussent plus que balancés.—Mais qu'on ne dise pas que dès que l'amour a un but physique, il ne peut plus appartenir au genre moral; car ses plus vives jouissances, même de l'amour le plus ordinaire, ne viennent-elles pas du moral? Ne s'épuise-t-il pas d'autant plus vite, qu'il a moins à désirer, à craindre & à espérer; moins d'obstacles à vaincre pour arriver au but physique où il expire? Et n'en est-il pas ainsi de tout? Que

manque-t-il à Pyrrhus pour projeter tant de conquêtes ?

Oui , quand l'amour n'est pas cette faim que le morceau le plus grossier appaise, il est indubitablement du genre moral, ainsi que le plaisir de la chasse, du jeu, & quantité d'autres vers lesquels nous porte ce besoin impérieux de notre nature de destinée, ce besoin de goûter les émotions du désir, de la crainte & de l'espérance. Aussi voyons - nous que cet amour, le plus commun de tous ceux qui méritent ce nom, s'affoiblit, s'éteint dès qu'il ne peut plus exciter ces émotions; soit parce que l'objet entièrement subjugué n'a plus rien à nous promettre, soit parce que nous avons la pleine certitude de ne pouvoir jamais parvenir à le posséder. Cela est si vrai, que l'art de la coquette consiste à maintenir ses adorateurs entre ces deux extrémités; que la beauté qui ne donne aucun espoir, ne reçoit que de froids hommages, & n'a point d'esclave; que la plus belle princesse n'est qu'une belle statue pour ses laquais; que la femme qui, après le dernier sacrifice, a encore à désirer, à espérer, à craindre, est moins inconstante que l'homme auquel elle se fera abandonnée sans réserve;

que

que plus d'une femme tendre s'est rendue sans partager aucunement les feux matériels de son amant ; & enfin que les fêtes de l'hyménée ne sont que trop souvent les jeux funéraires de l'amour.

Mais, nécessité de chercher le bonheur, de désirer, de craindre & d'espérer ; quel empire que celui de la beauté dans l'être le plus relatif à nous ! Ému, séduit, captivé, subjugué par le charme de l'expression des loix de l'harmonie, ton cœur s'élance vers cet objet divin ; lui seul peut te rendre heureux : tu le crois ; & aussi long-temps que tu ne le possèdes pas & que tu espères le posséder, les émotions du désir, de la crainte & de l'espérance sont ton délicieux tourment. Tant de feux sont-ils couronnés ? tu ne vois qu'une nue à la place de la reine de l'olympé ; & tu te retrouves, comme un autre IXION, attaché avec des serpens à la roue qui tourne sans cesse, parce que, ingrat, perfide, discordant, dévoyé par mille intérêts, tu fuis ce que tu cherches & ce que possèdent les amans éclairés & brûlans du beau par excellence, qui ne sont que planer sur la terre, & qui vivent déjà dans l'éternité.

— Femmes sensibles & tendres, je viens de

vous révéler le secret de l'homme dont l'ambition rampe & fouille dans la fange, & se borne au peu de jours qu'il doit passer sur ce globe. Quand vos attraites lui dictent des sermens, songez qu'un autre objet lui commandera l'inconstance; & que si, dans son nouveau délire, il ne vous fait pas tout le mal qu'il pourroit; le barbare se croira encore généreux.

C X L I X.

NOUS ne serons riches que quand nous saurons être pauvres; si quelque chose nous manque, nous dirons: Combien de nos frères croiroient toucher à l'opulence & à la félicité, s'ils étoient à notre place! Ce qui me manque actuellement ne m'est pas de première nécessité, & toutefois j'en jouis souvent.

Tu gourmandes ton valet; mais à quoi a-t-il tenu que tu naquisses le sien? Si son inexactitude ou sa négligence te causent en ce moment quelque déplaisir, n'en es-tu pas servi en d'autres? Tout ce qui t'arrive dans ce genre, n'est que le tribut que doit ta supériorité.

Le riche qui tient à tant de choses, vit dans une agitation continuelle; un accident n'est pas encore oublié, qu'un autre ramène la tempête dans son ame: il peut quelquefois rire, mais

rarement il est gai, & jamais il n'est content.

Mais si l'humeur à laquelle on se livre, en exagérant l'accident qui l'a occasionnée, augmente la sensation douloureuse que l'on éprouve, c'est toujours par la raison des relatifs qui doivent nous apprendre à distinguer l'erreur de la vérité.

C L.

LORSQUE la fortune nous est contraire, nous nous en prenons aux vivans & aux morts, à des êtres insensibles & de nulle puissance; souvent nous pouffons la folie jusqu'à blasphémer contre la justice divine, & nous nous obstinons à ne pas vouloir chercher en nous-mêmes la cause de nos souffrances, parce que cette découverte nous forceroit à rabattre de l'opinion que nous avons de notre habileté, ainsi que des choses extérieures par lesquelles nous nous faisons valoir, & qu'elle altérerait & nos belles espérances & l'illusion de notre supériorité.

C L I.

COMME les loix de la jurisprudence prescrivent infiniment de formes nécessaires pour décider du fond qui est leur objet, & que la bonne cause peut n'avoir pas les formes pour

elle, commence par juger tes différens par les loix de l'harmonie ; & si elles te condamnent, garde-toi d'en appeler à un autre tribunal, parce que le droit pris à la rigueur, est souvent une grande injustice.

C L I I.

LA politique enseigne, que, pour avoir la paix, il faut être prêt à la guerre ; maxime qui paroît convenir encore davantage aux particuliers qu'aux souverains, quand l'on considère le nombre d'ennemis que chacun a à craindre, & les fréquentes occasions de guerroyer.

Cependant en vivant conformément à tes loix, tu n'y seras exposé que comme agent des loix universelles. Si donc alors tu succombes, ce fera un mal pour ton meurtrier, & un bien pour toi ; si au contraire tu triomphes, tu n'auras été que l'exécuteur d'un ordre, & tu n'auras fait qu'obéir à la loi chargée de veiller à ta conservation.

Mais, dans aucun cas, le fort ne doit accabler le foible ; le danger & la nécessité seuls autorisent la représaille. Cette loi gravée dans le cœur de tous les êtres, si importante à la conservation des espèces, n'est jamais enfreinte que par l'homme en pleine discordance ; en-

core ne peut-il , dans cet état violent même , s'empêcher de prononcer sa propre condamnation , en faisant voir au travers de tout ce qu'il dit pour se justifier , combien il sent avoir péché contre une loi universelle.

CLIII.

L'ON croit communément que les souverains ne font la guerre que pour arriver à une heureuse paix , & que les hommes ne se tourmentent que pour enfin se reposer ; mais en examinant les choses de plus près , l'on voit au contraire que les souverains ne font la paix que pour ramasser de nouveaux moyens ; & faire la guerre avec plus d'avantage ; & que les hommes ne se reposent que pour recourir après leur chimère avec de nouvelles forces , parce qu'étant tous de la même espèce , nous sommes tous également nécessités de chercher le bonheur. L'erreur dont l'espèrent les souverains , est la même que celle des particuliers ; il n'y a de différence que dans les objets , les moyens & les effets : ceux des souverains nous éblouissent par leur étendue ; ceux des particuliers nous paroissent quelquefois méprisables : mais ils le sont tous également par le but où ils tendent.

De ce principe caché découlent les événemens recueillis par les historiens, les gazetiers & le public ; & ces causes secondes dont les guerriers , les politiques & les philosophes composent de beaux ouvrages , qui enseignent bien à se remuer avec adresse & méthode , mais ne mènent pas davantage au bonheur , que l'art de l'escrime ou de la danse ; & laissant l'esprit humain toujours dans le même état de doute , ne produisent que des changemens de systèmes & nouvelles vicissitudes. La nécessaire modification , individuellement progressive , ne permettra jamais cette félicité publique dont nous repaisent les faiseurs de projets , comme font les poètes & les romanciers en nous parlant de l'âge d'or.

Ainsi , en joignant aux raisons que je viens de donner de la conduite des hommes , l'espèce de pacte tacite qu'ils ont contracté respectivement de penser , de parler , d'agir de telle sorte , l'on verra de reste , que la grande société doit toujours aller de même. Qui connoît la puissance de l'habitude , sait combien elle est impérieuse pour l'allure générale & pour l'allure particulière , & qu'à moins que nous ne recevions de violentes secousses , nous n'osons

franchir le cercle où elle nous tient captifs.

CLIV.

N'EXIGE rien de personne ; feins de ne point t'appercevoir des manquemens à ton égard. Les procédés viennent d'une sensibilité fine & délicate , & d'un esprit éclairé ; ils se dénaturent dès que l'on en fait un objet de commerce , & ne rendent plus que des ronces & des épines. Découds , mais ne déchire pas avec ceux dont tu croiras devoir te séparer ; ne te plains jamais d'eux , & ne te flatte pas de trouver du soulagement dans la malignité de répandre ce que tu en pourrois dire. Ce qui t'est arrivé , loin de devoir être pour toi un sujet de dissention , doit au contraire te faire avancer dans ton harmonie : nul ne s'écarte de ce principe , sans s'en repentir tôt ou tard.

CLV.

QUAND une injustice ou une méchanceté élèvera en toi le sentiment de l'indignation , avant de raisonner sur cette injustice ou sur cette méchanceté , raisonne ton sentiment , afin qu'il ne se change pas en colère. Dis - toi :
 » C'est pour supporter cela que j'ai besoin de
 » la sagesse ; ne seroit-ce pas une vieille dette
 » que je paie ? Si je me laisse ébranler , je ne

» tarderai pas à tomber. Ne sommes-nous pas
 » tous sous la main du grand Ouvrier ? & ne
 » fait-il pas mieux que moi l'outil dont il doit
 » se servir ? Quels conseils donnerois-je à mon
 » ami , si je le voyois dans ma position ?

» N'est-il pas vrai que je le rappellerois à la
 » gradation des êtres ; que je lui demanderois
 » si un sauvageon produit d'aussi bons fruits
 » qu'un espalier ; s'il voudroit encore se trou-
 » ver aussi arriéré que l'est ce méchant, afin
 » de pouvoir lui rendre la pareille ; si le coup
 » qu'il vient de recevoir n'a pas touché un
 » lien qu'il ne connoissoit pas, ou qu'il n'avoit
 » pas la force de rompre lui-même ? Ne fini-
 » rois-je point par fixer ses yeux sur cette
 » félicité éternelle, prix du complément d'une
 » harmonie dans laquelle nous ne faisons des
 » progrès qu'à mesure que nous nous éclairons
 » & que nous nous détachons des misérables
 » intérêts d'où naissent des chocs continuels,
 » & que nous nous élevons au dessus du fini ? »
 Prends donc pour toi les sages conseils que
 tu donnerois à ton ami.

CLVI.

LE sage vit avec ses principes , comme
 l'homme du monde avec ses opinions sur l'hon-

neur, avec cette différence, que les principes du sage sont toujours les mêmes, mais que, lorsque les opinions sur l'honneur changent, c'est une preuve que l'honneur descend, que le vice rompt ses digues, & que l'infamie va se répandre en torrens. Alors l'homme puissant, qui n'avoit que ce frein, se découvre, & effraie par sa difformité.

Dans cette espèce de déluge, la considération ne s'attache qu'à ce que les personnes peuvent pour ou contre l'intérêt de corruption; l'homme est toujours ce que l'on examine le moins; le foible opprimé ne trouve point de protecteurs; sur quoi fonderoit-il ses plaintes? Qui n'accusent-elles pas? A quoi peut-il être bon? Pourquoi s'exposeroit-on pour lui? Quels motifs pourroient y engager des gens persuadés que l'on ne croit plus ni à la vertu, ni à l'honneur? Mais l'homme capable de jouer tout son jeu, est écouté; sa conformité avertit qu'il peut devenir ou un ennemi dangereux, ou un instrument utile, & qu'en le justifiant, l'on fait sa propre apologie. Aussi, quelle activité que celle des méchans! comme ils s'entendent quand il s'agit de défendre les remparts de leurs batteries, les opinions & les

maximes qu'ils ont établies! Qu'ils sont terribles à l'honnête homme aux prises avec un des leurs! . . . La crainte du préjudice que pourroit porter à leur confiance commune l'exemple d'une victoire remportée sur eux, les réunit pour accabler le foible, dont les auxiliaires sont bien moins nombreux & bien moins vigoureux. Ils sont moins vigoureux, parce que là où se fixe la loi de l'infini de l'homme, là réside le centre de ses forces, & que nul ne dispute un accessoire comme il disputeroit son principal : ils sont moins nombreux, parce que, dans un monde modificateur, il se trouve nécessairement plus d'êtres inconvenables que convenables aux séjours de l'harmonie ; & comme, pour que les hommes osassent prendre constamment le parti de la vertu persécutée, il faudroit qu'ils n'attachassent plus leur bonheur, positif ou négatif, à aucun objet passager ; la conduite que tient le grand nombre, est un résultat aussi conséquent du système de l'harmonie invisible, que l'est la pluie ou le vent de celui de l'harmonie élémentaire.

Cependant c'est à ces temps corrompus que plusieurs seront redevables de leur modification, de leur bonheur & de leur salut ; après

que le spectacle de tant d'horreurs les aura éloignés du théâtre où ils étoient acteurs & victimes, & où la quotité des remèdes déterfis est nécessairement proportionnée à l'étendue de la corruption. Les outrages faits au mérite, l'oubli où on le laisse, les préférences qu'obtiennent le vice & l'incapacité sur la vertu & les talens; l'ingratitude dont l'on paie les services rendus à l'état, font les moyens préparés par la Providence, les résultats du jeu des loix universelles, chargés de nous dégoûter de ce monde inconstant, de nous modifier & de nous mener à notre véritable destinée, que nous oublierions, & où nous n'arriverions jamais sans les traverses de la vie.

C L V I I.

QUAND l'homme honnête a péché contre son prochain, condamné par son propre cœur, le sentiment plaide si haut la cause de la justice, qu'il ne peut, malgré tous les efforts de l'esprit, atteindre à cette discordante audace dont s'enorgueillissent les dévoyés; mais en revanche, dans d'autres circonstances, il tire de son innocence & de son devoir une assurance, un calme, une force, un maintien, un langage dont l'harmonie subjugué.

LES organes de la pensée étant dans le cerveau, ceux du sentiment dans le cœur, & ces organes ayant une relation immédiate ensemble, les pensées harmonieuses font naître des sentimens harmonieux, comme les sentimens harmonieux font naître des pensées harmonieuses. Or, ces sentimens nous mettant en rapport avec les êtres des classes supérieures, nos affections & nos sensations deviennent délicieuses, quand nous éloignons de notre esprit les pensées qui, d'après les mêmes loix de la nature, mettent les méchans dans des rapports opposés à la nature de leur être, & font leur tourment.

Cependant nous pouvons, sans souffrir, nous représenter les différens caractères des dévoyés, & prévoir les pièges qu'ils peuvent nous tendre, pourvu que nous ne nous appliquions pas leurs maximes, & que nous ne nous occupions d'aucune vengeance, même imaginaire. Ainsi, comme ce n'est pas un moindre crime d'éluder sa parole que de la violer ouvertement, qu'au contraire c'est ajouter la lâcheté à la perfidie; qu'il n'y a de même point de différence entre laisser pénétrer le

secret qui nous a été confié, ou le révéler, & que c'est à quoi le disciple de l'harmonie, entouré de fourbes, seroit exposé, s'il n'étoit pas prévoyant & circonspect dans sa confiance avec des gens sans principes & sans religion : il doit les étudier.

Sache donc que ce n'est pas voler un escroc ou un larron, que de lui laisser prendre de la fausse monnoie, & que rien n'est plus sacré qu'un dépôt & un hôte. De là vient que les anciens, moins dévoyés par l'abus de l'esprit, & raisonnant mieux que nous leurs sentimens, portoient un si grand respect à la confiance, aux promesses & aux loix harmonieuses de l'hospitalité.

Le conseil que je donne ici paroîtroit suspect à ceux qui s'en tiennent au premier apperçu, si je ne leur faisois pas observer que la morale a sa politique, de même que la politique a sa morale. Mais voici la différence qu'il y a entre la morale & la politique du dévoyé, & la morale & la politique du sage ; c'est que le dévoyé fait de la politique la base de la morale, au lieu que le sage fait de la morale la base de la politique ; le premier renverse l'ordre éternel des choses, l'autre s'y con-

forme. Cette distinction résout bien des problèmes, & éviteroit ou termineroit bien des disputes, si l'on commençoit par examiner l'origine du principe avant de se débattre sur les conséquences ; mais c'est à quoi l'on ne songe pas.

C L I X.

POUR agir sur quelqu'un d'une manière harmonieuse, il faut nécessairement se mettre en rapport avec lui. Identifie-toi donc avec l'affligé, & éloigne de lui ces froids & repoussans consolateurs qui s'opposent à cette mélancolie, où la douleur trouvant de la surface, perd de sa profondeur, & finit par se tourner en jouissance.

C L X.

J'AI cru long-temps que convaincre quelqu'un d'injustice, suffisoit pour le faire changer de conduite ; mais que je m'abusois, & que mon erreur m'a valu de peines & de lumières ! Prêcher la justice à un homme persuadé qu'il n'y a que l'injustice capable de le mener au but où il tend, n'est propre qu'à s'en faire un ennemi d'autant plus implacable, que, dans ce que l'on peut lui dire pour le ramener, il croira voir du mépris pour ses moyens, son objet & sa personne.

J'observerai à ce sujet , que toute maxime de conduite , comme toute question de morale , est discutée par chacun d'après la donnée dont il part , & le plus souvent ignorée de celui contre lequel il dispute , de même que lui ignore la sienne ; que ces différentes données procédantes de l'idée particulière que chacun se fait du bonheur , du bien & du mal , & celles-ci encore de l'idée particulière que chacun se fait de la nature de notre être , il s'ensuit que ces différentes données , nées les unes des autres , & respectivement ignorées , ne sont au fait que les différentes conséquences de majeures & de mineures différentes , & réciproquement inconnues. Aussi les disputes sont-elles interminables , tant que l'on n'est pas convenu de la nature de l'être auquel se rapporte tout ce qui divise & les cœurs les opinions.

Il faudroit donc , avant de discuter une moralité quelconque , tomber d'accord sur la nature de l'homme , sans quoi les conséquences de chacun peuvent se trouver si justes , relativement aux données secrètes dont il fera parti , & dont il n'a pas été fait mention , qu'avec la meilleure volonté & toute la modestie possible , il ne sauroit ne pas persister dans son

sentiment ; & encore, parce qu'en prenant ce parti, l'on verroit comme tout coule de source lorsque l'on est dans le vrai sur ce premier principe, sur la nature de notre être, sur ce principe démontré par le point harmonieux, & qui, à son tour, réfléchit un nouveau degré de lumière sur ce prisme moral, à travers lequel nous distinguons les erreurs & les vérités de toutes les connoissances nécessaires au bonheur & au salut de l'homme qui raisonne.

Puisque c'est de l'idée plus ou moins juste de la nature de notre être que dépend le plus ou le moins d'erreurs, ainsi que le plus ou le moins de bonheur de l'homme qui raisonne, il n'est pas surprenant que tant de gens d'esprit, tant de beaux génies s'égarant dans les différentes carrières de l'ambition, où les moyens d'atteindre l'objet dont on espère le bonheur, absorbent toutes les facultés de l'entendement, & où la crainte de manquer cet objet s'oppose même à la volonté de s'éclairer sur la nature de son être, & sur celle des choses tant estimées, recherchées, enviées par la foule qui nous maîtrise. Car je ne saurois trop répéter, que l'influence que nous avons les uns sur les autres par la vertu de notre essence & le jeu de nos
loix,

loix, & qui va, vient, se communique, agit au moyen du fluide universel, ne peut être repoussée que par une volonté que l'expérience, la réflexion & les réminiscences du sentiment ont rendue inébranlable.

Et comme le caractère du gouvernement devient toujours celui de la nation, quand un gouvernement connoît son influence & celle que nous avons les uns sur les autres par l'action & la réaction de nos loix, il tient les hommes dans sa main, tant qu'il se conduit conséquemment à la nature des choses existantes; mais s'il se conduit au hasard, que sa sagesse soit aveugle, si elle n'est que l'effet de la position actuelle, tout changera avec ses succès ou ses revers, & il ne fera plus possible de le concilier avec lui-même. J'en citerai pour exemple ce peuple fameux auquel un assemblage de circonstances a servi de législateur, & donné des résultats qui sembloient être le fruit d'un profond principe politique, jusqu'à ce que des choses d'une autre nature soient venues le maîtriser de même. C'est de la république romaine dont je parle: tant qu'elle fut pauvre, & qu'une couronne de chêne y fut le prix de la valeur, elle abon-

doit en héros ; mais à mesure que l'on y vit arriver les déguilles de ses conquêtes, & les sénateurs en faire leur profit, on la vit changer de mœurs & d'opinions ; & quand enfin le monde lui fut soumis, le luxe engendrant des besoins sans nombre, souffla l'avidité dans des cœurs féroces, & Rome disparut avec les mœurs & les opinions qui l'avoient portée au faite de la puissance & au comble de la gloire de l'erreur.

C L X I.

CE ne sont guères que les petits, les pauvres, les malheureux, ceux enfin auxquels le monde ne promet plus rien de ce qui le dévoie, qui s'abandonnent à la vérité, & cherchent le bonheur dans l'exercice de leurs loix.

Comparons les divers degrés de la modification des hommes aux différens âges de la vie. Dans sa jeunesse, ainsi que dans son enfance, l'homme lutte contre le frein ; dans l'âge mûr, il méprise les conseils de la vieillesse, & toujours il désobéit tant qu'il peut, & ne change de régime qu'à mesure qu'il s'éclaire par la douloureuse expérience. S'il est si jaloux de l'esprit, ce n'est que parce qu'il croit que l'esprit supplée à l'expérience ; &

Et les grands & les superbes tournent en ridicule la philosophie & l'amendement dû à l'âge ou à l'adversité, ce n'est que parce qu'ils ignorent & la nature de notre être, & notre modification progressive, & ce qui les attend dans leurs révolutions futures, dont cependant ils reçoivent déjà des arrhes dans celle qu'ils parcourent actuellement avec tant d'orgueil:

Lorsque Platon a dit que les enfans & les vieillards sont les plus susceptibles de religion, c'est qu'il sentoît que les enfans n'étant pas encore dévoyés par les grandes erreurs, sont plus disposés à se rendre à l'assentiment de nos loix, & que les vieillards, éclairés par une longue expérience, & désabusés de la vaine promesse des objets passagers, doivent opposer peu de résistance aux invitations que ne cessent de nous faire les loix de notre nature de destinée : ce qui me paroît si fondé, que j'ajouterai qu'il n'est pas rare de voir des vieillards que la crainte de n'en pas faire assez pousse à des excès & des superstitions ridicules.

Toujours nécessités d'espérer & de chercher le bonheur, voit-on beaucoup d'hommes assez dépravés pour placer leur loi de l'infini dans l'admiration que doit leur mériter une impiété

parfaite, ou pour ne plus oser lever les mains vers le ciel en sentant la terre s'enfuir sous leurs pas ?

CLXII.

JE ne m'obstinerai pas à poursuivre un superflu que les loix universelles font fuir devant moi, mais je lutterai contre les flots prêts à me submerger ; je ne m'épargnerai pas pour gagner ma subsistance ; je secourerai mon prochain sous le poignard de l'assassin ; je résisterai au tyran qui m'ordonnera le crime, & je m'exposerai à la douleur & à la mort partout où l'harmonie l'exigera.

CLXIII.

TOUTES les religions du monde sont fondées sur les loix de notre être ; c'est pourquoi elles ont toutes de sincères prosélytes. Attirés par le sentiment des vérités fondamentales, & effrayés par les menaces, les uns reçoivent en tremblant ce que la fourbe y ajoute ; les autres, après l'avoir examiné, le faisant servir à leur intérêt & à leur ambition, forment les sectes qui s'égorgent réciproquement, jusqu'à ce que, de guerres las, les meilleurs esprits ouvrent les yeux, & voient que la vérité est aussi ancienne que le grand

Principe, & que rien n'appartient aux hommes, que ce qu'aucun ne peut croire ni comprendre, c'est-à-dire, les extravagances pour lesquelles ils se sont fait tant de mal. Mais, quoique l'opinion aura changé, les temples feront toujours deffervis.

Les religions de *Brama*, de *Zoroastre*, de *Fohi*, de *Jao*, de *Xun*, de *Foé*, de *Mahomet*, remontent à des époques fort reculées, tandis que les différentes philosophies n'ont eu qu'un règne très court; la raison en est, que les philosophes n'ont pas établi une succession de bramins, de bonzes, de muftis, de prêtres, afin de défendre leur ouvrage & devenu son patrimoine. — Mais pourquoi les souverains dédaigneroient-ils le grand pontificat? *Marc-Aurèle* l'exerçoit dans une religion à laquelle il ne croyoit assurément point; ce qui ne l'empêchoit cependant pas d'en remplir les fonctions avec le sérieux & la majesté nécessaires au maintien de l'ordre public, & avec les sentimens de dévotion dont tout cœur aimant & reconnoissant est pénétré quand il s'élève à l'Éternel, ou aux êtres d'une classe supérieure à la nôtre; & il n'est point douteux que cette exactitude n'ait beaucoup influé

sur sa modification, sur son harmonie, sur son bonheur & son salut.

Ainsi, loin que la partie conjecturale de mon ouvrage tende à t'éloigner d'une religion sainte dans son principe, & dont la morale est un enchaînement de conséquences harmonieuses, tu ne dois la regarder que comme une voie par laquelle je suis arrivé au but qui est l'objet des recherches du sage. Le culte de l'invention des hommes n'est dangereux que lorsque, nous dévoyant de la religion universelle, nous en faisons la ressource & le refuge de notre conscience ; & que cet enfant à mille faces, usurpe le pas sur sa mère.

Donc, dans quelque religion que tu sois né, suis-en les rites, & ne lui refuse que ce que les loix de ton être te défendent ; car, comme nous ne sommes sur la terre que pour nous y modifier, celui qui se plaît dans les temples & dans les lieux où l'on se sent invité au recueillement & à la prière, se modifie dans le lait, & reçoit de grandes consolations intérieures ; c'est ce que pourront attester les pieux harmonieux de toutes les religions : n'en déplaise à celui qui a cru avoir résolu un problème, quand il a trouvé que les cœurs tendres

étoient portés à la dévotion ; il ne s'est satisfait de cette solution , que parce qu'il ignoroit notre nécessaire modification progressive, & que l'on pourroit un jour faire l'application de l'ingénieuse satire à son auteur lui-même.

CLXIV.

AVANT de t'endormir , fais la revue de ta journée ; reconnois les fautes que tu auras commises ; remercie Dieu des grâces qu'il t'a accordées , ton bon génie , des services qu'il t'a rendus , & ton sommeil sera calme , & ton cœur s'épanouira à ton réveil. Alors adresse ta prière à l'Éternel , & invoque ton bon génie : prévois ce que tu auras à faire durant le jour où tu vas entrer , & chemine avec l'entière confiance qu'il ne peut rien t'arriver de malheureux.

CLXV.

COMME il y a des esprits de corps , de familles , d'états , dont la vraie origine n'est pas toujours facile à découvrir , de même il y a des villes , des provinces , des nations entières dévoyées par un objet qui leur imprime un esprit & un caractère distincts , & dont les exhalaisons & les résultats inspirent aux étrangers un dégoût , un mal-aïse indé-

finissable , proportionné à la difsemblance des usages & des maximes d'après lesquels ils sont habitués de se conduire. Plus l'objet dominant sera susceptible de faire naître des contestations entre les différentes castes de la hiérarchie sociale , plus il y aura nécessairement de relation entr'elles , & , par conséquent , plus les premières tiendront des dernières , des plus viles. Le seigneur , en tout ce qui se rapportera à cet objet de discorde (& qu'est-ce qui ne s'y rapporteroit pas ?) le seigneur , dis-je , descendant dans l'arène , laissera reposer la justice , l'honneur , la vertu avec les parchemins de ses ancêtres , & s'y servira de l'astuce & des moyens les plus bas , sans préjudicier à sa considération , parce que ces moyens étant regardés comme une espèce d'armes communes à tous , que chacun emploie selon son habileté , l'intérêt public ne porte que sur le gain ou la perte de son objet favori. Mais quel séjour pour l'homme aimant , confiant , bienveillant ! Entouré de cadavres moraux , sa sensibilité expansive , repoussée vers sa source , lui donnant l'idée du supplice de MÉZENGE , l'y réduira à la solitude , s'il ne peut le fuir sans bleffer l'harmonie.

Et puisque l'action que nous avons les uns sur les autres n'influe pas seulement sur notre bonheur actuel, mais qu'elle peut avancer ou reculer notre modification, porte une grande attention dans le choix de ta société, ainsi que sur l'air moral qui circulera dans le lieu où tu voudras prier en commun, ou te retirer pour y finir tes jours.

CLXVI.

LA mère-vérité de la nature humaine est que nous sommes nécessités de chercher un bonheur que nous ne saurions trouver que dans l'harmonie dont j'ai établi les principes. Au moyen de cette clef, chacun pouvant ajouter infiniment d'articles aux miens, & rendre raison de la conduite de ceux que l'erreur dont ils font profession, retient dans les ténèbres & fourvoye, je clos mon écrit par ce conseil: Si tu donnes un ouvrage, ne réponds pas aux critiques que l'on en fera, parce que s'il est bon, il se défendra lui-même, & que s'il est mauvais, il n'y a point d'éloquence, point d'amis, point de cabales qui puissent le soustraire au sort qu'il mérite.

Mais plus une vérité sera grande, nouvelle & profonde, plus elle sera exposée à la con-

tradition, & plus il faudra de temps au petit nombre d'hommes sages, méditatifs & amis de l'humanité, pour vaincre les phalanges que lui opposeront l'erreur & l'intérêt personnel de quelques fourbes accrédités, & faire passer son opinion dans la tête de tant de gens incapables, malgré leur peu de modestie, d'en avoir une à eux.

Peut-être aussi ne sera-t-il pas inutile d'observer, pour la dernière fois, que l'ignorance de la nature de notre être & du point harmonieux, ignorance dans laquelle vit la plus grande partie des hommes, est cause qu'en ceci, plus qu'en toute autre matière, ce qui est évident pour l'un, peut paroître absurde & ridicule à un autre, parce que les voies modificatrices sont infinies ; ainsi que les différens degrés de modification où sont arrivés les hommes.

Cependant chacun reconnoitra d'abord & son cœur & son expérience dans ce que je dis principalement pour lui ; & s'il persévère à me lire, à me méditer & à observer les hommes & le cours des choses, il finira par me comprendre entièrement.

Tel qui aura ri de ma simplicité, venant

enfin à se douter que le bonheur ne fauroit exister sans l'équilibre moral, de même que la santé sans l'équilibre physique, & que l'altération de l'un & de l'autre n'est nécessairement que l'effet de l'aberration de son harmonie, viendra apprendre dans ce qu'il avoit d'abord méprisé, le bonheur si vainement demandé à ce que le vulgaire estime le plus.

FIN.



E R R A T A.

PAGE 9, ligne 16, ou des allégories ; lisez ou font-ce des allégories.

- 11, lig. 5, supprimez le mot tant.
- 15, lig. 16, enfant sans fouet ; lisez enfant sans force.
- 31, lig. 16, consultations ; lisez consultassions.
- 37, lig. 8, leur victoire ; lisez leurs victoires.
- 108, lig. 23, l'autre vers lequel ; lif. l'autre vers lequel.
- 113, lig. 1ere. qui n'auront ; lisez qui n'ont.
- 146, lig. 17, surprendre ; lisez suspendre.
- 169, lig. 16, que celles ; lisez que de celles.
- 178, lig. 2, qu'à la folie ; lisez que la folie.
- 181, lig. 19, les chagrins ; lisez ses chagrins.
- 183, lig. 22, innocent ; lisez inconnu.
- 199, lig. 1ere. pour une ; lisez par une.
- 245, lig. 2, les menacer ; lisez le menacer.
- 268, lig. 3, naturatifs ; lisez maturatifs.
- 303, lig. 1ere. en ne se doutant ; lisez ne se doutant ;
- 305, lig. 17, tu ne vois qu'une ; lif. tu ne vois plus qu'une ;
- 319, lig. 18, les opinions ; lisez & les opinions.

